

FLORENT COUAO-ZOTTI

WESTERN TCHOUKOUTOU

ROMAN

CONTI
NENTS
NOIRS

urfi GALLIMARD

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

FLORENT COUAO-ZOTTI

**WESTERN
TCHOUKOUTOU**

ROMAN

CONTINENTS NOIRS *nrf* **GALLIMARD**

À Guy Olama, l'ami inoubliable...

A près le Western américain, le Western-spaghetti, voici la spécialité béninoise : le Western tchoukoutou : un cow-boy cogneur, un shérif teigneux, un desperado amorphe et une squaw revancharde. Le tout, avec une arme de destruction passive : le tchoukoutou...

Épisode 1

Du temps où nous n'étions pas bêtes et méchants, à Natingou City*, petite ville accrochée au flanc de la montagne de l'Atakora, cité où la vie se buvait par petites doses de *tchoukoutou*, vivaient trois hommes, trois amis, trois « têtes de granite* », personnages hauts en couleur qui n'en menaient pas large.

Le premier, Alassane Gounou dit Al, était bouvier. Gardien de troupeaux comme son père, le père de son père, son aïeul et le premier de la lignée, il était aussi bien heureux d'agiter le bâton derrière les quatre pattes que de se battre comme un zébu. Il avait, en effet, hérité de la tradition bovine cette façon de cogner les gens avec la tête, toutes cornes déployées. Pour cela, la Providence l'avait gratifié d'un crâne spécial, un ovale impressionnant avec une bosse de chaque côté, ce qui, pense-t-on, le rapprocherait du diable tel que suggéré, représenté dans les iconographies chrétiennes. Ceux qui ont eu le malheur d'être terrassés par ses coups de bull témoignent qu'il avait une force inouïe, tant sa cognée avait l'équivalent d'une charge d'éléphant. Mais Al ne montrait jamais sa tête au monde, il

préférerait la cacher sous son chapeau au sommet pointu, cette petite pyramide en cuir, raide et cartonnée dont les Peuhls aiment bien se coiffer, lacet noué sous le menton. Rien de tel pour qu'on l'appelle cow-boy.

Mais nuance : un cow-boy, un vrai, a beau se parer de tous les attributs, s'il lui manque le cheval, sa monture mythique, il n'irait jamais bien loin et le nom, surtout le nom, ne lui siérait pas comme un bonnet. Or, ici, à Natingou City, l'utilisation d'un étalon ou autres bêtes de la même trempée appartient aux gens fortunés. Certes, Al n'avait pas les moyens de s'acheter un cheval, mais il pouvait en louer un de temps en temps, rien que pour des moments de galopées endiablées. Sauf que, faire un tel choix s'apparenterait à de l'imbécillité notoire. Le peu d'argent qu'il gagnait en vendant ses bêtes, il n'allait pas, Dieu des humbles, le dissiper pour quelques fantaisies hippiques ! D'ailleurs, l'image du cow-boy arrimé à son cheval est déjà dépassée, nappée de dix bonnes couches de poussière. Si, là-bas, au Texas ou en Arizona, le personnage a considérablement évolué, pourquoi ferait-on tort à lui, Alassane Gounou, de ne pas disposer d'une monture harnachée ? Car il n'a que son « train onze* » pour supporter la comparaison, lui : ses pieds, ses deux bons pieds de Peuhl, bancals comme une hyène, intrépides comme du fer forgé, habitués à marcher derrière les bêtes, à courir pour les orienter, les conduire au pâturage. Donc, personne mieux que lui, Al, ne pouvait se sentir aussi cow-boy, même si pour beaucoup, son cow-boy était *tchoukoutou*, du nom de la bière locale.

L'autre tête de granite, la deuxième dans la hiérarchie, s'appelait Chérif Boni Touré, inspecteur de police de la Brigade criminelle. Amateur de viande de chien, passionné de vieilles voitures dont sa 2CV décapotée, il aimait parader sur les artères principales de la ville, les soirs des grandes affluences. À l'occasion, il n'hésitait pas à montrer aux habitants à la fois son autorité, mais aussi son charme. À l'endroit des jeunes femmes, il paraît que son sourire du dimanche, encadré de sa barbe de bouc, faisait effet. Suffisait qu'il en croise une, qu'il la caresse de son regard fleuri, et la voilà qui tombait à ses pieds. C'est pourquoi, dès qu'il arrivait dans une concession, les maris, qui soupçonnaient leurs épouses de petites compromissions avec la vertu, se dépêchaient de les cacher sous leurs lits ou s'empressaient de les envoyer dans la brousse. Mais ceux qui n'avaient strictement rien à faire des circonvolutions diplomatiques sortaient carrément leurs machettes et menaçaient de le découper en rondelles. Or, dans la ville, dans tout le département, personne n'avait jamais apporté la preuve de ce que Boni Touré avait, pour les chéries d'autrui, une si grande faiblesse. « Folles rumeurs, disait-il, jaloux aux yeux d'hiboux », qu'il ajoutait. Il est vrai que, pour ne rien arranger, lui-même était resté farouchement célibataire et, malgré les filles que des rabatteurs, proxénètes et autres marieurs lui fourguaient pour qu'elles lui fassent tripotée d'enfants, le bonhomme demeurait seul.

Cependant, là où il faisait l'unanimité, c'est lorsqu'il sévissait contre les bandits, les délinquants, les coupeurs de route et toute

la mauvaise graine locale. Pour cela, il n'hésitait pas à dégainer son pistolet et à ouvrir le feu. La dernière fois qu'il s'était adonné à cet exercice, c'était à la gare des taxis, devant le bureau de poste : un racoleur, ivre de *tchoukoutou*, avait voulu lui montrer sa virilité en contestant son autorité. Le malheureux n'eut même pas le temps de savourer son impertinence. Boni lui pulvérisa les pieds de deux balles dans chaque cheville, lui faisant danser un « tipenti » ardent, cette danse des chasseurs qui s'exécute avec des trépiglements endiablés. Mais ce jour-là aussi, des balles perdues s'offrirent le large dans une boutique de friperie à proximité, provoquant chez une cliente une oreille percée, une perruque trouée, mais surtout la cassure d'une bretelle de son corsage, ce qui mit à nu ses gros seins clairs sur ses tétons bruns. La malheureuse promit de faire venir son mari pour une correction en bonne règle du tireur maladroit.

Autre particularité de l'inspecteur : le pistolet qu'il portait. Connu sous le nom de *kadhafi*, en souvenir de l'arme personnelle que l'ex-leader de la révolution libyenne portait sous ses gilets, il était d'une humble efficacité. Sur cinq tirs effectués, trois atteignaient leurs cibles. D'où les balles perdues qui allaient, sans protocole, chercher des cibles supplémentaires dans le voisinage.

Boni toujours : contrairement à ses collègues, il aimait peu mettre l'uniforme. Pour se sentir à l'aise avec son pistolet et surtout le mettre en évidence, il n'y avait rien de bien mieux que la saharienne, cette chemise à col ouvert, fendue à l'arrière avec, aux hanches, le ceinturon classique au bout duquel pendait

le fameux kadhafi. Mais lorsque la nécessité l'imposait, il arborait aussi sa vieille « guayabera », tenue du monde des latinos sous laquelle un petit gilet, muni d'une gaine, lui permettait de disposer de son arme d'une courte allonge.

Inspecteur de police, traqueur de voyous, virtuose de la dégaine. Il est donc juste, au vu de ses états de service, qu'on lui donne du shérif sans réfléchir. Oui, mais que doucement : bien avant que le destin lui ait tracé chemin dans la gent à képis, Boni Touré avait déjà le nom griffé sur son acte de naissance. Musulman, son père, en hommage à sa grand-mère Cherifath, lui avait donné Chérif. À l'image de ce qui se fait dans certaines contrées de l'Afrique, les prénoms musulmans issus de l'Arabie sont prisés dans les familles se disant mahométanes. Chérif désigne, en effet, un acte noble entrepris par un personnage d'exception.

En tout cas, Boni, lui, assumait ces deux noms. Il s'efforçait de faire en sorte que chacun de ces noms lui ressemble. À moins que ce ne soit lui-même qui ressemble à ces noms.

La troisième « tête de granite », le dernier du groupe, était Ernest Vitou, homme d'affaires, propriétaire terrien, fondateur et tenancier d'un restau-bar baptisé « Saloon du Desperado ». Cet établissement est devenu, en l'espace de trois ans, le plus mondain et le plus couru de la ville. Ce qui attirait les gens, c'était justement les services qu'il offrait, filles, strip-tease, *tchoukoutou* et autres vices associés.

Ernest Vitou avait fait fortune on ne savait comment dans un domaine que personne ne savait, mais dans une ville bien

connue du monde : Shanghai. Un matin, il avait débarqué à Natingou City, une Chinoise au bras, l'adorable et charmante Xuo Luo.

Si, en matière de colosse, il était difficile de trouver plus baraqué que lui – un mètre quatre-vingt-quinze-dix pour cent vingt-cinq kilos –, Ernest Vitou ne semblait cependant pas peser lourd devant son épouse, cette Chinoise typique, plutôt menue, taille à ras du plancher avec des dents en forme de petits bouts de sagaie. En privé, paraît que Xuo Luo le menait par le bout du nez, le talochait pour un tic ou pour un tac, et, en public, faisait mine de lui laisser porter la culotte. Car ici, à Natingou City, des femmes qui « montent sur la tête de leurs maris », on n'en avait jamais encore vu et connu auparavant, et les dieux de la ville veillaient pour qu'il n'y en ait pas une seule, en tout cas, pas au vu et au su de la gent féodale. Un adage, d'ailleurs, en faisait force de loi : « Le diable n'a jamais pitié de l'homme qui se fait tabasser par sa femme, bien au contraire... »

À propos toujours d'Ernest Vitou : les gens avançaient que, s'il était malmené en secret par son adorable Xuo Luo, c'est qu'il aurait un cadavre dans le buisson. En clair, elle connaîtrait les filouteries par lesquelles son homme se serait enrichi dans le passé et, rien que pour ça, elle le tiendrait en laisse. D'ailleurs, la charmante l'avait piqué d'un nom affectueux, « mon pétchi bandji », qu'elle lui lançait pour lui faire honte parfois de certains mauvais comportements. Pour beaucoup, ce nom ne lui aurait pas été donné au hasard, il révélerait au fond la nature même de l'individu, c'est-à-dire un hors-la-loi. Et le fait qu'il ait

collé à son enseigne « Saloon du Desperado » ne serait qu'un juste prolongement de ses faits d'armes.

Ambiance donc *tchouk* dans la ville, mais aussi, dans certains tripots, atmosphère vicieuse. Au-delà, la vie, ici, était un long fleuve tranquille de temps en temps éclaboussée par les clapotis qui se produisaient autour de ces trois personnages, le Cowboy, le Shérif et le Desperado. L'un ne passait jamais une journée sans tutoyer les deux autres et aucun n'aimait être loin des malheurs de ses compères.

Mais voilà qu'un jour, un après-midi de décembre, alors que l'harmattan vrillait la cité dans son rideau de poussière rouge, apparut, par l'entrée sud de la ville, une étrange créature, une femme un peu mafflue, belle plante au crâne rasé, couleur pastèque comme une squaw sortie tout droit d'un campement de Peuhls. Le regard droit, le corps arqué, elle conduisait une moto, une grosse cylindrée aux flancs de laquelle avait été dessinée une tête de mort accompagnée d'un écriteau singulier : « N. D. dite Kalamity Djane ».

*. Certaines formules, certains mots et expressions du français béninois sont répertoriés et explicités dans un [glossaire](#) en fin de volume.

Épisode 2

La moto faisait un bruit d'enfer, comme si elle avait été arrachée à un cimetière d'engins morts puis retapée avec des pièces recyclées. Kalamity Djane roulait lentement sur la chaussée, les yeux mangés par de grosses lunettes noires, les mains gantées, fixées sur les deux poignées. De chaque côté du siège, on voyait son énorme arrière-train, de gigantesques fesses pressées dans un pantalon jean à la texture sauvage, pantalon qui se prolongeait en bas par des bottillons en cuir au bout pointu, définitivement classifiés « Pointininis ».

Natingou City s'étalait de part et d'autre d'une voie goudronnée, ligne dorsale de la Nationale 3, qui partait de l'entrée de la ville et se perdait dans les gerçures escarpées de l'Atakora. Commerces, marchés, banques, hôtels, administration, tout se tenait, offrait guichets des deux côtés du bitume, reléguant à l'arrière-plan habitations et propriétés privées.

La nouvelle venue se dirigea vers le Saloon du Desperado, situé près du Cinéma Bopessi, cette ancienne chapelle du septième art où Gary Cooper, en blanc/noir, donnait le change

à Ted Cassidy, où John Wayne jouait les lieutenants de la Cavalerie, où Franco Nero offrait aux cinéphiles du western réchauffé aux spaghettis. Kalamity Djane s'arrêta devant le bar-restau, descendit de la moto et, sans attendre, enleva les gants en cuir qu'elle portait, puis les rangea dans la boîte à outils située sous le siège. De la même boîte, elle sortit un petit sac de femme. Sur l'ensemble de ce qu'elle portait, mis à part les boucles d'oreilles ovales qui lui coulaient jusqu'aux épaules, c'était ce qui faisait véritablement féminin sur son port.

La présence d'un personnage aussi singulier attira l'œil des badauds et des vendeurs ambulants : la vendeuse de *wassa-wassa* qui attendait son dernier client aussi bien que le *bana-bana* qui offrait à vendre sa quincaillerie de produits frelatés ; le pickpocket qui cherchait son énième gogo à plumer aussi bien que le fou qui avait perdu le chemin de l'asile. Des chiens qui guettaient quelques restes de repas devant les gargotes avoisinantes s'étaient mis à aboyer...

Le soleil, en cet après-midi finissant, s'étranglait dans le moutonnement des nuages qui couvraient le ciel et donnaient l'impression de flirter avec les montagnes. Seuls deux ou trois rais de sa lumière parvenaient à rappeler sa présence malgré la sécheresse attiédie de l'air.

Kalamity avança vers le Saloon du Desperado. Dans sa marche, son wagon arrière paraissait encore plus impressionnant. De profil, il dépassait sa silhouette de vingt centimètres, rebondissait à son extrémité, se prolongeait par des poignées d'amour. On aurait pu penser que Dieu, en la

sculptant ainsi, lui ôterait toute grâce dans le mouvement. Nenni. Quand elle se mit à chalooper, elle faisait valser ses énormes calebasses, créant là-dessus des effets de roulements musculaires. Même le fou qui la suivit de son regard niais ne put éviter la bave qui dégoulinait de sa bouche.

La mystérieuse étrangère entra dans le bar. À cette heure-ci, le Saloon du Desperado n'était pas rempli. Quelques jeunes femmes se donnaient du bon temps autour d'une table avec deux hommes en se régaland de *bèlèfoutou* – tubercule local – accompagné de beignets de haricots – le *ata* –, le tout arrosé du *tchoukoutou*. Il s'agissait de Pélagie Lalumeuz, une vedette de la chanson, ses danseuses, son disc-jockey et son directeur artistique. Programmée pour jouer ce soir-là dans l'établissement, la chanteuse offrait à ses accompagnateurs le goûter maison du saloon avant le repos qui précède la montée sur scène.

Kalamity se dirigea directement au comptoir, s'assit sur un escabeau et déposa sur la tablette son sac à main. Une serveuse, nichons au vent, vint pour prendre commande. Djane la regarda du nord au sud, de l'est à l'ouest, histoire de dire « cache-moi ces tétons que je n'ai que trop vus ». La jeune femme, comme prise à défaut, réajusta sa camisole et enfouit ses mandarines dans son soutien-gorge. Au même moment, Xuo Luo, la gérante du bar, sortit des coulisses et vint planter sa petite taille derrière le comptoir à deux souffles de la nouvelle cliente.

— Bienvenue à Madame, salua-t-elle.

— Bonjour, Madame Vitou, lui répondit Kalamity Djane.

La Chinoise, qui s'était mise à nettoyer le comptoir pour accueillir une commande, vit alors la nouvelle venue sortir de son sac un revolver, un vieux Smith & Wesson sur lequel, doucement, elle souffla pour faire disparaître la poussière qui semblait l'envelopper. Mais l'arme, au fond, n'avait pas besoin de toilette. Ce geste, c'était, en réalité, pour faire impression. Et cela fit impression : Xuo Luo avait la bouche ouverte de quelqu'un qui se surprenait la main dans une fourmilière. Ses dents, sans qu'elle le veuille, s'étaient mises à trembler, offrant à son interlocutrice l'occasion de les admirer en gros plan dans leur alignement zigzagué.

— Chê quoi ça ? finit-elle par bredouiller.

— Un revolver, Madame Vitou, un revolver.

— Fou... fou me connaissez ?

— Qui ne connaît pas les Vitou à Natingou ? Et vous, vous savez qui je suis ?

La gérante du bar la regarda comme pour fixer ses traits dans sa mémoire et les renvoyer à une de ses connaissances, à un visage familier.

— Fou me rappelez quelqu'un...

— Je suis Kalamity Djane. Et je suis venue pour tuer.

— Par Bouddha, pourquoi dites-vous choses comme ça ?

— Parce que c'est la vérité, Madame. J'ai traversé une bonne partie du pays dans le but d'exécuter trois personnes qui fréquentent ce bar. Trois personnes que vous connaissez bien.

Quand j'en aurai terminé avec elles, je pourrais vous faire cadeau de cette arme.

— Comment ?

— Oublions tout ça, j'ai soif pour le moment. Donnez-moi du *tchouk*.

Xuo Luo avala de la salive chaude, une trombe presque fumante qui lui parcourut la gorge, dévala le long de son tube digestif. Elle se surprit à trembler d'effroi pour les trois personnes en question. Trois personnes qu'elle a vite fait d'identifier, Al, Chérif et son Ernest de mari. Elle refusa que les propos de cette mystérieuse puissent être de la plaisanterie. Elle refusa même l'idée que les trois personnes ne puissent pas être celles à qui elle pensait. Tant de complicités aussi opaques et compactes entre les trois individus devaient avoir dérangé des gens, provoqué des affronts, déclenché des malheurs. Depuis son enfance jusqu'à ce jour, la Chinoise avait, pour des tragédies ainsi annoncées, des augures qui ne s'étaient jamais démentis.

Anxiété et crispations. Elle se tourna, se retourna dans tous les sens, puis sentit entre ses jambes quelques humidités annonçant l'ambiance rouge de son cycle féminin.

— Non, chère pas vrai !

Au même moment, dans les baffles intercalés aux quatre coins du restau-bar, une radio locale se mit à jouer un morceau de circonstance, un vieux succès griffé Gnonnas Pedro, la grande vedette béninoise. Xuo Luo aimait ce morceau qui lui en rappelait un autre, en chinois, avec des mélodies ressemblantes,

mais pas avec les mêmes paroles. Car, ici, Gnonnas Pedro annonçait un affrontement sanglant entre deux ennemis qui s'étaient, tout le temps, évités.

*Gblin mi gblin san
Gbégbé azan kpé
Assi la lé wé*

*(Comme convenu
Le jour « J » est venu
On va te mettre le grappin dessus)*

Xuo Luo coupa la radio et, en remplacement, alluma le lecteur CD aussi connecté aux haut-parleurs. Une musique de variétés, années soixante, mode yéyé, grésilla dans les quatre angles. La tenancière voulait détendre l'atmosphère avec des morceaux doux pouvant désamorcer les envies belliqueuses. Mais il n'y avait là que les mièvreries de Françoise Hardy, la sœur Dominique, Dolo Adamo et les Polnareff de la même cuvée. Elle aurait aimé que ce soient les morceaux de Francesco Enrico Morricone, ceux qui accompagnent les grands westerns et qui donnent des envies du large, mais un de ses employés, Abdel Chabi Sika, le seul à qui elle confiait l'établissement pendant son absence, avait placé dans le lecteur ces « antiquités » françaises. N'empêche, si elles étaient moins sexy que la poésie fiévreuse de Morricone, elles pouvaient faire l'affaire.

Xuo Luo attendit pour voir l'effet que cette musique allait produire sur la nouvelle venue. Tout en faisant semblant de nettoyer le comptoir, elle la regarda, l'œil en crocodile*. Mais la Djane n'avait pas quitté sa posture austère, ni son regard froid, encore moins ses gestes calculés. De temps en temps, elle tapotait sur le revolver, déplaçait son regard vers l'entrée qu'elle fixait comme si l'une ou l'autre des trois personnes qu'elle a programmées pour être tuées allait surgir.

Xuo Luo comprit qu'il y avait définitivement urgence et qu'elle devrait s'occuper de ramener les choses en ordre. Elle s'excusa auprès de la jeune femme pour aller chercher la boisson qu'elle avait demandée au réfrigérateur situé dans les coulisses. Mais, en vérité, c'était pour deux choses : se débarrasser de l'intrus qui venait de lui rougir la couche, puis appeler son mari, Ernest Vitou, afin de l'alerter sur ce qui s'annonçait dans son restaurant.

Épisode 3

Ernest Vitou n'aimait pas faire les choses à moitié. Enfermé dans sa ferme au nord de la ville, sur la route de Toukountouna, il était occupé à friponner quelques petites affaires : une sieste joyeuse en compagnie d'une *wendia**, une jeune fille, vive et agile comme une sauterelle.

Ah, Dieu ! Il l'avait fantasmée, cette chérie, il l'avait trop longtemps fantasmée et avait fait des pieds et des mains pour la courber à ses fantaisies, la savourer sans latex, quitte à en récolter des maladies.

Cet homme qui avait passé vingt ans à se construire dans les souterrains de Shanghai, avec une vie presque monacale, méritait, de retour au pays, quelques plaisirs vifs avec les aguichantes de son goût. Son épouse, discrètement ou non, l'avait toujours surveillé comme du criquet sur la braise. Mais ici, contrairement à sa situation en Chine, le bonhomme disposait, dans le nord du département, de propriétés, c'est-à-dire d'endroits bien cachés où il pouvait chérir les filles et se livrer, avec elles, à ses petites gredineries.

La jeunette avec qui il était n'avait rien d'une villageoise locale, ces pileuses d'igname aux mollets aussi gros et durs que des mortiers, et qui, même sous les draps, sont incapables de vous regarder dans les yeux. C'était, au contraire, une *djakpata**, une petite canaille au corps bien pimenté, aux courbes voluptueuses, capable, malgré sa fraîche jeunesse, de vous éreinter un costaud en un tour de reins. À preuve, l'homme d'affaires avait tout lâché, tout craché, trait comme une vache, dès la première étreinte. Il s'énerva d'avoir été aussi rapide et, le regard posé sur ses déjections, se demandait pourquoi cette aguichante s'était empressée de lui faire tout lâcher. Il aurait bien voulu recommencer sur-le-champ, la retourner recto verso et la festoyer comme il fallait, mais l'âge d'une telle prouesse était passé et s'imposait à lui la patience d'une heure ou deux avant toute remontée.

Soudain, résonna une musique familière à ses oreilles. Il se crispa et s'ébroua. C'était son portable. Sa main droite, nerveusement, s'allongea au-dessus de sa tête et atterrit sur la table de chevet, saisissant l'appareil. Sur l'écran, était affiché le numéro de son épouse, Xuo Luo. Le mobile collé à l'oreille, le cœur en ébullition, il parut confus à la première phrase de la Chinoise.

— Hein, quoi ?

— Chesse de hennir comme chauvage, mon péchi bandji, lui reprocha-t-elle. Y a femme *djaklayo** fenie pour tuer.

— Comment, qu'est-ce que tu racontes ? Tuer ? D'abord, qui tu appelles « femme *djaklayo* » ?

Xuo Luo lui décrivit la Djane Kalamity, insista sur les rondeurs qui l'enveloppaient de pied en cap, surtout ses fesses qui avaient la grosseur de Huangshan, l'une des plus grandes montagnes chinoises.

— Elle avoir même tête que Nafishatou Diallo, copine de l'ami de toi, ajouta-t-elle.

— Qu'est-ce que tu dis ? rebondit aussitôt Ernest.

— Che crois que chère elle, la Nafi.

— Tu t'entends, ma chérie ? Nafissatou Diallo est morte.

— Je shè, mais elle reshembler à lui, elle dit Kalamity Djane elle shapel.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Écoute, elle est ichi en train de fatiguer le *tchoukoutou*. Faut fenir demander à elle !

Ernest ne pouvait pas laisser une telle nouvelle se refroidir. Il s'arracha aussitôt des draps, descendit du lit, ne fit même pas un tour à la toilette pour s'offrir un bain et enfila son *da n'chiki*, une tenue locale, ample dans l'entrejambe, ce qui facilita sa démarche de crabe ayant renoncé d'aller aux funérailles de sa belle-mère. La *wendia*, qui s'attendait à quelques générosités de sa part, fut obligée de réclamer son « dû ».

— Mes sous, lui lança-t-elle.

Elle n'était pas venue pour nourrir une improbable histoire d'amour entre eux, non ! Leurs relations dataient seulement d'il y a une semaine, après leur rencontre sur la route de Djougou, lors d'un auto-stop. Après deux échanges au téléphone, il la voulait déjà sous les draps et elle entendait profiter de lui pour

obtenir pécules afin d'installer son salon de coiffure. Car elle était coiffeuse et, « libérée » seulement depuis onze mois des ateliers de sa patronne, elle cherchait le tonton gentil pour lui ouvrir boutique.

— Mes sous !

Ernest fit mine de n'avoir rien entendu. Les clés de sa voiture qui étaient sur la table de chevet sollicitèrent son regard par leurs voyants lumineux. Il les prit, appuya la pomme électrique pour en sentir l'effet. Des bips, depuis le dehors, lui répondirent. Il bâilla d'impatience et sortit.

La ferme se résumait en une grande propriété sans clôture, dominée par un bâtiment à l'apparence modeste, mais abritant trois pièces sommairement meublées. Ernest en avait confié la gestion à un neveu, un jeune aviculteur sorti du centre Songhai – une école de formation agricole – qui y avait implanté une demi-douzaine d'élevages avec quelques cultures maraîchères. Ernest ne venait pas seulement là pour ses saillies de garçon ; il y débarquait aussi pour admirer les prouesses de son protégé et contrôler la gestion de sa ferme.

La *wendia* venait de se rhabiller : jupe-pagne assortie de perruques, échasses aux parements scintillants, ces chaussures aux talons compensés appelées « shabas » qui faisaient grimacer les mauvaises marcheuses. Sentant que son amant s'en allait sans alimenter son porte-monnaie, elle empaqueta ses petits fatras dans son sac à main, puis se précipita à ses trousses.

Ernest avait déjà gagné le dehors. C'était le garage à ciel ouvert qui faisait bloc avec le bâtiment. Une allée de pavés en terre de barre y menait. L'homme d'affaires ouvrit la portière de sa voiture et se hissa à bord.

— Mais tu m'as promis quelque chose, s'emporta la jeune femme en criant presque, tu ne peux pas t'en aller sans me satisfaire.

C'est vrai : l'homme d'affaires lui avait fait miroiter de l'argent. Un paquet de fric, le genre de promesse que certains hommes, généreusement, font aux filles juste pour pouvoir les déshabiller et les déguster. Mais, lui, Ernest, éprouvait encore plus de mal à délier sa bourse. Radin comme un ténia, il n'aimait pas allonger la monnaie pour service non satisfait, surtout qu'en l'occurrence, il avait des frustrations dans les reins et l'appel urgent de son épouse dans les oreilles.

Installé au volant, il mit le contact et alluma le moteur. La jeune femme bondit presque. Malgré ses talons compensés, elle n'avait besoin que de quelques enjambées pour le rattraper. Vigoureusement, elle se jeta sur la portière et l'ouvrit avec la fermeté d'une amazone.

— Tu ne partiras pas sans m'avoir donné mon fric.

— Dégage ! hurla Ernest.

— Sinon quoi ?

L'homme d'affaires avait un sourire jaune, celui qui lui caramélise les lèvres quand il veut faire mal. D'un coup de coude, il la repoussa violemment. Le mouvement surprit la *wendia* et la fit vaciller. Elle manqua de peu de perdre équilibre,

mais s'accrocha de justesse au dossier de son siège. Ernest Vitou passa la première, appuya fort sur l'embrayage et écrasa son pied sur l'accélérateur. La voiture démarra. C'était une masse compacte et bruyante lancée à fond comme un pachyderme qui charge. La jeune femme lâcha la portière, mais avant de sauter et de se retrouver au sol, elle eut le réflexe de plonger sa gencive dans le revers de sa main. Ses dents se colorèrent du sang de l'homme. Le patron du Saloon du Desperado hurla son malheur. Sa gorge s'ouvrit et expulsa de ses intestins un rugissement de lion blessé. Du sang, en pointillé, jaillit de l'endroit mordu, suivant le demi-cercle laissé par la trace des dents.

Déjà lancée à vive allure, la voiture fit une farandole, éternua plusieurs fois avant d'aller s'immobiliser devant les deux piquets malingres qui symbolisaient la sortie de la propriété.

Ernest Vitou râla, jura, vitupéra. Il n'aimait pas qu'on rabote ainsi sa respectabilité. À cette offense, il fallait apporter en urgence une réponse cinglante. Il devrait montrer à cette femme que déranger une ruche d'abeilles en sommeil ne peut que vous rapporter des piqûres affreuses. Lentement, il descendit de son véhicule, les yeux nageant dans un volcan de fureur, les nerfs crachant presque de la fumée. En le voyant ainsi, la jeune femme paniqua. Elle se retourna, se déchaussa et chercha, de ses yeux perdus, par où fuir. Mais se dressa aussitôt devant elle une silhouette épaisse, un grand diable avec des muscles de bûcheron, mains et pieds interminables, barrant de son corps les rayons de soleil qui arrosaient encore une partie de la ferme.

— Occupe-toi d'elle, lui lança Ernest Vitou encore loin. Occupe-toi d'elle et fais-lui regretter son impolitesse.

— T'inquiète, mon oncle, elle va le regretter.

C'était le neveu. L'aviculteur. Aussi bien fermier que gardien de la propriété. Il était dans l'une des dépendances de la concession et avait tout suivi. Vitou ne crut pas utile de s'attarder plus longtemps. Massant sa main endolorie et saignante, il remonta dans sa voiture et redémarra.

— Qu'est-ce que tu veux, toi ? cria la *wendia*, si tu me touches, je crie !

— Alors, il va falloir que tu donnes de la voix, parce que ici personne, même à dix kilomètres, ne t'entendra.

— Mais qu'est-ce que tu veux ?

— Ça !

Un geste et elle reçut en pleine volée sur la tempe la main large et calleuse de l'homme. Le coup lui fit faire une gymnastique inattendue. Projetée par le vlan, elle tournoya sur elle-même avant d'aller s'abîmer dans la poussière. Mais elle ne se sentit pas pour autant démolie. Se relevant bravement, elle défit l'écharpe qu'elle portait au cou et en fit un traversin qu'elle attacha autour des reins. Le neveu d'Ernest Vitou en eut un rictus amusé. Il buvait toujours l'espace, barrant de sa taille et de ses bras tout le périmètre autour. La *wendia* roula des épaules, sortit la tête puis, droit devant elle, fonça sur l'agresseur, à la manière d'un taureau. Le bonhomme voulut anticiper sur l'attaque en décalant légèrement sur la droite, mais sa nonchalance le ralentit d'une demi-seconde. Suffisant pour qu'il reçoive un violent coup

de tête dans le ventre. L'attaque le fit valdinguer trois mètres plus loin et il alla s'écraser à l'entrée d'un poulailler, dans un tas de sciures de bois mélangées à de la fiente de volaille.

*

Ernest Vitou ne se rendit pas directement au Saloon du Desperado. Il n'en prit d'ailleurs pas le chemin. Par peur de se retrouver en face de Kalamity Djane, il estima plus sage d'aller quêter chez son ami, Boni Touré, un brin d'information sur le sujet, savoir si, en tant que shérif, policier, inspecteur, telle affaire aussi saugrenue lui était déjà tombée dans le creux du pavillon.

Il avait roulé comme un meurt-de-faim cherche un morceau de pain dans une poubelle. Sa voiture, une « Pathfinder » au nez dégauchi par un accident, couleur sang royal, avait ignoré, sur la distance, le code de la route puis, finalement, s'était arrêtée devant le commissariat de police. Avant même de poser pied à terre, il ouvrit sa boîte à gants et en sortit un flacon de parfum. D'une seule coulée, il en aspergea la blessure.

Ah, Dieu ! Quelle sensation ! De la douleur, une impression de fraîcheur mentholée ajoutée à de la brûlure ! Il eut même le sentiment qu'un couteau s'était enhardi dans ses petites plaies pour en remuer l'intérieur. Trois fois, il refit la même chose, avala des antalgiques en gélules censés le calmer. Ernest Vitou, quoique colosse, avait une crainte horrible des douleurs, de quelque origine qu'elles soient. Il ne savait pourquoi les faits de

la vie le mettaient toujours dans des situations de souffrances physiques.

Ne plus penser à cette éhontée de petite vermine. Ne pas donner à ses écarts l'importance qu'ils ne devraient pas avoir. Se concentrer sur cette histoire de « femme *djaklayo* ». En élucider le mystère.

Au même moment, des rumeurs assourdissantes, de brusques éclats de voix et de chœurs enjoués lui parvinrent.

Surprise. Frayeur. Il se dressa sur son séant. Devant, à travers la vitre, une scène insolite, mais d'une banalité affligeante : un jeune homme, pointu comme un clou, était en train de se débattre au milieu d'une foule déchaînée. À son cou, un cabri, arqué telle une banane, les quatre pattes ficelées. La bête hurlait au monde son malheur d'être ainsi saucissonnée, appelant à la clémence des manifestants. En fait, il s'agissait d'un voleur de moutons pris en flagrant délit, dans une cour commune. Un policier se tenait à ses côtés et, de sa matraque, menaçait tout quidam de représailles si jamais un poing ou un pied vengeur, sorti de la foule, atterrissait sur lui. Mais les gens hurlaient, insultaient le voleur, lui crachaient même dessus. Au milieu de cette effervescence, une voix jaillit qui entonna aussitôt une comptine connue de tout le pays :

— Qu'a-t-il volé ?

Les gens, impitoyablement, lui renvoyèrent :

— Volé ?

— Qu'a-t-il volé ?

— Volé ?

- Volé mouton ?
- Volé !
- Volé cabri ?
- Volé !
- Qu'a-t-il volé ?
- Volé !

Le policier entraîna le délinquant dans l'enceinte du commissariat. La foule, qui voulait entrer, fut stoppée net par le garde qui se trouvait en faction. Mitrailleuse au poing, le visage fermé, il les tint nerveusement en respect.

— Tentez voir, les prévint-il, et vous verrez dans quelle jarre de *tchoukoutou* vous serez bouillis ! Circulez !

Ernest Vitou descendit de sa voiture, présenta sa pièce d'identité au garde et entra dans le commissariat. À l'intérieur, dans la cour qui jouxtait le premier bâtiment, il y avait déjà un comité d'accueil qui attendait le voleur. Des gifles brûlantes, sur les deux joues, lui souhaitèrent la bienvenue. Il hurla, se gondola comme de la morue morte, appela au secours Dieu et Ses saints. Mauvaise inspiration. Des savates, à la volée, lui tombèrent dessus.

L'homme d'affaires n'attendit pas. En bon habitué de la maison, il gagna aussitôt le hall de réception, sourit à quelques visages familiers, puis s'engouffra directement dans le couloir qui menait vers la Criminelle. Une fois à droite, il vit la porte du bureau de l'inspecteur et en tourna la poignée. Ce n'était pas fermé, il entra.

Chérif Boni était affalé dans son fauteuil, les deux sabots posés sur sa table de travail, le portable presque vissé à l'oreille gauche. Sa main droite, de temps en temps, partait d'une assiette de brochettes disposée sur ses cuisses et allait échouer dans sa bouche. C'était de la viande de chien, commandée dans une gargote spécialisée avec, comme accompagnement, du piment aux oignons. Entre deux morceaux bien fondants, on entendait sa voix gutturale traversée de rires bruyants.

Il était en train de raconter à son correspondant l'opération menée tambour battant la veille, dans les encablures du marché central, au sortir nord de la ville. Avec ses hommes, il avait réussi à neutraliser une petite bande de braqueurs venue dépouiller une banque. Ces malfaiteurs de derrière la montagne, tous de nationalité d'outre-montagne, étaient d'une stupidité à faire pousser des champignons dans le nez d'un barbu. Maladroits, détenant des armes factices, ils avaient été attaqués et criblés. Le dernier que, de sa main, l'inspecteur tua lui avait proposé de mettre à sa disposition toute sa fortune si jamais il l'épargnait. La fortune en question, c'étaient quelques têtes de bœufs, une parcelle sur le toit d'une montagne et des bricoles d'aucune utilité. Chérif mit fin à la discussion en sollicitant la fureur de son kadhafi. Celui-ci rugit pendant près d'une minute, déchargeant sur le bandit tout ce qu'il avait dans ses entrailles.

À revoir et à retourner cette scène dans sa mémoire, Boni Touré se félicita de n'avoir rien cédé. À l'égard de la gent pourrie, il n'y avait pas de faiblesse à avoir. Et à son interlocuteur, il racontait avec un délice non feint comment le

malfrat dansait sous ses balles, comment, de sa gorge, sortait le mot « pardon », comment la vie s'était échappée de son corps sans qu'à aucun moment l'émotion le fourvoie et lui fasse regretter son acte.

— Si le commissaire n'était pas arrivé, ruminait-il, j'aurais craché même sur son cadavre. Tu te rends compte, cette race me fait gerber...

Il avait vu Ernest Vitou entrer dans le bureau, mais le connaissant, il savait qu'il allait prendre ses aises en tirant une des chaises entourant le bureau pour y poser son gros cul charnu. Mais l'homme d'affaires était resté debout, l'œil nerveux, l'index droit tremblant d'impatience. Chérif Boni Touré comprit qu'il y avait urgence, que son compère avait une préoccupation tout feu, tout flammes. Du coup, il rompit la conversation téléphonique et se tourna vers lui.

— Qu'y a-t-il, Ernest Vitou ?

Le propriétaire du Saloon du Desperado tomba enfin son postérieur sur l'une des chaises, les yeux légèrement colorés de rouge.

— Elle est revenue ! lui dit-il.

— Qui est revenu ?

— Nafissatou Diallo est revenue !

— Nafissatou ? Qu'est-ce que tu me balances là ?

— Ma femme m'a appelé pour me dire qu'elle est au saloon, au comptoir, en train de descendre du *tchouk*. Elle se prend pour Kalamity Djane...

— Ta femme te raconte des idioties, comme d’habitude, avec son air de...

— Ne l’insulte pas !

Ernest avait crié et son doigt, un index aussi long que la lame d’une machette, s’était pointé sur Boni avec autorité. Le shérif sourit, se cala davantage dans son fauteuil, puis lui dit :

— Mon ami, on dirait que tu perds toujours tes moyens devant elle, sois homme, bon Dieu de bonsoir ! Tu es grand, tu es gros, que te faut-il de plus pour être impressionnant ?

— Je l’ai vue morte, reprit Vitou, pour ne pas diluer son discours. On l’a transportée morte. Comment a-t-elle fait pour être là ? Et pourquoi elle revient ?

— Tu es fatigué, mon ami. Laisse les histoires de fantômes aux fables et aux malades d’esprit. Ou c’est son sosie ou c’est du bluff.

Il voulut lui répondre, lui dérouler ce que sa femme lui avait fait entendre, mais au même moment, une voix rocailleuse surgit derrière eux et ébranla presque le bureau :

— Ce n’est ni son sosie ni son fantôme, c’est elle-même !

Les deux hommes se retournèrent. C’était le bouvier, le cowboy de la cité, Alassane Gounou, debout, habillé de sa chasuble, le bâton de berger posé sur les épaules. Il le tenait de ses mains retournées, la tête bien enfoncée dans son chapeau.

— Al, lança l’inspecteur, qu’est-ce que tu fais là ?

— Je suis venu pour qu’on tienne conseil, les amis : quand un fantôme revient dans un endroit qui l’a vu mourir, c’est qu’il y a de la castagne dans l’air. Faut qu’on cotise nos souffles et nos

énergies pour faire face à cette écervelée. Vivante, cette femme a été une arête dans ta gorge, Chérif ; fantôme, elle sera un volcan dans ta vie.

Il enleva son chapeau peuhl, découvrit sa tête, passa la main sur son crâne. Les deux bosses qui semblaient encorner sa belle calebasse tremblaient, traversées par des flux nerveux.

— Il faut tirer cette affaire au clair, mecs. J'ai laissé mes bêtes au pâturage rien que pour ça. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On se calme d'abord, se dépêcha d'avancer Boni Touré. Personne ne fait rien. Nous sommes sur le terrain, si des fantômes s'amusaient à venir nous défier, nous leur apporterons la riposte qui convient.

Alassane s'approcha de lui. Les ailes de son nez s'étaient mises à battre frénétiquement. Sur les terminaisons nerveuses de ses lèvres à la face interne noiraude apparurent des lésions boudeuses. Il s' alarma de nouveau :

— Ce qu'on m'a dit, mon ami, ce n'est pas des paroles en l'air.

— Je sais, répondit le policier.

— On l'a vue comme toi et moi, on se voit !

— Je sais.

Le shérif se tut, ses yeux semblaient toujours rieurs ; ils dégageaient des lueurs malicieuses du genre de celles qui éclataient dans ses pupilles quand il ne prenait rien au sérieux. La porte d'accès à son bureau étant ouverte, il exigea qu'on la ferme à double tour. Même s'il admettait, dans une logique irrationnelle, que cette femme était le fantôme de celle qui était

morte trois ans plus tôt, il fallait utiliser les arguments de la même cuvée.

— Pour se débarrasser d'elle, finit-il par conclure, il faut d'abord se débarrasser de cette peur qui vous ligote le ventre. Ici, chacun a son arme. Mais chacun sait surtout les moyens par lesquels il ne peut pas se laisser abattre par l'ennemi.

Épisode 4

*J e te veux, femme peuhle
Au sourire Miel
Je te veux, femme peuhle
Au corps de kolatier
Si tu me donnes à boire
Au suc onctueux de ta source
Si tu m'offres à fondre
Dans le fleuve de tes émotions
Le bonheur n'aura de cesse
De tresser sur ta tête
Les lauriers de l'éternité*

Depuis les hauteurs de l'Atakora, ces vers, en sus des mélodies qui les escortaient, descendaient sur la ville au moment même où le soleil s'offrait sa dernière échappée vers le couchant. C'était Ebénézer Dassagoutey, le vieux guitariste, qui continuait d'égrener son chagrin, trois ans après la perte de l'amante.

Où est-elle, ma wendia

*Aux seins de papaye verte
De quelle parure son teint
De lait s'est-il vêtu
Pourquoi prolonge-t-elle
Mes soupirs dans le chaste du matin
La mer a habité le temps
Le silence a coagulé l'aube
Et nous voilà à vider la nuit*

Depuis que l'ombre de la mort avait arraché à son affection cette femme, le vieil artiste ne ratait jamais son rendez-vous. À dix-neuf heures et des cendres, il allait sur la montagne, s'asseyait à son sommet et, la guitare sous le bras, les lèvres aspirées par le vent, livrait au ciel et aux hommes sa souffrance de « veuf » inconsolable. Il rappelait à tous qu'il fut amoureux, qu'une femme sublime qui avait dompté son cœur était partie sur un malentendu, à la suite de quoi, on l'avait retrouvée morte dans un champ de maïs. Il la chanterait, qu'il disait, le vieil homme ; il la chanterait tant qu'un brin de vie animerait son souffle, tant que l'agilité de ses doigts arrachera à sa guitare les notes fiévreuses qui raconteraient sa douleur. C'était un rituel auquel, méthodiquement, il sacrifiait, et les Natingois avaient fini par intégrer ces mélodies à leurs quotidiens crépusculaires.

*Ombre furtive
Tache évanescence
Tu t'es collée au silence*

*Le sourire fixé
Les yeux renversés
Dans les rayures du temps
Les fêlures de l'indicible*

Parfois, au bout de l'évocation, des larmes se faisaient perles le long de ses joues. Il pleurait sans désespérer, et les Natingois, ceux dont les oreilles percevaient les trémolos de sa voix, orientaient leurs regards vers la montagne et, de leurs mains, lui exprimaient leurs compassions. Le crépuscule succédant au retrait de l'astre du jour, la nature retrouvait alors l'ombre, laquelle invitait la nuit à prendre possession de la ville.

Mais Natingou City commençait à se lasser de la mélancolie fiévreuse du chanteur. Car, à force de répéter les mêmes vers, de chanter la même supplique, la poésie dédiée à l'absente s'asséchait et les Natingois, même habitués à ces psalmodies, y devenaient de moins en moins sensibles. Cependant, comme s'il pressentait quelque événement inattendu, Ebénézer Dassagoutey, ce soir-là, avait pris un ton encore plus mélancolique. Dans les interstices de ses vers, dans les plis de ses silences, dégoulaient des larmes plus abondantes.

*Aujourd'hui les sanglots
Ont cédé aux soupirs
Les vives turbulences
Ont succédé aux lamentations
Plus de digue en opposition*

*Plus de verrou aux explosions
La vallée des larmes
De tous côtés a débordé*

Assis, comme d'habitude, au sommet de la montagne, les yeux fermés, la guitare serrée contre son flanc, il finissait de chanter sa supplique. Il voulut enchaîner avec une autre variante quand, soudain, il ressentit quelque chose d'étrange : la présence de quelqu'un sur le sommet de la montagne. D'un geste brusque, il se retourna.

En effet, une ombre humaine aux formes évasées se tenait devant lui. Il n'y avait pas un contre-reflet, ni une contre-lumière qui empêchait de voir à quoi elle ressemblait, cependant il y avait dans le visage du personnage un éclairage à la fois sombre et vapoureux – sans doute venu du reste de clarté crépusculaire. Il révélait ses traits, son nez droit, ses fines lèvres alvéolées de rainures et ses pommettes hautes, presque des cernes autour des yeux ronds à la paupière épaisse. Dassagoutey ne sut quand il recula d'un pas en arrière. Il ne sut quand, de ses lèvres, sortit un nom porté par un cri violent :

- Nafissatou ?
- Enfin, tu me vois, lui fit l'ombre.
- Tu es... tu es revenue ? Comment est-ce possible ?
- Tout est possible pour un être qui ne craint plus la mort.

Nafissatou Diallo était debout avec sa jupe jean qui, tout en épousant ses formes, découvrait ses cuisses fermes et fuselées. Elle ne s'approcha pas. C'était lui qui, pour une deuxième fois,

décala d'un autre pas en arrière. La jeune femme prit à nouveau la parole :

— Tu es ici, tous les soirs, à me pleurer et tu n'es pas content de me revoir ?

— J'ai du mal à croire que c'est toi, Nafi.

— Si tu ne me crois pas, qui sait qui me croira ?

— Dis-moi que tu n'es pas un fantôme.

— Peu importe que je sois morte ou vivante.

— Tu es revenue pour m'affoler, me martyriser le cœur comme jadis ?

— Sauras-tu un jour ce que tu veux, homme ? Tu regrettes que je sois partie, tu me veux dans ton souffle, tes mots, chaque jour, le disent. Et maintenant que je suis là, tu as peur de moi.

Il ne répondit pas. Ses yeux balayèrent la montagne autour de lui. Ici, s'arrêtait, certes, la crête montagneuse, mais de l'autre côté, la chaîne, comme des vagues de la mer excitées par le vent, s'élevait et descendait en moutonnements continus. Ebénézer Dassagoutey se rendit compte qu'au-delà de la menue distance qui le séparait de son interlocutrice, il n'y avait nulle part où aller, nul chemin à emprunter, car elle occupait la voie par laquelle il accédait d'habitude au sommet. Derrière lui, le vide, avec cette ville qui s'étalait dans ses multiples dénivellations, avec ses lumières orangées et blanches tranchant sur le noir charbonneux de la nuit. Au milieu, le boulevard central qui divisait la city en deux. Trois pas au plus, et il se retrouverait dans le décor.

— Pourquoi, femme, viens-tu me tourmenter ? reprit le vieil artiste, toujours assiégé par la peur.

— Je t'ai dit, mon cher, répondit l'autre avec une feinte ironie, que je suis restée pareille à la Nafi que tu as toujours aimée. Pourquoi doutes-tu de moi ?

— J'ai vu ton cadavre, s'empressa d'opposer le chanteur, j'ai pleuré sur lui et mes mains se sont glissées sur ton visage pour en caresser la peau. J'en ai encore les frissons dans le corps. Si tu n'es pas morte, alors, dis-moi ce qui s'est passé.

— Je suis la même que celle que tu as connue et aimée.

— Et ça te donne le droit de venir me perturber ?

— C'est avec toi que j'ai commencé. Le cœur d'une femme se souvient toujours du premier homme qui l'a porté.

— Mais tu es partie, tu m'as tourné le dos.

— Parce que tu ne pouvais pas m'aimer comme je le méritais.

— Non, tu as préféré aller te perdre dans les bras de l'autre. Il a fait de toi ce qu'il voulait.

— Non !

— Si ! Retourne d'où tu viens, Nafi. Laisse-moi me morfondre dans mes mélancolies.

— Dassa, je suis venue m'excuser.

— Comment ?

Il avait la respiration saccadée, à deux allonges de son bras, dans ce face-à-face qui lui paraissait aussi irréel qu'étrange. En replongeant dans le passé, en feuilletant les pages de leurs souvenirs communs, il n'imaginait pas possible ce geste et ces

propos. Cette femme, dont l'ego était à la mesure de ses sentiments, ne pouvait plus, à son entendement, lui revenir : trop belle, trop entière, trop compliquée, trop ceci cela, il lui serait plus préférable, plus accommodant, qu'elle fût morte. Ainsi, sa poésie aurait raison d'exister. Car il n'aurait de cesse de la revisiter, de la réinventer, de la célébrer, aussi bien dans ses chansons que dans ses envolées textuelles. Non, il ne la voulait pas dans la réalité vraie. Surtout pas cette réalité-là. Nafissatou, tout en le regardant, lui lança :

— Tu me crois incapable de reconnaître mes fautes, de regretter les tourments dans lesquels mon départ t'a jeté ?

— La Nafi que je connaissais n'a jamais eu de regrets. Ou tu es une autre ou la mort t'a bonifiée.

— Je suis la chair que tu as toujours assaisonnée. Si tu ne me crois pas, alors, touche-moi.

— Non !

— Touche-moi !

— Non !

Elle s'approcha. Il recula.

— S'il te plaît, ne me corromps pas avec ton monde, ne m'impose pas ta malice. Je suis vivant.

— Tout comme moi.

— Non !

— Si ! Touche-moi alors !

Elle s'approcha de nouveau. Le vieil artiste voulut décaler d'un mètre en arrière quand il sentit son pied ramer dans le vide. Il avait oublié sa position, la géographie des lieux, les

risques liés à l'âpreté de la montagne. Les yeux fixés sur son interlocutrice qui semblait dominer toujours l'espace, il esquissa un mouvement comme pour se défendre.

Mais ses pas ne pouvaient plus le porter. Ses bras ne pouvaient plus le soutenir. Tournant le regard en arrière, il tenta de s'appuyer sur un rebord, un angle de la montagne pouvant lui offrir équilibre. Malheureusement, il n'y avait plus rien à quoi s'accrocher. Désaxé, son corps bascula dans le vide.

La chute. Libre. Vertigineuse. Deux cents mètres en profondeur. Ses cris, un hurlement de fin du monde, agitèrent la montagne et se déchirèrent dans les rayures du vent. On entendit le bruit d'un corps qui heurte le sol, qui se désarticule, puis, plus rien.

Épisode 5

Les trois « têtes de granite » n'avaient pas fini de tenir conseil. Certes, le cow-boy, le shérif et le desperado avaient décidé d'aiguiser leurs armes pour faire front commun contre une femme, ou plutôt, le fantôme d'une femme revenue, d'après la rumeur, pour en découdre avec eux. Mais ils n'avaient pas encore conclu : ils ne surent s'il fallait se rendre ensemble au saloon pour la rencontrer en personne. Ou si chacun d'eux devrait y aller séparément pour lui demander des comptes. Or, s'il en était ainsi, n'était-ce pas logique que le propriétaire du restau-bar, Ernest Vitou, se montre à elle, puisque c'était dans son établissement qu'elle serait, d'après Xuo Luo, en train de « fatiguer le *tchoukoutou* » ?

Le shérif se leva de son siège, parcourut les visages blêmes de ses compères et distribua les rôles :

— Toi, le desperado, tu pars pour une reconnaissance de terrain : tu identifies les gars qui sont dans le coin, tu vois si la bête n'est pas là, puis tu tâtes du doigt l'ambiance. Si c'est pourri, tu fais signe au bouvier. Al, c'est le mec qui en a vu d'autres. Quand il débarque quelque part, c'est que sa tête est

prête à frapper. Et si, en évaluant la situation, il pense que ses coups de bull ne peuvent pas grand-chose, au shérif alors d'intervenir.

Al soupira. Son bâton de pèlerin était crotté au bout, noirci par la bouse de vache. Il sortit un feuillet mouillé de la boîte de papiers-mouchoirs qui reposait sur le bureau, approcha le bâton et l'essuya avec :

— Et si le shérif y allait en premier ? demanda-t-il tout à son entrain, son pistolet ne pourra pas abrégé ce qu'on aurait mis du temps à résoudre ?

Boni Touré avait un de ses rires aussi gutturaux que sinistres, ceux qui lui arrachent des secousses sur le haut du corps comme s'il avait été atteint de spasmes. Il promena sa langue dans les interstices de ses dents où résistaient encore quelques fils de viande, puis se tourna vers ses amis.

— C'est une stratégie tout à fait westernienne, avança-t-il, pour être efficace, le shérif intervient toujours en dernier lieu, là où on ne l'attend jamais et après, il tire sur tout ce qui bouge même s'il doit bouger sur tout ce qui tire. Ernest, tu as compris ?

Le desperado n'était pas dans son assiette habituelle. S'il n'avait pas, en apparence, les gestes frileux, saccadés, à l'intérieur, il tremblait, flippait, priant Dieu que toute cette histoire ne fût pas vraie. Il aimerait bien protester, demander à ce que le cow-boy, dont tous louaient le courage « indien », soit à l'avant-garde de la riposte, mais face au shérif qui avait raison sur tout, il n'avait pas beaucoup d'arguments à opposer.

— Ernest, qu'est-ce que tu en dis ?

Au bout de ses hésitations, le desperado finit par se lever. Des fourmis lui emprisonnèrent les pieds. Il les secoua, regarda une dernière fois ses deux amis, et plongeait par la sortie.

— On est avec toi, le rassura Boni Touré, t'inquiète !

*

Le Saloon du Desperado avait été construit suivant l'architecture commune aux bars, tripots et autres débits de boissons si caractéristiques du Far West américain. La façade, tout en béton, était en triangle, mais les angles en étaient arrondis. À l'entrée, deux portes va-et-vient, tout en bois, se croisaient et se relâchaient dès qu'on les enfonçait pour sortir ou entrer. Mais justement, avant d'en enjamber le seuil, l'enseigne au-dehors ne pouvait pas passer inaperçue. Lumineuse la nuit, colorée le jour, elle barrait, sur toute sa largeur, le fronton de l'établissement avec le nom : « Saloon du Desperado ». Ces écrits, en caractères gothiques, étaient cernés par des images de deux gourdes débordant de mousse de *tchoukoutou*. Si Ernest Vitou a voulu que cet antre soit le lieu de ralliement de la gent mondaine, il fallait trouver ce qui faisait à la fois exotique et local.

L'intérieur maintenant : il était réparti en trois espaces inégaux. Le premier, le bar, était séparé par un comptoir le long duquel, côté jardin, s'alignaient des escabeaux au siège mousseux et, côté cour, des étagères criblées de liqueurs. La salle d'accueil, elle, comptait une dizaine de tables avec une soixantaine de chaises dont une partie disparaissait lorsque des

rixes éclataient, les bagarreurs les utilisant pour se cogner dessus. Enfin, le podium était tout au fond, élevé sur cinquante centimètres de haut sur une profondeur de six coudées avec, incrustés dans le plafond, des sunlights importés de Chine. C'est sur ce podium que quelques artistes en herbe ou sur le déclin venaient se produire.

Dès qu'il entra dans le saloon, Ernest Vitou fit le tour des trois espaces, recherchant, de ses yeux inquisiteurs, Kalamity Djane ou quelqu'un qui lui ressemblât. Soulagement : aucune silhouette ne fit penser à elle, ni de près ni de loin. Seule, une demoiselle, les lèvres méchamment peintes de rouge, avec une perruque afro, était assise dans un coin, en train d'attendre sans doute un hypothétique tonton. Les yeux du desperado faillirent sortir de leurs orbites. En l'observant, il reconnut la *wendia*, l'aguichante sauterelle avec qui il avait été « en commerce » deux heures plus tôt. Teigneuse, la petite furie n'avait pas renoncé à son « dû » et était venue le réclamer. La bagarre à la ferme avait laissé sur elle des souvenirs saignants : un œil tuméfié, une pommette lacérée et le menton, ébréché. Ernest Vitou se précipita sur elle, la tira par la main et l'entraîna vers la sortie. La jeune femme se laissa faire et se retrouva au-dehors avec lui, visiblement prête à en découdre. D'ailleurs, ce fut elle qui, la première, attaqua :

— Si tu ne donnes pas mes sous, prévint-elle, je vais faire du scandale ! Ta bonne femme saura qui tu es !

— Reviens demain, lui chuchota Ernest Vitou apparemment pris de court.

— Demain ? Pourquoi pas l'année prochaine ? C'est maintenant ou jamais !

— Je n'ai pas d'argent à l'heure actuelle !

La jeune femme lança un rire tonitruant, se frappa les deux mains comme pour ameuter le monde.

— Tu ne sais pas qui je suis, tonton, fit-elle, tu es en train de jouer avec le feu, mais tu vas voir de quoi je suis capable. D'ailleurs...

Elle ne termina pas la phrase que déjà Ernest Vitou tentait de désamorcer la bombe...

— Okay, okay...

Il sortit de sa poche des billets tout neufs qu'il plia et les glissa dans le haut de son soutien-gorge. La *wendia* les enleva et les compta un à un. À la fin, grande déception.

— Ce n'est pas assez ! protesta-t-elle.

— C'est tout ce que j'ai.

— Répète un peu pour voir !

Elle esquissa un mouvement pour entrer à nouveau dans le restau-bar. Mais Ernest Vitou mit son corps en opposition et la repoussa. Dans la rue, quelques passants commencèrent à ralentir le pas, attirés par la scène. L'homme d'affaires remit la main dans la poche, racla les derniers billets qui la garnissaient et les sortit.

— Plus jamais je ne veux te voir ici, lui recommanda-t-il.

— Et moi, tu crois que j'ai envie de revoir ta vilaine tronche ?

La jeune femme lui arracha les sous, émit un long et déchirant soupir avant de s'en aller. Ses pas claquèrent sur le terre-plein qui séparait le saloon du trottoir avant de gagner la rue. Ernest Vitou attendit, s'assura de son départ définitif, puis revint au saloon. Au même moment, Xuo Luo sortait des coulisses.

— Ah, tu es fenu enfin ?

Ernest Vitou était loin d'être à l'aise dans son *da n'chiki*. Il sourit niaisement jusqu'à la nuque tout en s'approchant du comptoir.

— Où est-ce qu'elle est passée ?

— Qui ?

— La *djaklayo* qui est venue.

— À l'hôtel, répondit Xuo Luo, elle est patchi à l'hôtel.

— Quel hôtel ?

— Chè pas, mais elle m'a dit... « à l'hôtel ». Ah, chette femme, mauvais echprit ! Elle est feni pour gêter beaucoup, beaucoup, les choses. Dis-moi, chè bien ancienne copine Boni ?

Au même moment, les portes va-et-vient de l'établissement couinèrent et s'écartèrent, laissant entrer Dassagoutey, le vieux guitariste. Il était tout en sueur, les nerfs de son crâne gonflés, les traits du visage pâteux, comme marqués à la hache. Visiblement, il semblait avoir échappé à un diable qui le talonnait. Vêtu d'un *bohomba** à la texture bien élimée, il se précipita vers Ernest, puis, sans attendre, le prit par le col de la chemise.

— Le shérif ! Je veux voir le shérif !

L'homme d'affaires n'eut pas de mal à se défaire de sa poigne et à le repousser.

— Ce n'est pas son bureau, ici, lui fit-il.

— On m'a dit qu'il serait ici.

— Non, il n'est pas ici.

— Faut que je le voie, sinon, je suis mort.

— Quelqu'un vous menace ?

— Elle est revenue.

— Qui ?

— Elle est venue me trouver sur la montagne. Elle m'a poussé du sommet et je me suis retrouvé dans le vide.

Les yeux de la Chinoise s'agrandirent aussitôt, atteignirent même la taille d'un petit citron. Elle se tourna vers son mari qui lui renvoya la même expression de surprise totale.

— Toi tomber montagne et encore rechpirer ? articulait-elle à l'endroit du poète.

— Je l'ai vue dans mes rêves comme je vous vois.

— Dans... dans vos rêves ?

Ernest Vitou lâcha un ouf de soulagement. Il était persuadé, au début, que le chanteur parlait d'une scène qu'il avait vécue en vrai. Depuis qu'il s'isolait sur la montagne pour chanter ses « Nafissatou blues », il était perçu comme un être habité, et tout le monde était persuadé que la mort, un jour, viendrait mettre fin à ses supplices si la folie ne les réglait pas entre-temps.

— Cette Nafissatou me poursuivra-t-elle donc partout ? reprit-il, le regard vapoureux, elle n'en a pas assez que je lui

rende hommage tous les jours ?

— C'est donc elle ?

— Oui, Ernest, j'ai même appris qu'elle était ici il y a deux ou trois heures. Dis-moi si c'est vrai ou si c'est ma tête qui a tourné ?

— Ta... tête... tourné ? bafouilla l'homme d'affaires.

— Avant-hier, j'ai rêvé qu'elle était arrivée ; hier, j'ai rêvé qu'elle m'a poussé du haut de la montagne et mon corps s'est brisé en mille morceaux. C'est pour cette raison que je ne suis pas allé là-haut ce soir. Et là, je viens d'apprendre qu'elle est dans la ville. C'est la sorcellerie !

Xuo Luo ne pouvait pas ne pas intervenir. La situation était suffisamment difficile pour qu'elle prive le pauvre poète d'explications. Elle alla rejoindre son mari dans un coin du comptoir et fixa, de ses yeux-traités, son interlocuteur ébaubi :

— Elle est arrivée ici, expliqua-t-elle. Chi ché vraie perchonne toi parler, oui, elle est fénie menacer gens ici à Natingou. Et elle m'a montré pistcholet pour tuer, tuer. Mais toi n'es pas dedans.

— Qu'est-ce que tu dis ? réagit le vieil artiste.

— Oui, michié chanteur, trois perchonnes elle a menatchées, mais pas toi !

— Comment le sais-tu ? Tu as vraiment compris ce qu'elle disait ? Y avait-il des témoins ? À quelle heure l'a-t-elle dit ? Et où se trouve-t-elle en ce moment ? Pourquoi, Xuo, n'as-tu pas appelé la police ? Ah, mon Dieu, réponds !

Il s'agitait, avec des éclats de salive qui se répandaient tout autour de lui. Pour peu, on croirait à du crachin, les petites pluies improbables et glaciales de l'harmattan. Si Vitou Ernest n'avait pas été là, sans doute aurait-il pris Xuo au cou et l'aurait vivement secouée. L'homme d'affaires, qui se voulut apaisant, le saisit alors doucement par les deux épaules et lui dit :

— Tu sais quoi, mon ami, faut que tu rentres chez toi. Je vais transmettre tes inquiétudes au shérif.

— Non, je veux les lui dire moi-même ! fit le chanteur.

— Tu ne pourras pas le voir avant demain. Il enquête sur une autre affaire. Il a quitté la ville et ne reviendra que demain matin.

— Chè vrai, appuya Xuo Luo. Toi refenir demain.

Le vieux poète soupira longuement. Il hésitait, se demandait ce que le bon sens lui commandait de faire. Rester là et attendre l'hypothétique arrivée du shérif ou quitter les lieux ? Une dernière fois, ses yeux firent le tour du saloon. En voulant s'en aller, il aperçut, sur l'un des piliers soutenant l'édifice de la salle d'accueil, une affiche en couleurs, annonçant le show programmé de la chanteuse Pélagie Lalumeuz. La trentaine joviale, le regard suggestif, elle posait pour le photographe avec ses danseuses, quatre petites bombes aux lèvres bleutées par les couleurs du maquillage. Pour la soirée, leur démonstration était annoncée comme « époustouflante ».

Dassagoutey, qui connaissait ce genre de musique, ne pouvait plus retarder une seconde de plus ses pas dans le saloon. De peur de devoir supporter ce son qu'il exécrait, il

préférer disparaître. De fait, une autre idée lui agita l'esprit : et s'il allait, au regard des inquiétudes qui le meurtrissaient, se rassurer sur l'avenir ? Et s'il se rendait dans la case de Sambieni, ce « grand frère » qui savait apporter des réponses sur l'indicible et l'inarticulé des choses de l'ombre ? Cet homme, dont l'âge égalait le plus vieux baobab de son village, connaissait par le bout des doigts le fâ, l'oracle qui savait déchiffrer la vie des gens, leur en donner sens et trajectoire. Oui, se rendre chez lui, se dépêcher d'aller quérir ses conseils sur ce qu'il faudrait faire et surtout ne pas faire. Même si la route qui menait à sa case était aussi déglinguée que les cratères d'un volcan, il n'allait rien perdre en lui rendant visite.

Mais avant, un verre de *tchoukoutou* pour la route ! Dassagoutey commanda à Xuo Luo une coupe bien pleine. Avec un quart de cette boisson dans le corps, il se sentirait à coup sûr de la hardiesse dans la tête, dans les yeux et dans les gestes.

Il respira un coup et avala le contenu du verre.

Épisode 6

La moto qui ahanait sur la piste menant à Kouarfa, le village des Whamas, semblait aussi perdue qu'une chenille emprisonnée dans unealebasse de sel. Son conducteur, Ebénézer Dassagoutey, s'efforçait de dribbler les nombreux obstacles qui entravaient le chemin. Il y avait les tourbes, les crevasses, les failles et autres saillies terreuses provoquées par les eaux de pluie et les passages brouillons des 4 x 4 déglingués. Seules les motos les plus endurantes parvenaient à se faufiler à travers. Si, dans la journée, pratiquer cette voie était un calvaire, y passer la nuit relevait de la torture. Ici, les obstacles, en dehors de l'hostilité de l'environnement, pouvaient provenir des animaux de nuit en errance ou de quelques fantômes teigneux en quête de revanche.

Dassagoutey avançait lentement sur la piste. Certes, il la connaissait par cœur, mais elle le surprenait toujours par ses nombreuses embûches chaque fois qu'il se risquait là-dessus.

Après Djagoudé, Kiri, le voilà à Kogly, un village pareil aux autres, étouffé par les ombres épaisses de la nuit. Le vieux chanteur laissa le premier carrefour et emprunta une autre route

de terre située entre deux tatas*. Sur une distance d'un kilomètre, il roula un peu vite, le tronçon étant moins sinistré que la route principale. Au bout du périple, se dessina, à gauche, une case ronde, chichement éclairée par une lampe à la lueur phosphorescente. Dassagoutey s'arrêta, bascula son engin vers la gauche, vers une petite cour qui se trouvait devant cette habitation, et l'y immobilisa. Une ombre humaine était debout et l'attendait. C'était un vieil homme, petit, sec, voûté, portant une chasuble en bogolan, les pieds chaussés de sandales en plastique. Sambiéni.

— Tu es quand même arrivé, lui adressa le vieillard dès qu'il mit pied à terre.

— Oui, grand frère Sambiéni. Cette nuit ne peut pas s'écouler sans que je ne te voie.

— Ton urgence doit être vraiment grave apparemment.

— Grave, très grave, grand frère Sambiéni.

Sans attendre, le chanteur se courba comme du fer forgé et entra dans la case. On sentait qu'il avait ses aises ici. Il connaissait les lieux sur le bout des doigts et y circulait comme s'il était entre ses propres murs. Une lampe, étoffée d'une mèche large, offrait un éclairage diffus dans la pièce, laquelle, en demi-cercle, était presque vide, à l'exception de deux tabourets, d'un fauteuil-hamac disposé dans un coin et d'une peau de bœuf servant de tapis. Tout au fond, se trouvait une autre ouverture, une porte sans battant qui communiquait avec la seconde pièce, sans doute la chambre à coucher.

Le propriétaire des lieux entra à son tour avec une bouteille contenant du *sodabi*, l'alcool destiné aux amateurs de hauts vertiges. Dans une petite jatte, il en servit à son hôte en même temps qu'à lui-même. Dassagoutey prit le récipient et le porta à la bouche. L'alcool lui brûla presque la poitrine. Il en geignit, s'ébroua comme un varan en rut et vida la jatte.

— Ça vient du pays adja, mon cher, expliqua le vieil homme, c'est très fort, n'est-ce pas ?

— En effet, admit Dassagoutey, maintenant, je suis à toi.

— Oui, dis-moi, qu'est-ce qui se passe ?

Dassagoutey soupira comme si ses lèvres lui pesaient pour raconter son histoire. Ses yeux, habilement, parcoururent la pièce, puis retombèrent sur son interlocuteur à la manière d'un soufflet de forge.

— Tu connais ma fiancée Nafi ?

— Tu veux dire ton ex ? Celle qui a été tuée ? Ah, une belle plante ! Comment as-tu fait pour qu'elle t'échappe ?

— Justement, c'est d'elle que je suis venu te parler.

Et il lui déroula ses affres. À commencer par ses rêves successifs étalés sur ces trois derniers jours. L'image de cette femme qui le tenait en laisse, qui surgissait, amante voulant se dédouaner pour s'être séparée de lui de façon inélégante. Femme fatale qui, dans son rêve, l'avait précipité du haut d'une montagne et avait assisté à sa chute. Puis, au réveil, dans la réalité, le sentiment que quelque chose d'irréel allait se produire : les rumeurs insistantes sur son apparition supposée

comme si, échappée du séjour des morts, elle parcourait la ville, le front chevillé par l'envie de vengeance.

— Grand frère Sambiéni, dis-moi si c'est mon cauchemar qui se poursuit ou c'est moi qui me fais un mauvais conte.

— Je n'ai pas d'avis là-dessus, cher ami, répondit le vieil officiant. Mais laisse-moi interroger l'oracle. Laisse-moi pénétrer les mystères du fâ. La voie des ancêtres est impénétrable.

Le fâ, savoir ésotérique venu des Yoroubas du Nigeria et essaimé dans toute la région sud du pays, n'était pas une pratique courante ici. Sambiéni ne l'avait pas reçu d'un ancêtre ou d'un congénère de son village. Guérisseur traditionnel, il avait noué commerce avec le père d'un de ses collègues du pays adja, Gnanvi Dansou, qui l'y avait initié. Depuis plus d'une vingtaine d'années, il le pratiquait, en fournissait le service aux nombreuses personnes qui venaient le solliciter. Complexe et exigeante, cette science lui permettait d'offrir à ses clients aussi bien un éclairage sur leurs parcours qu'une vue sur leurs projets en cours. Mais le vieil homme n'en tirait que peu de lucre. Ainsi que la tradition l'imposait, un officiant du fâ ne peut faire commerce de ce savoir. Si, en retour de ses services, il ne se contente pas du franc symbolique, il risque, à la longue, de perdre ses inspirations et les divinités tutélaires lui refuseraient toute aide.

Sambiéni sortit d'un coin du séjour sa tablette de fâ – une plaquette en bois –, la déposa devant lui et répandit à sa surface une poudre de kaolin. D'une écuelle, il prit ensuite un chapelet dentelé de cinq gros cauris et commença à l'égrener,

les yeux fermés, les lèvres parcourues de prières. L'éclairage de la lampe, qu'il avait déplacée tout près de lui, grossissait les traits de son visage, montrait la texture de sa peau parcourue de fines rayures verticales. Au bout de son rituel, il lança le chapelet sur la tablette, tout en prenant soin d'en garder la base dans la main. Trois des cauris offrirent leurs faces échancrées tandis que les deux autres montrèrent leurs revers. Un sourire à peine marqué habilla ses lèvres. Il exécuta le même exercice, puis fixa, de ses yeux encapuchonnés par des rides profondes, le chanteur un peu déboussolé.

— Tu as raison d'être venu, mon cher, dit-il.

— Ça veut dire... ?

— Elle est réelle, la dame qui est là. Elle est habitée par la même âme.

— Ah !

— Mais elle a de la haine dans le cœur. Elle est en errance chez les ancêtres et si elle est revenue ici, parmi nous, c'est pour se venger. Des personnes, de ses mains, sont ciblées pour sa vengeance.

— Et moi, elle m'en veut aussi, hein ?

Le vieux Sambiéni ne répondit pas. Il attendit, écouta comme si des voix intérieures lui parlaient, puis, de nouveau, jeta le chapelet sur la tablette du fâ. Trois cauris présentèrent leurs faces crénelées. Les enlevant promptement, il refit le geste trois fois. En autant de fois, les trois cauris se montrèrent sous les mêmes auspices. À la fin, il traça des signes dans la poudre de kaolin.

— Cette femme peut être dangereuse pour toi, enchaîna-t-il. Même si elle ne s'attaquait pas à toi, le moindre malentendu entre vous peut déboucher sur un affrontement. Il faut alors que tu te protèges.

Il se leva aussitôt. On entendait, dans chacun de ses mouvements, ses articulations craquer. Il gagna la chambre à coucher et en ressortit avec une Remington, un vieux fusil de chasse semi-automatique au canon allongé. La fabrication en est américaine et datait de 1973.

— Tu vois ce fusil ? lui demanda-t-il.

— Comme je te vois, Sambiéni.

— Ce sont les Blancs qui l'ont fabriqué. Avec ça, ils tuent leurs cibles à vue de façon frontale. Mais ici, on a fait mieux : cette arme a été équipée d'un deuxième canon invisible. Elle peut atteindre des gens à des milliers de kilomètres. C'est le *Tchakatou* !

Ebénézer Dassagoutey avait vaguement entendu parler de cette arme, le *Tchakatou*, mais il ne savait pas que son hôte en connaissait les secrets. Il pensait même que cela relevait du mythe, le genre d'armes que les rois, lors des intrigues de cour, utilisaient pour nuire aux rivaux les plus dangereux.

— Mais le *Tchakatou* ne dispose pas de balles classiques, continua le vieil homme, en léchant l'intérieur de ses lèvres ; ses munitions sont faites essentiellement d'un mélange de clous, de tessons de bouteilles, de morceaux de tôle, de cactus, bref, de tout ce qu'il y a de piquant et d'acéré dans l'environnement. On les réunit pour en faire une cartouche. La cible, préalablement

visualisée, est alors convoquée en esprit. Et si cet esprit est fort poreux et inconsistant, il reçoit le tir effectué aussitôt qu'il est déclenché. La cible peut se trouver sur n'importe quelle région de la terre, elle est atteinte et foudroyée.

Le chanteur soupira, embarrassé. Il aurait préféré une protection plus pratique, plus discrète, mais du moment où il devrait l'utiliser pour faire face à une adversité présumée, il n'en avait pas le choix. Au bout d'un silence tourmenté, les yeux posés sur la Remington, il objecta :

— Deux questions, grand frère : comment utilise-t-on ce machin ? Pourra-t-il me prémunir efficacement contre cette sournoise ?

— Mauvaises questions, mon brave, répondit le vieil homme. Si j'ai parlé de canon invisible, c'est qu'il faut transformer la cartouche elle-même en une balle invisible. Mais ça, ce n'est qu'une question de seconde. Le plus important est de savoir si on pourrait atteindre vraiment cette femme. Faute de quoi, on subirait l'effet boomerang. Et c'est toi qui en ferais les frais.

Il soupira. Ses yeux n'avaient pas quitté la Remington. Il se sentit plus bête qu'il n'était arrivé, ne sachant véritablement quoi faire. Demander au vieux Sambieni de risquer un tir de *Tchakatou* contre Nafissatou Diallo serait une audace dont il ne pourrait mesurer, sur-le-champ, les conséquences. On dit, certes, que la meilleure défense est l'attaque, mais se prémunir contre les mauvaises intentions de cette femme – s'il s'en trouvait – en déclenchant le *Tchakatou* méritait réflexion. Non,

le *Tchakatou* est fort dangereux pour qu'il en use de si bon matin. Même s'il avait passé des années entières pour chanter cette femme, pour regretter sa disparition, il conservait par-devers elle des sentiments encore nobles. Et elle alors ? Si les signaux de ses derniers rêves ne disent pas les mêmes choses, si les augures du fâ n'étaient pas flatteurs sur ses intentions, elle n'avait pas cependant des raisons de lui en vouloir. Mais sait-on jamais ? L'au-delà est tellement rempli de mystères que ceux qui en reviennent ont sur les humains des idées bien étranges.

— C'est toi qui décides, mon ami, releva le vieil homme au bout du silence. Je ne ferai rien sans que tu ne m'en donnes l'ordre. Alors, que dis-tu ?

Épisode 7

Elles étaient donc cinq. À l'avant, elle-même, Pélagie Lalumeuz, petite, rondouillette, les contours des yeux agrandis au khôl, avec un corps aux courbes voluptueuses, soixante-dix kilos de gras et de muscles distribués aux bons endroits. Certes, elle était peu douée en chanson avec sa voix de casserole, qui traînait, « dégamrait » continuellement malgré les arrangements et les artifices des studios. Mais lorsqu'il s'agissait de danser, elle offrait des spectacles d'une grande virtuosité, surtout quand venait le moment de tourner les reins. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle s'était donné ce surnom provocateur de « Pélagie Lalumeuz ». Avec elle, la vulgarité devenait art, du moins, une échelle qui lui permettait de rattraper ce qu'elle perdait au micro.

Ce soir-là, au Saloon du Desperado, son offre était relevée. Avec quatre de ses danseuses, de jeunes femmes comme clonées sur le même modèle, jaunâtres de couleur, cambrées comme des canards, elle avait de quoi faire sensation. Le nombril à découvert, elles faisaient tressauter leurs fesses dans tous les sens. De la musique sur laquelle elles giclaient, il n'y

avait rien à retenir. Sinon qu'une succession d'onomatopées suggérant l'acte sexuel et orchestrées sur les percussions et les sons de la guitare basse.

Dès que le disc-jockey lança le morceau, elles s'étaient mises à se contorsionner. Pélagie Lalumeuz se fit d'abord nonchalante, puis solennelle, puis vive. Les reins étranglés par quatre rangées de perles, elle agita ses fesses qui ondoyaient, tremblaient au moindre mouvement. Le public, composé à plus de quatre-vingt-dix pour cent d'hommes, bavait de plaisir. Il n'avait d'yeux que pour elle, pour son corps, pour ses déhanchements. Normal : depuis deux ans qu'elle était apparue dans le paysage musical, la jeune femme avait bâti sa réputation sur son côté salope, sa capacité à allumer, à attiser la libido des gens. Les femmes au foyer la détestaient et les hommes, surtout ceux qui aiment les friponneries du genre, l'avaient adoptée comme héroïne de leurs fantasmes.

Après quelques paroles grivoises, la jeune femme avança encore plus vers le public. Brusquement, elle s'arrêta, posa le micro par terre et écarta les cuisses, montrant à tous son entrejambe comme si elle voulait accueillir un amant en érection. Les danseuses, à deux pas, l'imitèrent aussitôt. Elles se cabrèrent en arrière, puis relevèrent leurs fesses telles des juments, puis simulèrent de petits coups de reins.

L'assistance acclamait, donnait de la voix et riait. Xuo Luo, la gérante, qui veillait au grain, demandait à chaque fois aux serveuses de remplir les bouteilles vides par d'autres commandes. On était bien à la fin du mois, et la Chinoise,

malgré son air innocent, savait comment arracher pécules aux clients. Depuis le comptoir, elle suivait tout, notait chaque sortie de boisson, faisait ses calculs, additionnait et soustrayait avec la méticulosité de l'épicier. Son mari, Ernest Vitou, était parti dans les coulisses pour s'offrir une pause avant l'arrivée de ses deux compères.

Justement, le shérif Boni Touré et le cow-boy Al Gounou venaient de pousser la porte va-et-vient du saloon. Al n'avait pas sur la tête son chapeau peuhl. Il n'avait pas non plus en main son bâton de pèlerin. Mais son crâne, tout entier, offrait à voir, sous l'œil de la lumière qui éclairait généreusement la salle, son ovale nu et fort bien luisant. Boni, lui, était dans sa saharienne, les bras le long du corps, la main gauche près de son kadhafi, prêt à dégainer. Il chercha du regard Ernest Vitou, mais ne vit que son épouse au comptoir.

— Où est-il ? lança-t-il à l'endroit de la Chinoise après s'être approché d'elle.

— Partchi se coucher, cher mischié Boni, lui vraiment fatigué.

— Et la femme, l'étrangère ?

— Partchie.

— Où ?

— Ah, sheul Dieu shait !

— Raconte-nous tout sur elle, ma chérie, proposa le shérif. Dis-nous comment elle est, à quoi elle carbure et pourquoi tu penses que c'est Nafissatou Diallo. Dis-nous...

Il s'était accoudé au comptoir, barrant presque la vue à Xuo Luo qui avait besoin de jeter un œil sur les tables et sur le mouvement des serveuses. Sur le podium, Pélagie Lalumeuz finissait le morceau. De longs vivats la saluèrent, couvrant la voix de Boni, l'empêchant même de parler. À peine la jeune femme remercia le public que le disc-jockey lança une nouvelle chanson. Sa voix, légèrement aigre, ronronna dans les baffles.

— Et maintenant, mon morceau fétiche, « La femme n'est jamais amortie ». Vous voulez que ça secoue dans vos braguettes ?

— Oui, oui, oui, crièrent les hommes.

— Que je vous envoie ça dedans ?

— Ouais ! Dedans ! Dedans !

— Si c'en est ainsi, alors, que tout le monde se lève. Ce soir, il est interdit d'interdire.

Les sons giclèrent, vifs, percutants, avec des bruits métalliques de cymbales. La jeune femme fit trémousser le haut du corps, agita fébrilement ses deux omoplates qu'elle décala en arrière. Le morceau n'avait pas la même structure que le premier. Pas de round d'observation, ni de préparation à la partie « animation ». Le rythme se fit tout de suite chaloupant, frénétique, obligeant Lalumeuz à entreprendre des gestes plus osés. Elle se baissa, s'agenouilla, puis tenta d'incliner le dos au sol. Ses seins, à peine retenus par le soutien-gorge qu'elle portait, remontèrent vers le haut. Ce faisant, sa camisole, court taillée, dénuda son ventre, offrant à voir ses poils fins qui contrastaient avec la couleur banane de son corps.

Boni Chérif, comme les spectateurs, avait les yeux presque hors paupières. Il sentit monter en lui, dans ses aisselles comme dans son ventre, de l'adrénaline. Échangeant un regard vif avec Al lui aussi abasourdi, il se tourna vers Xuo Luo et l'interrogea des yeux. La Chinoise, elle, était tout aussi ébaubie. Aux coins de ses lèvres avait durci de l'écume au blanc neigeux. Si elle avait été couchée et allongée, on l'aurait prise pour un cadavre.

C'est alors qu'un homme en veste, le menton coiffé d'un collier de barbe, le crâne couvert d'une calotte en laine, se leva et se détacha du public. Râblé tel un bûcheron, il monta hardiment sur scène ; Lalumeuz ouvrit les bras comme pour l'accueillir. Lui-même fit mine d'établir une complicité avec elle, mais d'un geste inattendu, il sortit de sa poche un *sonkpaka** et le fit claquer dans son cou. Le cri de la jeune femme se perdit dans les décibels de la musique. Le public croyait à une facétie, une fantaisie un peu trop risquée d'un fanatique, mais il n'en était rien. Et l'homme, de nouveau, leva la main et la frappa. Pélagie Lalumeuz tomba sur le coup. Tentant de fuir à quatre pattes, elle s'appuya sur le sol pour se relever.

Mais l'agresseur la rattrapa, cala sa lanière dans le creux de l'aisselle et, de ses doigts recourbés, enfonça les griffes dans son pantalon. Le collant en tissu polo céda, montrant la jeune femme en string, seulement protégée par les filaments du tissu déchiqueté. Elle criait, mais ses cris étaient à peine audibles. Elle pleurait, mais ses larmes étaient à peine visibles. Scandalisées, les danseuses accoururent pour l'arracher des mains de l'agresseur, mais dès que celui-ci récupéra son

sonkpaka et les ajusta, elles prirent peur et s'enfuirent vers les coulisses. Un ricanement d'une violence cruelle s'échappa alors de sa gorge.

Le disc-jockey arrêta la musique. À la place, des rumeurs, des éclats de voix des spectateurs qui ne comprenaient rien à ce qui se passait. Des bruits bientôt dominés par les cris et les pleurs de la jeune chanteuse. Le shérif dégaina alors son kadhafi. D'habitude, il n'en fallait pas davantage pour qu'il l'arrache à son étui. Pendant plus d'une minute, il avait tenté de dévisager l'agresseur, mais aucun de ses traits ne lui était familier. Hardi, il pointa le canon de son arme vers le plafond et lâcha deux coups de feu rapprochés.

Panique. Effroi. Des cris de détresse déchirèrent la salle, se mêlant à des appels au secours. Quelques clients profitèrent pour s'enfuir tandis que d'autres, peu habitués à courir, s'aplatirent à même le sol.

— Arrête tes conneries ! lança l'inspecteur à l'endroit de l'homme. Tu agresses une citoyenne en train de faire son travail. Tu sais à quoi t'expose une telle foutaise ?

L'homme fit semblant de n'être pas concerné par cette interpellation. Regardant à peine les gens, il agita de nouveau le *sonkpaka* et visa le buste de Pélagie. Un coup, et la deuxième bretelle se cassa, faisant tomber la camisole. Ses seins, dont les rondeurs se devinaient sous la dentelle de son soutien-gorge, débordaient de partout, gonflés de promesses, mais écrasés de peur. Elle enfonça la tête dans les épaules, se recroquevilla sur elle-même, le visage inondé de pleurs.

L'agresseur paraissait excité, ses yeux étaient noyés dans une sauce de fureur, ses dents grinçaient de nervosité. Il y avait dans son visage comme un besoin d'explosion de sa bestialité longtemps contenue. Il semblait, envers la chanteuse, nourrir une haine viscérale, un sentiment d'un trop-plein qu'aucune digue intérieure ne pourrait enrayer. Mais l'inspecteur, se sentant déjà coupable de ne pas être intervenu plus tôt, pointa son kadhafi vers lui. Deux autres détonations claquèrent.

L'homme sentit son oreille gauche se détacher de sa tête. Il vit, en un éclair, le souffle du tir aller écraser une partie de l'organe contre le mur du décor. Du sang se mit à dégouliner. Il en sentit la blessure, passa la main sur ce qui lui restait d'oreille et en constata les dégâts. Les traits vivement brouillés, il se retourna et vit le tireur en train de gravir les trois marches du podium menant à lui.

— Tu as tiré sur moi, fit-il en le toisant, c'est bien ce que tu as osé ?

— Je visais ta tête, répondit calmement Boni, dommage que c'est l'oreille qui a été atteinte.

— Tu as beau tenir une arme, inspecteur, tu ne m'impressionnes pas.

— Je n'ai que faire de ce que tu penses. Ton acte est un crime dont la sanction est la prison.

Pélagie, entre-temps, s'était déjà relevée. Récupérant ses habits, elle s'enfuit vers ses danseuses qui la prirent à bout de bras et disparurent avec elle dans les coulisses. L'inconnu s'approcha de l'inspecteur.

— Cette salope de chanteuse méritait d'être frappée et violée mille fois. Tu vois le bordel qu'elle sème ? On ne devrait pas la laisser faire !

— Et en quoi ça te regarde ? Tu n'es ni policier ni homme de loi !

— J'appartiens à la Brigade de la Foi chrétienne !

— Foutaises !

Plongeant la main dans sa poche, le policier sortit des menottes de sa poche qu'il jeta à ses pieds.

— Mets-toi ces bracelets, conseilla-t-il. Et si tu ne t'exécutes pas, je te pulvériserai les pieds et je te les mettrai quand même. D'accord ?

— Tu parles à ton chien ou quoi ?

Le shérif en sourit. Il voulut mettre fin à cette impertinence quand un homme, encore plus jeune que le premier, habillé de la même façon, mais le menton nu, se leva du public et lança :

— Personne ne peut rien contre toi, mon frère !

Il venait de sortir un couteau de sa poche et le montra à tous, menaçant de répandre les entrailles de l'inspecteur.

— Dieu est juste, enchaîna-t-il, les infidèles comme toi et ces ramassis de putes qui font le malheur de notre société ont besoin d'être châtiés. Honte à toi, mécréant !

Il fit mouvement vers le podium et voulut monter. Mais Al, qui suivait la scène, se transforma brusquement en boule furieuse et bondit sur lui. De sa tête, il le percuta au flanc. Le coup projeta l'excité en l'air et le fit tomber dans les chaises abandonnées par les clients. Mais il ne se sentit pas défait, il se releva,

s'appuya sur son pied gauche et marcha droit sur le cow-boy. Le couteau, certes, lui avait échappé, mais il le ramassa au sol en se redressant. Al le prévint :

— Écoute, toi, je ne veux pas me battre contre toi ; si tu tiens à la vie, alors, passe ton chemin.

— C'est toi qui dois dégager de mon chemin, espèce de mécréant !

La lame du couteau en avant, il se rua de nouveau sur le bouvier. Celui-ci le laissa venir, puis, esquivant sa charge, le cueillit par un nouveau coup de bull. C'était, cette fois-ci, dans le menton. L'homme sentit sa tête se détacher de son cou. Il la sentit comme pulvérisée par un marteau. Un hurlement horrible jaillit de son ventre. Projeté par le coup, il alla, de tout son long, s'effondrer dans l'aile gauche du bar. Des spasmes s'emparèrent de son corps et sa respiration devint saccadée. Il s'immobilisa brusquement, figé, dos au sol comme un cadavre raide.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait à mon frère ? s' alarma le barbu, la main sur sa blessure qui continuait de saigner. Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Il voulut descendre du podium, mais le shérif le maintint à distance, l'arme toujours pointée sur lui.

— On n'a pas fini de causer toi et moi, lui dit-il. Les menottes attendent au sol. Quand vas-tu les passer ?

L'homme retenait son souffle. Il plongea la main droite dans sa poche. Mais il n'eut pas le temps d'enlever l'objet qu'il s'apprêtait à sortir. L'inspecteur lui en coupa l'envie, plantant

son arme contre son front, surtout le bout du canon dont il sentit le froid métallique.

— Je compte jusqu'à trois : un, deux !

Le blessé fit le tour du bar. Il n'y avait plus de monde. Ne restait qu'une poignée de gens, des habitués de l'établissement qui le regardaient, le houspillant presque de leurs yeux, malheureux que leur soirée ait été ainsi gâchée.

Pendant quelques secondes, il demeura silencieux, puis, soudain, se courba, prit les menottes et les glissa autour de ses mains. Chérif n'en était pas rassuré, il s'approcha de lui et fit claquer la languette de sûreté. L'homme, désormais cadenassé dans les fers, se sentit impuissant. Il tomba à genoux et éclata en sanglots. Boni Touré en profita pour arracher de sa poche l'objet qu'il avait voulu sortir. Il ne s'agissait aucunement d'une arme, mais d'un livre. La Bible.

Épisode 8

La maison d'Ebénézer Dassagoutey était vide depuis que Nafissatou Diallo, la coquette irrésistible, s'était fondue dans les vapeurs insondables du large. Mais quoique étant partie, ses odeurs étaient demeurées sur place, insatiables de générosité, avides de sensualité, racontant aux murs et aux fenêtres de la maison leurs histoires, sans doute courtes, mais intenses d'émotions. Le jour, le vieux chanteur s'y enfermait pour revivre les sensations que sa présence y avait laissées, puis dès le crépuscule, il s'en échappait pour se retrouver sur la montagne. Les frustrations à l'âme, il disait alors au monde ses blessures liées à l'absence de l'être aimé.

Formé à l'école des beaux-arts de Bruxelles, Ebénézer Dassagoutey avait été utilisé, dès son retour au pays, comme cadre au ministère de la Culture. Certes, à ses heures égarées, il excitait la muse avec sa guitare, mais de l'art, il n'en fit point son métier. Ici, on meurt facilement de faim en étant compagnon d'Aziza*, plutôt qu'être abonné à la poussière des bureaux de la fonction publique. Trente ans et des croûtes, et le voici retraité du ministère. Mais entre-temps, et c'est ce qui lui

avait valu son statut d'artiste, il avait publié deux albums, deux vinyles, des ballades de l'Atakora alternées de quelques sons inspirés du « tipenti », le folklore local.

Y a-t-il eu, avant ou après Nafissatou, une âme sœur qui se soit éprise de lui, femme aimante qui ait pu faire son bonheur ? Pas vraiment. Quelques *wendias*, certes, avaient fait valser son petit cœur, mais c'étaient juste des aventurières en quête de facilités pécuniaires. Ses parents, malheureux de ne pas le voir pouponner, lui avaient envoyé des filles du village. Nombreuses furent celles qui connurent sa façon de les posséder, sa manière de les faire galipoter. Mais aucune d'entre elles n'eut suffisamment de cran pour lui faire, à défaut d'une ribambelle d'enfants, un seul mioche. Malgré les ans qui passaient, Dassagoutey était convaincu que seul l'amour, le vrai, celui qui enivre les sens et impose à l'être des gestes insensés, devait le conduire à la paternité. Sauf Nafissatou Diallo, aucune de ces *wendias* ne lui avait donné cette envie.

Comment cette fille, au départ une plouque débarquant de sa cambrousse natale, les pieds crottés, la peau desséchée par l'harmattan, avait-elle pu ensauvager son cœur ? Comment un être qui puait des aisselles dès qu'il transpirait pouvait-il retenir le regard d'un poète à l'odorat si délicat ?

Un jour qu'elle passait devant sa maison, Dassagoutey la vit pour la première fois. Ses yeux, avec leurs paupières délicatement cillées, étaient si articulés dans leurs expressions que le chanteur en devint prisonnier. Sur-le-champ, il lui proposa de l'installer sur la croupe de sa moto, afin de la faire

voler jusqu'au lieu de sa destination. Après, il lui promit de lui faire pousser des ailes pour qu'elle aille, de par le monde, cueillir les couleurs arc-en-ciel pour rendre sa vie plus fleurie. Ce qui avait l'allure d'un jeu devint sérieux. Ce qui avait l'air d'une complicité se transforma en engagement. Les sensations, puis l'euphorie, puis la naissance, dans son cœur, du plus bel émoi que la vie ait transmis à l'homme – l'amour – rendirent les chevilles du chanteur légères, si légères qu'il rêva de dompter le monde, cette jeune fille accrochée à ses bras. Nafi n'avait qu'un ballot de cinq kilos sous le bras quand elle l'avait rencontré. Avec lui, elle disposa bientôt de valises pleines. L'apprentie coiffeuse qu'elle était, venue à Natingou City pour apprendre à confectionner les mèches, à faire des tissages, à natter les dreadlocks, accepta qu'âme si généreuse lui tende les bras. Elle était censée rester chez une tante, ces parents-manche-longue dont aiment bien profiter les familles africaines, mais en débarquant à Natingou City, elle ne vit aucune trace de la dame. On ne sait pourquoi, celle-ci avait, deux jours plus tôt, empaqueté ses bagages et s'était fondue dans l'horizon. Dassagoutey l'accueillit chez lui. Déjà amoureux, il en fit sa mère, son amie, sa confidente, sa joie d'étinceler. Le vivre rustique de cette fille s'accorda avec son mode de vie. La voir tous les jours, la savourer toutes les nuits, la poétiser chaque matin devint son seul souci.

Mais sur certaines choses, Nafissatou manifestait de la réserve. Si, au début, elle remercia le ciel de l'avoir fait atterrir chez cet homme, ses sens avaient du mal à s'enflammer par cet

amour incandescent. Bien sûr, elle ne puait plus des aisselles ; bien sûr, elle n'avait plus la peau écaillée par l'harmattan ; bien sûr, elle ne marchait plus comme un crabe aux pattes ankylosées. Le confort de sa nouvelle situation changea sa manière d'être et de vivre. Sa beauté sauvage se mua en une beauté domptée, certes bonifiée par les produits cosmétiques en vogue sur le marché, mais domptée. Même ainsi redessinée, cette femme n'en inspira pas moins la guitare de Dassagoutey. Mais en concurrence, dans le cœur du poète, il y avait un autre projet : l'envie d'un enfant, le besoin de devenir père. Et cette exigence, devenue impérative, prit, sur les ailes du temps, des accents singuliers. Il arriva même que la mère du chanteur soit appelée en renfort pour en convaincre la jeune femme.

Nafissatou, elle, cherchait à donner sens à sa vie ; elle voulait s'inventer un nouvel horizon. Quoiqu'une génération les séparât en âge avec Dassagoutey, elle ne jugea pas impossible l'avènement d'un bébé dans leur couple. Mais il n'y avait qu'une chose qui la retenait : elle n'était pas prête. Et son corps, marchant sur cette disposition d'esprit, ne se montra pas flexible aux soucis du chanteur. Il a beau, celui-ci, devenu terrestre avec des galipettes ; il a beau risquer des hardiesses et autres acrobaties susceptibles de répandre tous les fertilisants de ses eaux en elle, rien, aucune vie ne parvint à arrondir son ventre. Aimer, pour elle, valait mieux que porter une grossesse.

Ce fut alors qu'un homme à la barbe de bouc, aux épaulettes garnies d'inspecteur, sec comme un criquet, mais passionné de sa 2CV, entra dans sa vie. Il ne la croisa pas dans la rue, il ne

la découvrit pas non plus au Saloon du Desperado. C'était à son atelier de coiffure, alors qu'il y avait débarqué pour interroger ses consœurs apprenties sur la disparition d'une de leurs camarades, qu'il la vit. Séducteur-né, toujours prompt à regarder sous les pagnes, le policier n'eut pas beaucoup de peine à répandre en elle les petites étincelles qui précèdent l'avènement des grandes lumières. Nafi crut à l'amour. Elle crut à cet homme. Mais comme d'habitude, Boni Touré n'avait de croyances qu'en lui-même.

Partie de chez Dassagoutey, la jeune femme ne se fia qu'à ses instincts. Elle s'en fut loin, à l'autre bout de la ville, au quartier Tchirina où elle s'installa pour vivre, en toute liberté, les petits grains de folie de sa nouvelle passion. Car il se lisait dans ses yeux qu'elle avait été atteinte par le feu sacré. Le shérif l'avait ensorcelée de ses charmes. Mais les énigmes de l'amour sont aussi insondables que la complexité de l'être humain. Deux ans après ses adieux à Dassagoutey, Nafissatou a été retrouvée à dix kilomètres de la ville, dans un champ de maïs, privée de vie, le pagne défait et maculé de sang. Accident ? Suicide ? Crime passionnel ? Natingou City, du nord au sud, de l'est à l'ouest, s'était abîmée en conjectures, secoué qu'il avait été par ce meurtre. Et les enquêtes, menées par la police, avaient trouvé des coupables, deux jeunes délinquants. La Brigade criminelle avait conclu à un crime crapuleux, une tournante de viol à l'issue fatale pour la jeune femme.

Dassagoutey en pleura. Il accusa Chérif de lui avoir arraché sa fiancée, de l'avoir séduite, d'avoir abusé de sa naïveté et

d'avoir provoqué sa mort. Celui-ci lui intima, sous menace de le traduire en justice, d'en fournir la preuve. Mais le vieux chanteur n'en avait que le sentiment. Rien de moins qu'une présomption viscérale accrochée en lui comme un sparadrap. Alors, du petit jour à la nuit naissante, il en vêtit le deuil. Nafissatou Diallo était devenue sa muse, l'égérie manquée de sa poésie douloureuse. Et à tous les dieux de la cité des Nantos, aux habitants de la ville, il fit la promesse de lui rendre tous les jours témoignage. C'est ainsi que sur ses lèvres, dans les trémolos de sa voix, dans les déchirures des cordes de sa guitare, naquirent « Nafissatou blues » et Cie.

Ce soir-là, le poète était habité par un sentiment étrange. En rentrant de chez le vieux Sambieni où il était allé consulter le fâ, il pensait aux augures qui avaient été révélés sur les deux Nafi qui hantaient ses rêves et son quotidien. Si la Nafi de ses cauchemars lui paraissait méchante, il lui était difficile d'admettre que celle qui était annoncée partout, dans la ville, lui en voulait. Pourquoi nourrirait-elle un tel sentiment à son égard alors qu'il continuait de la chanter ? Pourquoi lui vouerait-elle de la haine alors qu'il avait, sans succès, fait des pieds et des mains pour élucider les conditions réelles de sa mort ? Pourquoi le ciblerait-elle pour sa vengeance alors qu'il avait pleuré des cordes lors de sa disparition ?

En attendant d'y voir clair, il se sentait harassé. Nécessité de rentrer chez soi. Besoin vital de se coucher et de dormir du sommeil du juste. Il sentait l'urgence de remettre ses idées à

l'endroit. De se reconstruire. Réparer surtout sa tête accablée, vidée de tout.

Sa maison, une petite villa située à l'est de la ville, juste après le carrefour Kaba, était un peu isolée des autres concessions. En s'en approchant, il eut un sentiment trouble : la maison était dans le noir total alors qu'il pensait avoir allumé la lampe de la terrasse, un grand néon à large rayon qui nettoyait l'obscurité jusqu'à la devanture. Dassagoutey avait toujours vécu seul et, mis à part la parenthèse Nafissatou, il avait toujours eu des gestes sûrs et les avait tout le temps posés avec la régularité d'un maniaque.

Arrivé devant la villa, il descendit de la moto et entra. Autour du guidon de gauche, il y avait une sacoche contenant un objet allongé, aux contours remarquables. C'était le fusil dont le vieux Sambieni lui avait fait grâce.

L'encre de la nuit avait coulé son flot partout, dans chaque angle, chaque recoin de la maison. Mais avec un ciel aux nuages bouffis légèrement saupoudrés de blanc, il y avait un contraste saisissant qui donnait à l'atmosphère l'impression d'une vision opalescente. Les yeux écarquillés, le souffle en suspens, Dassagoutey scruta la cour de la maison, referma le portail et orienta le guidon de sa moto vers la terrasse. C'est là qu'il entendit un bruit de pas sec, grinçant sur le carreau. La frayeur stoppa net ses jambes.

Sortant de l'obscurité de la terrasse, une ombre humaine s'arrêta devant lui. C'était une femme, ronde de forme, pantalon épousant son bassin large avec, à la chute, ses pieds chaussés

de bottines en cuir. Dassagoutey revit son cauchemar de la veille. Il n'y avait plus de doute. C'était elle, la Nafissatou !

— Non, Kalamity Djane, rectifia la jeune femme. Pas Nafi.

— Kala quoi ?

— Nafissatou, c'est de l'histoire ancienne, mais la Kalamity veut bousculer les portes du présent pour rougir le sol de Natingou City.

— Je ne comprends pas.

— Ça n'a pas d'importance, l'essentiel est que je sois là !

Dassagoutey se tourna vers la sacoche qui pendouillait au bras de son guidon gauche, y plongea la main et sortit le fusil. Mais peu habitué à épauler une arme à feu, il ne sut quel réflexe adopter. La jeune femme eut un petit sourire amusé et lui lança :

— Ne t'avise pas de faire quoi que ce soit avec cette arme, chéri.

— Que... quoi ? bafouilla l'homme.

— Si c'était quelqu'un d'autre, je l'aurais déjà abattu.

— Ce... ce n'est pas ce que tu... tu crois, Nafi.

— Je viens te voir et tu veux m'accueillir avec un fusil ? Pourquoi t'excites-tu ? C'est donc vrai ce que dit la rumeur ?

— Quelle... quelle rumeur ?

— On dit que tu en sais des choses sur ma mort.

— Non, Nafi, non.

— Et pourquoi veux-tu utiliser un fusil contre moi ? Je ne te connaissais pas si inhospitalier !

Il ne pouvait plus parler. Sa langue, si habituée à articuler les mots, avait du mal à se mouvoir. Il se projeta en lui-même,

chercha les mots, la phrase, la réponse à opposer aux accusations portées contre lui. La peur lui nouait la gorge en même temps que le besoin d'être détendu lui parut nécessaire.

— Ces derniers temps, tu m'as trop hanté, expliqua-t-il, mes pensées sont tout le temps tournées vers toi. Et même quand je dors, il n'y a que tes images qui se succèdent dans mes rêves. Des images de toi, me reniant, m'insultant, faisant de moi la cible de tes attaques. Pourtant, depuis trois ans que tu es partie, je n'ai cessé d'entretenir ta mémoire. C'est à toi et à nos souvenirs que je consacre mon temps.

Kalamity Djane accueillit les propos du vieux chanteur avec un long soupir. Elle le regardait droit dans les yeux sans qu'il lui soit possible de saisir le moindre sentiment qui pourrait refléter son état intérieur.

— Je suis flattée que tu entretiennes ma mémoire, s'amusa presque la jeune femme, mais ce n'est pas de cela que j'ai besoin.

— Et de quoi tu as besoin ?

— J'ai été tuée, mon corps vandalisé, et tu n'as rien fait pour élucider le meurtre. Pourtant, tu connais les acteurs de cette histoire. Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Dassagoutey ferma les yeux.

— Dieu m'est témoin que j'ai tout fait, fit-il comme s'il revisitait le passé, mais ils étaient plus forts que moi.

— Qui « ils » ?

— Tu les connais autant que moi !

— Non, tu t'es dégonflé au premier obstacle. J'ai vécu avec toi pendant deux ans et je te connais comme si c'était moi qui t'avais fait. Si ça t'avait tenu à cœur, tu aurais tout fait pour venger ma mémoire.

Elle s'approcha, et lui la reconnut tout de suite. Avec ce front si unique, ce nez si particulier, ses lèvres si singulières. Ces traits, chez elle, étaient si caractéristiques qu'il eût été impossible de penser qu'ils eussent appartenu à quelqu'un d'autre. Mais trois autres choses faisaient la différence avec la Nafi d'avant le rideau noir : ses rondeurs, sa coiffure et sa voix. Elle avait pris du poids, engrangé de la graisse aux parties respectables, et son crâne, rasé de près, montrait la finesse du cuir chevelu. Et puis sa voix : autant celle de l'autre avait une texture mouillée, autant la sienne était bien virile, avec une certaine onctuosité.

— Tu as raison, finit par lâcher le chanteur, je n'ai pas été à la hauteur. Et je m'en veux de ne pas être allé au bout de cette enquête.

— Enfin, tu le reconnais.

Il se tut. Ses yeux semblaient regarder honteusement le sol.

— Laisse tomber, Dassa, reprit la jeune femme. Tes regrets sont déjà ta pénitence. J'aurais pu te mettre dans le même panier que mes meurtriers, mais je sais que tu es un brave et que tu ne mérites pas un tel traitement. Maintenant, j'ai un service à te demander.

— Lequel ?

— Ne t’avise plus à vouloir utiliser cette Remington ridicule contre moi. Je suis venue défaire tous ceux qui ont mon sang sur les mains. Et si tu me fais la peine de t’ajouter à la liste, je te tuerai sans remords. Maintenant, bonne chance !

Elle esquissa un départ vers le portail.

— Nafi ! appela aussitôt le vieux poète.

Elle ralentit le pas et lui fit face. Mais le vieux bonhomme sembla subitement incapable de parler. Il voulait lui poser la question à laquelle, inlassablement, ses idées revenaient : si elle était une vraie morte revenue du séjour des ombres. Mais ses lèvres ne pouvaient se détacher l’une de l’autre. Alors, avec un large sourire, la jeune femme lui dit :

— Je suis à l’hôtel Tata. Si tu tiens à me voir, je te dévoilerai qui je suis.

Puis, elle s’en fut. Il semblait au poète qu’elle ne marchait pas et qu’au contraire, ses pas s’articulaient au-dessus du sol, comme si elle flottait. Dassagoutey eut même l’impression qu’elle se déployait dans l’air, les bras coiffés d’ailes invisibles. Alors, brusquement, elle ouvrit le portail et fut engloutie par les ombres.

Épisode 9

Ernest Vitou avait ronflé tout le temps qu'avait duré l'incident au Saloon du Desperado. Il avait, comme d'habitude, trompété, vacarmé mille ronflements comme autant de tintamarres dans un moulin déréglé. Malgré les coups de feu du shérif, les bruits provoqués par les bagarres, il ne s'était pas réveillé, il n'avait même pas sursauté un seul instant. Frustré par son acte manqué avec la *wendia*, énervé par les morsures que les dents cinglées de la jeune femme lui avaient infligées, doublement abattu par la peur générée par la présence du fantôme de Nafissatou, il avait coulé tout de suite dans un long sommeil dès le lit retrouvé, dans la chambre de passage qu'abritaient les coulisses. Ce fut son épouse, Xuo Luo, qui alla le chercher.

— Mon Dieu, qu'est-ce qui s'est passé ?

Devant ses deux amis, le cow-boy et le shérif accoudés au comptoir, il avait de la peine à imaginer ce qui s'était réellement produit, vu l'état un peu salopé et cochonné du saloon.

— Faut te reprendre en main, mon ami, lui conseilla l'inspecteur, car il nous faut partir.

— Partir ?

— Ces grenouilles de bénitier nous ont fait perdre du temps. Nous étions venus ici à la recherche de Nafissatou Diallo et nous sommes tombés dans les grivoiseries de cette Pélagie Lalumeuz. Au fait, qui a eu la saugrenue idée de l'inviter ici ?

Xuo Luo et Ernest Vitou se regardèrent, un peu embarrassés par la question.

— C'est Moustapha la Castagnette, finit par expliquer le desperado. C'est un ami à qui j'ai voulu donner un coup de main. Il fait la promo des artistes pour se faire un peu de jetons, mais...

Il s'approcha de Boni, allongea ses lèvres vers le creux de son oreille et lui murmura :

— Pélagie Lalumeuz est sa copine. Être loin de Cotonou, loin de son épouse, lui permet de se l'offrir. Il pensait qu'avec les hauteurs de l'Atakora, il allait monter vers des sommets vertigineux.

Et il explosa de rire. Un rire aussi désordonné que brouhaha, à l'image de lui-même. Dans son entrain, il esquissa un geste maladroit qui faillit le désaxer et le faire tomber. De justesse, il se reprit, agrippa le comptoir de ses mains et se hissa sur l'escabeau vide en face d'Alassane. Le bouvier, aussitôt, le relança :

— Et pourquoi ce Moustapha la Castagnette en question n'est pas intervenu quand ces hurluberlus ont agressé la pauvre fille ?

Les yeux d'Ernest Vitou se déplacèrent de nouveau vers son épouse, qui lui répondit :

— Che type partchi à Djougou louer matériel son pour la shoirée. Mais il n'est pas encore là... Ils sont débrouillés avec micros mauvais vendus chez les babas.

— Donc, il n'a pas assisté aux humiliations infligées à sa protégée.

— Non... chère malchance. Peut-être va arrivé ce shoir. Peut-être va dormir là-bas. On shait pas.

— Ça fait ses patates en tout cas, conclut l'inspecteur, s'il vient demain au poste, on prendra sa déposition. Mais en attendant, on va s'occuper de la Nafi ou de son fantôme. Il est temps de reprendre notre enquête là où on l'avait laissée. Xuo Luo, s'il te plaît, sers-nous !

La Chinoise avait toujours, pour les amis de son mari, du *tchoukoutou* première cuvée au fond de son réfrigérateur. Elle disparut un instant, revint avec une bouteille pleine qu'elle déposa sur le comptoir avec trois verres. Un à un, elle les remplit et, avant de s'éclipser, leur recommanda d'être prudents dans leurs consommations.

— « Notre femme » Xuo Luo a raison, appuya le shérif. Il nous faut juste de quoi huiler nos gorges et irriguer nos gestes. Pas d'abus. Car il va nous falloir du cran.

— C'est-à-dire ? demanda Ernest Vitou, toujours inquiet.

— On doit savoir si Nafi se trouve là où elle a été enterrée.

— Non !

— Si, Ernest. On ira ouvrir sa tombe et voir si ses os y sont.

— Et s'ils y sont ?

— On avisera.

— Et si ces os n’y sont pas ?

— On avisera aussi. C’est le terrain qui commande.

Les serveuses s’appliquaient à nettoyer les éclats de verre, les traînées de bière, les chiffons, les morceaux d’isorel et autres plâtres que la bagarre et les coups de feu avaient provoqués. Sous la supervision de Xuo Luo qui les avait rejointes, certaines, debout, balayaient, tandis que d’autres, accroupies ou carrément à quatre pattes, en nettoyaient le sol avec des serrepierre. Bientôt, des traces des événements, il n’en resterait que des souvenirs.

Du côté de l’entrée entra un agent de police qui, parvenu au comptoir, s’arrêta près de l’inspecteur. Boni Touré ne fit même pas mine d’être concerné par sa présence. Prenant son verre, il en avala le contenu avant de se tourner vers lui.

— Ça y est, patron, expliqua l’agent, les deux agresseurs ont fini d’être soignés et sont en train d’être conduits au poste. Qu’est-ce qu’on fait ?

— Foutez-les en taule, commanda l’inspecteur. On examinera leur cas demain.

— Très bien, chef.

Il exécuta alors un autre salut avant de s’en aller. Boni Touré attendit qu’il sorte du saloon pour se tourner vers ses deux amis.

— Allez, maintenant, les gars, faut qu’on se prépare à y aller !

— Je... j’ai pas encore bu ma dose, se défendit Ernest. Aller au cimetière, tirer une dalle pour chercher des os dans une tombe n’est pas la chose la plus rêvée qui soit.

— Oui, parce que nous enquêtons, Monsieur, répondit le shérif, mais si toi, tu as une autre solution, peut-être qu'elle serait la bienvenue.

— J'ai pas envie d'y aller, c'est ça ma solution !

— Tu préfères rester ici pour qu'elle vienne t'attaquer ? Tu te sens si fort ?

Ernest Vitou soupira. Il n'avait pas l'entrain, le courage et la détermination du shérif. Il n'avait ni son charisme ni son expérience pour affronter une adversité présumée redoutable. L'épisode avec Nafissatou Diallo, la scène qu'il avait vécue il y a trois ans avec elle avaient été si traumatisants qu'il se sentait peu apte à se rendre au cimetière. De se remémorer cette histoire lui arrachait toujours des frissons et du stress. Lentement, après avoir fini son verre, il dit :

— Et si on reportait ça à... à demain nuit ?

— Demain, réagit l'inspecteur, ce serait trop tard, mon ami. S'il est vrai que la salope est bien Nafissatou, elle aura le temps de nous tuer dix fois. Or, si nous le savons dès ce soir, nous pourrions prendre nos dispositions.

— Tu sais, toi, comment prendre des dispositions contre un fantôme ?

— Pose pas des questions qui rendent bête, Ernest... Tu...

Il ne voulait pas s'énerver, il ne voulait pas que sa colère explose au grand jour. Ces sentiments négatifs qui s'insinuent dans l'humeur des gens et rendent finalement trop fragile, il n'en voulait pas.

— Al, mon cher, peux-tu dire un mot à notre ami, peux-tu lui dire qu’avec sa mauvaise volonté, il risque de tout foirer ?

Le bouvier ne répondit pas tout de suite. Il prit son temps et, tout en réfléchissant, plongea la main dans la poche de sa chasuble, en sortit un carré de tabac qu’il introduisit dans la narine gauche. Une première sensation euphorique lui chatouilla les muqueuses nasales, mais il n’éternua pas aussitôt, il prit d’abord le soin de répondre.

— Affronter un fantôme n’exige pas d’avoir recours aux artifices classiques des hommes, pistolet, matraque ou des conneries du genre. Combattre un esprit suppose qu’on dispose des gris-gris les plus performants. En as-tu dans ton grenier ?

— Je n’ai que mon courage si tu veux savoir.

— Ça ne suffit pas !

— Je vous emmerde alors !

Boni Touré était à bout. Il déposa avec fracas le verre sur le comptoir et se leva hardiment. Les narines du cow-boy, pendant ce temps, étaient sur le point d’exploser. Il pinça l’arête du nez et, délicatement, éternua. Soulagé, il se tourna vers le shérif qui avançait vers la sortie.

— Je vous attends au-dehors dans la voiture, leur lança-t-il d’une voix sourde. Vous avez deux minutes pour vous apprêter. Nous sommes tous plongés dans cette histoire, nous devons en assumer chacun la responsabilité. Si quelqu’un s’amusait à ne pas venir, c’est moi-même qui me chargerais de le refroidir. Al, tu vas nous couvrir de tes gris-gris ; toi, Ernest, débrouille-toi

pour nous trouver une pioche et des gants. Dépêchez-vous, il n'y a pas que ça à faire.

Ernest Vitou ne prit pas de bon cœur ses remarques. Quelque chose lui disait – il ne savait quoi – que cette visite au cimetière n'allait pas leur apporter les réponses attendues. Xuo Luo le perçut dans la nonchalance et le peu d'empressement qu'il manifestait dans ses gestes. Elle se détacha de ses employées et vint à lui.

— Fou zetes amis, mon pétchi bandji, dit-elle, rien ne peut t'arriver si tu es avec eux. Mais faut moi appeler, hein ?

Épisode 10

La pluie. L'averse inattendue.

En cette nuit de toutes les sensations, elle avait pris d'assaut la cité des Nantos, espiègle dans sa façon de tomber, brouillonne dans ses eaux, fine par endroits, précipitant dans leurs maisons les couche-tard et les oiseaux de nuit encore en errance dans les cases de *tchoukoutou*. Mais ce n'était pas un orage classique, le genre d'averse qui se prépare par ses gros nuages noirs, par le vent tourbillonnant et rafraîchi qui le précède. C'était juste une pluie courte, le temps de casser la température moite de la ville, de mouiller la terre et d'en faire remonter l'odeur de calcaire. Quinze minutes de ridée brusque et Natingou City s'en retrouva bien rafraîchie.

La nuit, certes, avait quadrillé le paysage de ses habits sombres, mais les nuages semblaient plus bas dans le ciel, comme si un poids les avait alourdis, pour les rapprocher de la terre. La terre où, justement, la vision était presque nulle, à part les yeux orangés des lampadaires publics qui éclairaient les principales artères. Au-delà, il y avait, ici et là, dans les

quartiers, dans les espaces nus bordant la nature, un rideau de brouillard dû à cette évaporation venue du sol.

Le shérif, le cow-boy et le desperado n'étaient nullement impressionnés par cette atmosphère. Ils avançaient entre les tombes, sinuaient sur le sentier qui serpentait à travers le cimetière, presque à la queue leu leu. À l'avant, Al jouait l'éclaireur avec sa torche dont le faisceau mordait l'obscurité. À l'arrière, le shérif avait dégainé son kadhafi et scrutait l'alentour, prêt à faire feu au moindre danger. Au milieu, Ernest avait le pas hésitant, le front dégoulinant de sueur, un pic dans la main.

Le cimetière de Natingou, au quartier Yimforiman, situé près de la carrière de gravier, écrasait le paysage par son espace, des dizaines d'hectares, même s'il n'abritait que quelques milliers de morts. À cette heure-ci, il était à l'image de la ville : calme et somnolent.

Soudain, le bouvier s'arrêta. Ils étaient du côté est, vers la clôture qui marquait la fin du périmètre avec la carrière de gravier. Les yeux du cow-boy firent le tour des tombes, s'orientèrent à l'oblique, puis fixèrent un point noir, derrière une stèle décorée avec de la faïence.

— C'est là, dit-il en indiquant du doigt.

— Tu es sûr ? demanda Vitou.

Au même moment, un gros oiseau, planant bas, traversa le ciel, déchargeant dans l'air son hullement sinistre. Le desperado en ressentit des vibrations dans le corps. Une chouette.

— Tu ne m’auras pas, espèce de sorcière, hurla Vitou, ma chair est salée et...

— Arrête de crier comme ça, coupa le shérif, les gens risquent de nous entendre.

— Entre des gens qui nous entendent et une sorcière qui veut nous manger, faut choisir.

— Venez maintenant, fit Al à ses compagnons, la tombe doit être là.

Ils contournèrent la stèle, évitèrent, dans le même prolongement, de jeunes pousses, puis s’arrêtèrent devant une tombe recouverte d’une dalle qui se confondait à la terre. Quelques plantes rampantes l’enchevêtraient avec des fleurs tropicales. Une ligne pleine d’eau sinuait dans les contours. Al fit place à l’aide de son bâton, fixa là-dessus le faisceau de sa torche. Les trois hommes virent, écrit à la main, dans du ciment qui avait été frais, un nom en gros caractères :

« Nafissatou Abiba Diallo ».

Puis, en bas, les dates reliant les deux bouts de sa vie.

« Née le 22 septembre 1985, décédée le 30 mars 2013 ».

— Tu as raison, émit Boni Touré, c’est bien ici qu’elle est enterrée.

— On n’a même plus à creuser, proposa Al, il faut seulement soulever la dalle. Ernest, va falloir retrousser tes manches.

Le desperado, à l’aide de ses doigts, dégagea la sueur qui s’affichait tout autour des limites de son visage, se saisit de sa pioche et se mit à l’œuvre. Il cassa les contours de la maçonnerie, détruisit les quelques liants que la dalle avait avec le

ciment, puis testa du pied un des angles ainsi libéré. La pierre tombale, sous la pression de son poids, sembla bouger.

— Ça y est, annonça le policier, on va maintenant soulever la dalle !

Mais l'homme d'affaires ne se baissa pas. Au contraire, il recula d'un pas, laissant ses deux amis prendre le relais. Le premier chercha à saisir un angle de la maçonnerie ; l'autre, ayant remis son kadhafi dans son étui, plongea la main sous la dalle.

— Alors, Ernest, tu viens ou tu ne viens pas ? lui lança le shérif.

Le desperado voulut répondre quand, brusquement, des bruits de pas, derrière lui, brisèrent le silence. De la fumée se mit à s'élever de la terre et à nuager l'espace comme la nature sait en produire dans les régions montagneuses. Les trois hommes, le souffle brusquement raccourci, se retournèrent et virent une silhouette pouparde, celle précisément de Kalamity Djane. Son pantalon jean, qui la serrait de près, dénonçait sa silhouette aux garnitures arrondies. Il y avait aussi sa camisole bleue qui laissait entrevoir ses seins ampoulés, coquins et fermes dans leur façon de fixer les gens. Seuls, ses yeux étaient débarrassés des lunettes noires qu'elle avait portées dans la journée. Nus, ils montraient des pupilles d'un blanc laiteux.

— Comme on se revoit, les gars ! leur sourit-elle. Vous m'avez manqué depuis trois ans. Vous voulez vérifier si c'est moi qui suis sortie de la tombe ? Pauvres imbéciles ! Comme si ça ne vous a pas suffi de m'avoir tuée !

L'apparition de cette femme devant la tombe où elle était censée avoir été enterrée n'avait pas seulement surpris les trois hommes. Elle les a plongés dans une torpeur insoutenable. Un silence morne balaya l'espace, le temps que le shérif absorbe le choc et réagisse. Et il réagit : il ressortit son kadhafi et en pointa le canon sur la dame.

— Pas un pas, menaçait-il, qui que tu sois, si tu bouges, je te...

— Tu me ferais quoi ? releva Kalamity Djane, me tuer ? Où as-tu vu un fantôme mourir ?

— Tu n'es pas ce que tu prétends être, tu n'es pas Nafissatou Diallo !

La jeune femme sourit. On voyait ses lèvres huilées de rouge s'étirer jusqu'aux tempes, avec un menton qui, dans le mouvement, s'effilait en pointe vers le bas. De ses « Pointininis », ces bottines de cuir noires et brillantes, elle esquissa trois pas en avant, écrasant quelques plantes mortes qui parsemaient le sol.

— Boni, mon amour, releva-t-elle, mon chéri adoré, après m'avoir promis la lune, tu m'as offert l'enfer. En plus, pour le faire, tu ne t'es pas contenté de ta méchanceté habituelle, tu as sollicité tes deux copains, les deux idiots qui sont ici...

— Je t'interdis de répandre des foutaises sur mes amis, s'énerva le shérif.

Peur ? Cœur trouble ? Intérieur nébuleux ?

Boni Touré, bien que bouseux en dedans, s'efforçait d'apparaître maître de ses émotions, de masquer tout ce qui les

trahirait. Avait-il affaire à une humaine, un être vivant, quelqu'un de la même dimension que lui ? Ou, au contraire, était-il persuadé, maintenant que le face-à-face avec la jeune femme se consommait, qu'elle revenait du séjour des ombres ? À moins qu'il soit, comme ses amis, le jouet d'une incroyable hallucination. Et pourtant, elle ressemblait trait pour trait à Nafissatou. Il ne pouvait s'agir que d'elle.

L'inspecteur recula d'un pas, tenant d'une main forte son pistolet toujours braqué sur son interlocutrice.

— Okay, supposons que tu sois Nafissatou, admit-il, qu'est-ce que tu veux ?

— Ce que je veux ?

Kalamity Djane se fendit d'un rire cannibale, puis, aussi subitement qu'elle avait explosé, elle enchaîna :

— Ne demande pas à un malade ce qu'il vient chercher à l'hôpital, shérif ; mon âme ne peut continuer d'errer tant que je ne me serai pas vengée. Et rien que pour ça, je suis prête à mobiliser le ciel et la terre !

— Ce qui se raconte sur toi n'est donc pas faux, continua l'inspecteur, tu es donc venue te venger ?

— Et ça t'étonne, chéri ?

— Tue-nous alors !

— Je vous tuerai quand je l'aurai décidé. Je vais à mon rythme, à ma manière, j'attends juste les trois occasions pendant lesquelles votre mort me sera facile à exécuter. Regarde !

On ne sut par quel tour de magie son arme, son revolver, apparut dans sa main. Elle en fit tourner le barillet, sortit une à

une les balles et les compta dans sa paume gauche.

— Il y a ici quatre balles, dont trois destinées à chacun de vous. La seule qui reste est réservée pour quelqu'un de votre entourage qui voudrait se mettre en travers de mon chemin. Maintenant que vous êtes au courant et que vous en êtes avertis, je vous dis : merde !

Elle rangea l'arme sous la ceinture de son pantalon, se retourna et se mit à déployer ses wagons arrière dans le vent, mais, au bout de dix secondes, la voix du cow-boy la rattrapa dans le dos :

— Tu peux être un extraterrestre ou une revenante surgie du fond des âges, clama-t-il, mais ici, tu ne pourras rien contre personne. Au contraire, c'est toi qui trinqueras.

Kalamity Djane se retourna. Ses yeux, traversés d'un éclat lunaire l'instant d'avant, parurent s'enflammer. De ses pas et d'une grande allonge, elle avala la distance qui la séparait des trois hommes et s'arrêta à cinq bras du bouvier.

— Oui, Nafissatou, continua le cow-boy, mes amis et moi sommes blindés contre tes turpitudes. Regarde !

Al tâta sa poche et en sortit une petite bourse noire à l'ouverture attachée avec du fil. Lentement, il la défit, en versa le contenu dans la main. S'étala dans sa paume de la poudre noire, granulée de graines de poivre de Guinée avec des clous de girofle et de quartiers de noix de cola. Il sortit la langue, lécha, puis avala tout le mélange. Kalamity Djane suivit la scène sans broncher. À la fin, elle s'exclama :

— C'est sur ces petits gris-gris que tu comptes pour me combattre ? railla-t-elle. Pauvre fou ! Un conseil à tous : prévenez vos proches du sort que vous allez subir. Demandez-leur de commencer à prier pour le repos de vos âmes pourries ! C'est la seule concession que je peux vous faire. Adieu !

Elle s'engagea dans l'allée centrale du cimetière. Sa silhouette massive devint, au bout de quelques secondes, une petite boule qui se confondit au vague vaporeux du paysage. Bientôt, les trois hommes perçurent le rugissement d'une moto – la grosse cylindrée – qui démarrait. Le bruit traîna dans l'air avant de se diluer dans le silence de la nuit.

Ernest Vitou était perdu. Durant tout l'échange avec Nafissatou, il avait tenté de se cacher tantôt derrière le cow-boy, tantôt derrière le shérif. Comme un gamin apeuré qui cherchait à se perdre dans le pagne de sa mère, il avait essayé, sans succès, de s'agripper à l'un ou à l'autre. Ce fut lorsque la jeune femme disparut qu'il se sentit à l'aise et se retourna vers l'inspecteur.

— Je ne comprends pas, Boni, lui dit-il, comment tu as fait ?

— Comment j'ai fait quoi ? s'enquit le shérif.

— De nous trois, c'est toi qui avais l'arme la plus mortelle, pourquoi tu ne l'as pas déglinguée, cette vipère ?

— Très drôle, tu étais passé où, toi ?

— Je n'avais rien qui pouvait lui faire peur.

— Même si tu avais un char d'assaut, intervint le cow-boy, un chien dans la voix, tu ne pourrais pas l'impressionner, parce que t'es qu'un froussard.

— Froussard ? s'écria le desperado, tu veux pas me manquer de respect, Al ?

— C'est toi qui nous manques de respect en te comportant comme...

— Comme... ?

— Comme un con !

Ernest Vitou s'arrêta et regarda son interlocuteur avec un certain calme. Mais en lui, il y avait effervescence et ébullition. Il se courba et ramassa le pic qu'il avait abandonné quand Kalamity était apparue.

— Je n'ai pas bien entendu, Al, reprit-il, un sourire racorni sur les lèvres, tu m'as traité de « con » ?

L'inspecteur pressentit aussitôt une montée de testostérone. Il s'interposa entre eux.

— Écoutez, les gars, y a pas à se rentrer dedans pour si peu !

— Si je suis un con, continua Ernest, c'est que toi, tu es vrai kayi-kayi !

Il y a des injures que Dieu même, dans Sa tour céleste, n'oserait jamais lancer. Surtout ce mot « kayi-kayi », appellation destinée à le réduire aux êtres primitifs, personnes sauvages qui n'ont de relation qu'avec les bêtes. Pour autant qu'il se souvienne, jamais, dans sa lignée, personne n'avait laissé impunie une telle insulte. Son grand-père avait « refroidi » au couteau l'impertinent qui avait osé jeter à sa face une telle amabilité. Son père avait tailladé à la machette un gendarme qui l'avait traité de la même manière. Même si laver tel affront

passait par la prison à vie, aucun enfant issu de la lignée n'hésiterait à le faire. Question d'honneur.

Al Gounou fumait des narines, fumait des oreilles, fumait de tous les orifices du corps. Ses mains, autant que ses pieds, tremblaient. Puis, soudain, le bouvier se lança de toute sa force sur lui. Il ne le cogna pas de la tête, mais ses mains, rugueuses et forcenées, s'étaient fermées sur son cou qu'il se mit à serrer. Ernest Vitou se débattit, lança ses pieds, ses mains pour se dégager. Mais l'autre, doté d'une force incroyable, le contra, maintenant la pression sur son cou. Bientôt, le desperado sentit l'étouffement. Ses yeux, exorbités, lâchèrent des larmes. Il perdit équilibre et s'affaissa sur le dos dans un bruit étourdissant.

Entraîné dans sa chute, Al se retrouva sur lui, à califourchon. Le temps de prendre appui sur ses genoux, il visa sa tête et le cogna d'un coup de bull. Le desperado émit un cri terrifiant. Son front se fissura, une giclée de sang en sortit qui lui tacha le visage et dégouлина au sol à la verticale.

— Arrêtez ! Arrêtez, hurla Boni, arrêtez !

Le shérif, de toutes ses forces, ceintura le bouvier, l'arracha finalement à l'homme d'affaires et le balança dans le décor. Al se retrouva au sol, mais très vite, il se releva. Baignant toujours dans sa colère, il ne jeta pas un coup d'œil au blessé resté au sol, il ne s'inquiéta même pas de son sort. À la recherche d'un second souffle, il s'agrippa à une stèle proche, dégagea les poumons et offrit de l'air à ses narines. Le cimetière sembla brusquement enveloppé dans un silence épouvantable.

— Lève-toi maintenant, mec ! fit l'inspecteur au desperado en se penchant sur lui, lève-toi, on s'en va !

Ernest ne répondit pas. L'inspecteur renouvela l'appel. Le desperado ne bougea pas. Les yeux hagards, la bouche ouverte, il semblait manquer d'air, ses mains, ses talons se mirent brusquement à frapper le sol. Le shérif comprit qu'il y avait urgence et tenta de lui faire un massage cardiaque. Dépassé, paniqué, il se redressa, puis lança au cow-boy :

— Faut qu'on l'emmène à l'hôpital.

— À l'hôpital ?

— Euh... non. À la clinique.

— Comment ?

— Là où il a l'habitude de se faire soigner.

— Mais pourquoi ?

— Tu l'as dézingué.

— Non !

— Si tu ne veux pas faire de Xuo Luo la première veuve chinoise de la ville, t'as intérêt à te bouger le derrière. Allez !

Épisode 11

Dassagoutey ne pouvait pas s'offrir le repos du juste. Comment saurait-il le faire après avoir été matraqué, assommé par ces événements successifs ? Comment s'abandonner à son lit après avoir parlé à un fantôme, du moins celle qui se fait passer pour tel ? Alors qu'il se sentait acculé, persécuté par cette créature dans ses rêves, alors que Sambieni lui avait pronostiqué des incertitudes, elle lui était apparue, vive et autoritaire sans doute, mais d'une hostilité mesurée... Que même, en disparaissant, elle lui avait laissé entendre qu'ils pouvaient se revoir, en indiquant l'hôtel dans lequel elle se trouvait...

Sainte Vierge de Natingou ! Se peut-il que tout ça soit vrai ? Ne serait-il pas encore le jouet d'un mauvais feuilleton qui se déroulait dans les travées de ses pensées ?

Revenir au-dehors. Se positionner sur la terrasse. Réinvestir le lieu où le face-à-face avait eu lieu. Il voulait se convaincre que l'enchaînement des faits n'était pas le fruit de sa propre imagination, que la scène vécue ne relevait pas de ses projections intérieures.

La cour où leur rencontre s'était produite n'était qu'à quelques pas. Il rouvrit la porte de sa chambre, traversa le salon et la terrasse et se retrouva justement au-dehors.

La pluie avait laissé des gouttes d'eau que le vent avait poussées jusqu'au seuil de la porte d'entrée. Éclairée, la cour lui sembla un autre lieu, un autre espace sans aucun lien avec celui dans lequel avait eu lieu la rencontre. Le vieux guitariste fixa dans sa mémoire la scène avec Nafissatou Diallo. Non, il ne la voyait pas, il ne la voyait plus. L'obscurité, l'environnement ténébreux avait cessé d'exister. Il retourna sur la terrasse, chercha l'interrupteur et éteignit le néon.

Noire, la cour. Noir, le ciel. Vive, la mémoire.

Dès lors, comme une bobine dont le bout du fil venait d'être trouvé, tout lui revint, tout lui réapparut dans le déroulement, les enchaînements, la succession des faits. Les mouvements de la jeune femme, ses gestes, ses images s'articulèrent sous ses yeux dans leurs expressivités intégrales. C'était elle ; c'était lui ; c'était elle et lui. Avec ces dernières paroles qui retentirent de nouveau dans sa tête dans cette amplification que seule la mémoire, lors des moments de grande solitude ou d'isolement, sait reproduire.

« Je suis à l'hôtel Tata. Si tu tiens à me voir, je te dévoilerai qui je suis. »

Une revenante qui a des habitudes de vivant, prenant chambre dans un hôtel et dormant sans doute comme tout le monde ? Et qu'en était-il de cette capacité qu'elle a à entrer dans la maison d'autrui et à en disparaître ? Voulait-elle montrer

qu'elle avait tous les pouvoirs et que, quoi qu'on fasse, elle dominerait les vivants, qu'elle leur en imposerait ?

La revoir à l'hôtel. Répondre à son invite. Savoir si, au vrai, elle y logeait, découvrir du pouce, du nez et de l'œil ce qu'elle voulait bien lui dévoiler. Certes, la fièvre de ces derniers jours ne lui avait plus permis de la chanter du haut de la montagne. Les cauchemars successifs qu'elle lui avait inspirés ne lui avaient pas donné envie d'égrener ses suppliques vespérales. Mais au-delà, son cœur n'avait cessé de bouillonner pour elle. Ses certitudes amoureuses étaient demeurées les mêmes. Il l'aimait, et quelle que soit l'hostilité qu'elle lui opposerait, il ne pourrait que s'incliner devant elle.

C'est décidé. La voir. Coûte que coûte. Tenter d'entrer dans cette intimité mystérieuse. Et si ses lèvres étaient inspirées, elles lui chanteraient ses ivresses, les étoiles dont les lueurs continuaient d'enflammer son imaginaire lui seraient contées.

Il retourna dans son salon, prit sa guitare qui dormait sur le canapé, l'enferma dans sa housse en cuir et l'accrocha au bras. Sa moto, garée dans l'arrière-cour, avait le ventre encore irrigué d'essence. Certes, l'engin avait, cette nuit déjà, avalé des distances, parcouru les chemins les plus caillouteux, mais il restait encore d'attaque, toujours capable de l'emmener dans les contrées les plus abruptes de la commune. Il en prit les guidons, l'alluma d'une seule pédale et s'installa là-dessus. Le vrombissement lui renvoya des bruits et des sons inhabituels, mais au test, il jugea la mécanique irréprochable. Conduisant la

moto au portail, dont il ouvrit les deux battants, il se retrouva dans la rue.

Une rue tout aussi silencieuse que déserte sans autre éclairage que les lumières des abords des maisons, néons à grand rayon fixés sur les murs, ampoules économiques accrochées aux portails ou enseignes lumineuses des boutiques riveraines. De sa maison, l'hôtel était à une distance raisonnable. En cinq minutes, il allait le rallier. Embrayant à fond, il fit rugir sa moto et s'élança. Mais trois cents mètres plus loin, dans l'une de ses poches, retentit la sonnerie de son portable.

Le frein, plutôt solide et vif, réagit à sa main ferme. Il s'arrêta, plongea les doigts dans sa poche et les ressortit avec l'appareil. Sur le cadran, un numéro masqué. Il attendit, laissa passer quelques secondes puis capta l'appel.

— Oui ?

— C'est moi, fit une voix qu'il reconnut aussitôt.

— Nafi ?

— Si tu viens, attends-moi dans la chambre 100. Je ne tarderai pas à revenir.

— Tu... tu sors ?

— Je suis sortie. À tout à l'heure.

Et sans autre explication, elle interrompit la conversation. Le vieux poète attendit, le cœur galipotant, se demandant ce qu'il fallait faire. Sur l'écran du portable qu'il continuait de regarder comme pour imaginer, de l'autre côté, la tête de sa correspondante, il lut le temps qu'il faisait. Deux heures et des

mèches. Si c'était le tard de la nuit, c'était déjà aussi l'avant-jour du lendemain à naître. Même à cette heure, elle savait qu'il allait venir la rejoindre à l'hôtel, la Nafi. Il constatait, par cette réaction, que la jeune femme le connaissait sur le bout des doigts. En lui donnant l'adresse de l'hôtel, elle savait qu'il n'hésiterait pas à venir quelle que soit l'heure de la nuit.

*

La 2CV du shérif toussotait sur la voie comme un dindon éconduit par une femelle. Malgré la bonne volonté que l'inspecteur mettait à accélérer, les aiguilles, sur sa montre, semblaient indolentes et paresseuses. On aurait même dit qu'elles s'amusaient à ralentir le temps deux fois plus.

À l'avant, près de lui, le cow-boy était dans tous ses états. Si son ami mourait, s'il franchissait le seuil du monde des ombres, il se demandait ce qu'il adviendrait de lui, pauvre bouvier, sans autre attache que son troupeau de cinquante têtes et, justement, ses deux amis. Sa femme et son fils de onze saisons sèches ne vivaient pas avec lui, à Natingou. Ils se trouvaient à Djougou dans un campement en compagnie de son père et de sa mère, eux déjà abîmés par l'âge. La femme de Vitou, Xuo Luo, dont il ne connaissait que les dents aux courbes d'encéphalogramme, serait capable de le tuer si jamais la nouvelle de la mort de son mari lui effleurait les oreilles. Et pour ne rien arranger, le shérif précisa à l'endroit du cow-boy :

— On dit qu'elle est ceinture noire de karaté, la Chinoise. Quand elle se fâche, il n'y a pas son deux. D'ailleurs, tu penses

que c'est pour rien qu'elle mène notre frère par le bout du nez ?

— S'il te plaît, réagit le bouvier, s'il te plaît, ce n'est pas le moment.

Du cimetière Yimporima jusqu'à la clinique « Dieu est Miséricorde », sise sur la route de Tanguiéta, le trajet représentait quinze minutes de ligne droite, mais avec une voiture en métal rapiécé comme la 2CV, mollassonne, paresseuse et parfois capricieuse, la route s'allongeait comme un mois de Golgotha.

— Pourvu que le docteur Imorou soit là, soupira le cowboy... D'ailleurs...

Il s'étira à l'horizontale, allongea la main vers la banquette arrière de la voiture pour prendre la température du blessé qu'ils avaient étendu sur toute la longueur du siège. Déception : Ernest Vitou avait le front aussi froid que le nez d'un chien. Si son poulx avait du mal à lui envoyer quelques signes de vie, sa poitrine, elle, reprenait de la vigueur, mais à un rythme lent, trop lent.

Pour atteindre la clinique « Dieu est Miséricorde », il fallait arpenter la route qui montait à travers le paysage montagneux, demander au véhicule de forcer sur son allure déjà bien éprouvée. D'ailleurs, sur la voie, on ne voyait que dalle. Les réverbères, qui étaient plantés de part et d'autre, avaient perdu leurs yeux depuis qu'ils avaient atteint leur limite de vie. Ajouté à cela, l'harmattan qui continuait de vriller la nature avec son brouillard sec, distillant dans les corps son froid, ses élancements frigorifiques.

Soudain, lancer de phares. Les deux faisceaux de la 2CV balayèrent l'obscurité sur la chaussée et dévoilèrent, à plus de cent mètres, trois silhouettes de gendarmes. Ils étaient debout, au beau milieu de la voie, armés de la tête aux chevilles. Le shérif se souvint brusquement qu'à la sortie nord de la ville, une barrière de contrôle se mettait en place lorsque minuit enjambait le temps. Bien qu'en retard, il appuya sur le frein d'un pied rageur. La 2CV s'enrhuma, alla à gauche, vira à droite, s'offrit un gigantesque zigzag avant d'aller s'éteindre juste au pied de la barrière.

— Ça va pas ? hurla une voix autoritaire. C'est ton chien qui t'a appris à conduire ?

Le shérif ne répondit pas. Un peu ébranlé, plus essoufflé par la peur que par une suractivité physique, il avait baissé la tête, le front contre le volant. Depuis l'après-midi, les choses semblaient aller de mal en pire, lui qui, pourtant, en avait déjà vu d'autres. Il écoutait son cœur en même temps qu'il essayait de récupérer son souffle. Brusquement, près de lui, à gauche, apparut un gendarme, casquette vissée sur le crâne, carré de moustache sous le nez.

— Tiens, tiens, l'inspecteur Boni Touré !

Le shérif redressa aussitôt la tête. Il le connaissait bien celui-là : un imbécile, un impoli, un taré, une de ces espèces qui, dans leurs enfances, n'ont jamais eu de parents vivants, de grandes personnes pour les moucher, les talocher, et les éduquer à savoir respecter leurs aînés. L'inspecteur et lui avaient eu, dans le passé, à en découdre à propos d'une femme, une

toute jeune *wendia* au teint d'omelettes brouillées – succulente à la vue mais ennuyeuse au toucher. Le pistolero avait fini par lui arracher le tendron et le temps de la sucer et de la gâter, il l'avait jetée sur les décharges publiques. Depuis, le malheureux gendarme broyait du noir, promettant, dans ses rêves les plus fous, de prendre sa revanche. Mais en plus de ce souvenir, il y avait une traditionnelle rivalité entre gendarmes et policiers, des frères d'armes, mais pas d'uniformes, qui ont tendance à se mordre, à se tirer dessus pour un cric ou un crac. Si la police accuse la gendarmerie de piétiner ses plates-bandes, la gendarmerie, elle, reproche à la police de se fourvoyer sur ses terrains.

— Sergent Félicien-Auguste Mpo Ntcha Natchaba ! salua Boni Touré.

— La ville n'est pas à toi, Boni. Tu n'as pas le droit d'y répandre ta pagaille.

— Je sais, répondit humblement le shérif.

Le gendarme se tut. De sa poche, il sortit une torche chinoise au faisceau aussi blanc et laiteux que l'éclat d'une luciole et en dirigea la lumière sur l'intérieur du véhicule, d'abord sur le cow-boy, puis sur le desperado.

— Qu'est-ce que tu fous dans la nuit avec ce zozo qui est derrière ? s'enquit le sergent.

— On va à la clinique, Djo*. Cet homme, c'est Ernest, le proprio du Saloon du Desperado. Il se trouve très mal.

— Qu'est-ce qu'il a ? Tu l'as descendu ?

— M'emmerde pas, Djo, laisse-moi passer.

Chérif avait maintenant la raie lumineuse de la torche plantée sur son visage, en plein dans l'œil. Il tenta de se protéger avec les deux mains, mais à chaque fois, le sergent le contournait.

— On dirait que c'est ton jour, fit le policier, tu veux tout faire pour me sortir de mes gonds.

— Pense ce que tu veux, moi, je ne fais que mon boulot !

— La vie d'un homme est en jeu. C'est comme ça que tu traites les ambulances ?

— Ambulance mon cul, oui ! Descends !

Les deux autres gendarmes qui étaient derrière la barrière ajustèrent leurs armes, des fusils-mitrailleurs AK-47 modèle mille neuf cent poussière, et les pointèrent sur la voiture. Mais Chérif, au lieu de descendre, s'affala dans le dossier comme s'il était dans une baignoire, au chaud, en train de prendre un bain moussant.

— J'ai dit « pied à terre », inspecteur, répéta Mpo Ntcha. Sinon, je ne réponds plus de rien.

— Tu me détestes, c'est ça !

— Oui, je t'aime d'amour fou.

Un silence embrigada aussitôt l'espace. Mais à écouter le souffle du vent qui venait, par moments, mordre le périmètre, on avait l'impression de percevoir un grondement sourd, une espèce de vrombissement de moteur de vieux train. Le sergent ajusta la visière de sa casquette et continua à jouer avec le faisceau de sa lampe torche.

— Tu sais quoi ? continua-t-il de sa voix grincheuse, on est venu me signaler qu'on t'a vu en train de déterrer un cadavre au cimetière pour aller faire je ne sais quels gris-gris avec. Et s'il se trouve que c'est le corps qui est sur le siège arrière ?

— Quoi ?

— Apparemment, la coquine te connaît bien. Elle est une de tes victimes. Quand est-ce que tu arrêteras avec tes conneries ? Allez, descends !

Au même moment, un gros porteur, long telles deux nuits sans repas, arrivait en sens inverse. C'était un camion-titan, un de ceux qui partent du Burkina, traversent tout le corridor nord-sud pour aller prendre cargaison au port autonome de Cotonou. Il était allumé de partout – front, nez et remorque bardés de clignotants – et semblait grondeur dans son vrombissement, grincheux dans son freinage, rocailleux dans ses coups de klaxon. Justement, son chauffeur, un vieux pépère au crâne dégarni, bourré de café coupé au *tchoukoutou*, se mit à klaxonner. Les deux gendarmes qui étaient à la barrière le visèrent avec leurs armes en lui demandant de contenir son impatience. Ils appelleraient tout à l'heure leur chef, le sergent qui irait le voir pour négocier son passage. Négocier, c'est-à-dire, faire des arrangements spéciaux, autrement, le pauvre serait bien forcé de présenter ses papiers, son livret de bord, son permis de conduire, son carnet de vaccination, son laissez-passer, ses tests d'alcoolémie, ses résultats d'urine, son certificat d'endurance routière, ses analyses d'immunité contre Ebola. Mais pour le moment, Mpo Ntcha devrait identifier le corps qui

reposait à l'arrière de la 2CV. Et pour cela, il avait besoin qu'on lui obéisse, que le shérif descende de la voiture.

Mais celui-ci, déjà irrité par cette halte forcée, était en train de réfléchir à la manière de s'arracher de ses griffes. Certes, ça ne lui coûterait pas bonbon de se soumettre au contrôle, mais ses contentieux avec cet homme étaient si forts que, quoi qu'il fasse, il ne pourrait pas lui éviter une palabre, la palabre de sa vie. Or, Ernest Vitou ne méritait pas une telle torture. L'urgence commandait son transfert imminent. Aussitôt, une idée-éclair lui traversa l'esprit.

À la barrière métallique, sur les côtés, surtout sur la droite, avait été laissé de l'espace pour le passage des deux-roues. Or, une 2CV, surtout celles qui appartiennent à la première génération, est si menue qu'elle serait bien capable de se faufiler dans un trou à rats.

— Okay, fit le shérif en faisant mine d'ouvrir la portière, okay, je descends.

Le gendarme éteignit sa torche, se tourna alors vers un de ses hommes à qui il fit signe de le rejoindre. Un chef ne touche pas à un corps suspect. Même s'il ne pue pas l'odeur de cadavre, il faut qu'une main subalterne s'en occupe. Boni Touré n'attendit pas que le bonhomme arrive. Profitant du relâchement d'attention du sergent, il se remit au volant et démarra. Le temps que Mpo Ntcha s'en aperçoive, la 2CV fonça sur l'espace réservé pour les deux-roues et passa tout près de la barrière.

— Hé, hé, hé ! hurla le gendarme. Arrête ou je tire !

Il n'arrêta pas. La voiture fit mine de basculer dans la brousse, mais grâce à un coup de volant vigoureux de dernière seconde, elle se retrouva au milieu de la chaussée. Énervé, Mpo Ntcha sortit son pistolet et, plutôt que d'agresser le ciel, visa et tira sur la 2CV. La nuit s'étoila de trois feux nourris. Chérif baissa la tête. Son voisin, le cow-boy, fit de même. Mais le premier coup de feu avait troué son chapeau, manquant de près de lui pulvériser la tête. Boni, lui, accéléra. Son pied droit écrasa la pédale jusqu'au plancher. La voiture hoqueta, fit presque un bond comme si elle allait à l'assaut des montagnes environnantes.

Pour Félicien-Auguste Mpo Ntcha, personne, pas même le président de la République, ne prendrait jamais le risque de « verser sa figure par terre ». Certes, un concurrent plus friqué pourrait lui arracher une femme, lui faire n'importe quel pied de nez, mais qu'on le mélange dans le fumier devant ses hommes, qu'on le pétrisse dans la boue devant ses subalternes, jamais ses ancêtres ne lui accorderaient le pardon s'il venait à manquer de réaction. La honte qui a chassé le caïman de la brousse pour qu'il devienne aquatique risquerait de l'atteindre.

D'un pas hardi, il bondit sur sa moto garée non loin de la barrière et en alluma le moteur. Il ne jugea pas utile d'enfiler son casque. Les yeux rivés sur la route, la main gauche pressée sur le guidon, la droite tenant son pistolet, il démarra sur les chapeaux de roue. Cette nuit, avant que la nature ne se décolore, avant que l'aube ne pointe son museau dans la robe dentelée de l'horizon, il y aurait mort d'homme.

Épisode 12

Du haut de la résidence privée du président de la Cour suprême, Natingou City apparaissait, en contrebas, comme un jardin serti de mille feux, avec des espaces sombres indiquant la brousse, la nappe herbeuse parfois taquinée par le semblant de luminosité venu du ciel. À gauche, dans la fêlure de la chaîne montagneuse, en descendant la ruelle en terre qui dénivelaient vers les profondeurs du paysage, se dressait un bâtiment moderne, étagé sur deux niveaux et au fronton duquel scintillait l'enseigne « Clinique Dieu est Miséricorde ». Une clôture blanche, haute de trois bras, en délimitait les périmètres.

La 2CV était devant le portail de l'établissement. Ayant, vaille que vaille, réussi à faire la belle, elle avait rallié la clinique, son point de chute, et attendait. Le moteur paraissait à bout. Il sentait l'odeur du fer chauffé à blanc sur fond de bruit de groupe électrogène. C'est que l'inspecteur était dans le même état que lui : vidé, anxieux, les yeux s'agitant dans leurs orbites, les sens prêts à exploser. Son kadhafi, dont il n'avait pas encore sollicité les services, n'était plus loin de ses griffes : qu'il

viens ce sergent, non mais, qu'il débarque et il verrait de quel filao il se chauffait.

Klaxon. Triple coup de klaxon vigoureux. Le gardien, un vieillard vêtu d'un épais manteau comparable aux anoraks du pôle Nord, sortit de l'enceinte de la clinique, un transistor collé à la tempe. Au lieu d'ouvrir le portail, il préféra sortir pour venir vers l'automobiliste.

— Bonjour, patron, s'empressa de lui dire l'inspecteur.

Le vieil homme ne lui répondit pas et se pencha sur lui comme s'il voulait lui faire des confidences.

— Faut nous ouvrir, lui indiqua le shérif, y a un malade en détresse.

— Quoi ?

— Le malade qui est derrière, là, a besoin de soins urgents.

Le transistor dont il avait augmenté le volume faisait un bruit exécrable. Des gens n'arrêtaient pas de crier là-dedans. Un animateur bien en verve faisait rire une auditrice sur un thème aussi niais que polémique : « comment aimer sa belle-mère sans rendre jalouse sa propre femme ? ». La voix aiguë du journaliste ajoutée aux hurlements hilares de la jeune femme faisaient un boucan de forge.

— Tu peux éteindre ton moulin, là ? fit le cow-boy en hurlant.

— Tu dis ?

Alassane sortit précipitamment de la voiture, bondit sur le gardien et lui arracha le transistor. Sans ménagement, il jeta l'appareil contre le mur et s'empressa d'ouvrir le portail. Le

shérif entra aussitôt dans l'établissement sous le regard hébété et incrédule du vieil homme. La voiture bifurqua à gauche, fit le quart de tour du parterre où s'élevait le mât de la clinique, avant de s'arrêter devant les urgences. Al le rejoignit au pas de charge.

Deux brancardiers étaient déjà sortis pour les accueillir. On apporta une civière. On étendit là-dessus le desperado, puis, tout en interrogeant le shérif sur ce qui lui était arrivé, on s'engouffra dans le bâtiment. Resté à l'extérieur, le cow-boy se mit à prier tous ses fétiches pour que son ami retrouve des couleurs.

La clinique était calme et la cour, presque déserte. Seul un malade, porté à bout de bras par son garde, faisait des exercices de marche dans les allées. Des lampes aux éclairages jaunâtres, plantées dans le jardin, généraient de la lumière qui embrasait tout le périmètre.

Au même moment, apparut au portail Mpo Ntcha Natchaba. Le visage couturé comme une momie, les yeux incendiaires, les lèvres carnassières, il tenait toujours son pistolet, prêt à faire feu. Le vieux gardien, qui ne s'était même pas remis de ses émotions, dut s'écarter de son chemin puis, les mains sur la tête, s'offrit un « tchahooo* » désespéré et se confondit, pets et odeurs, dans la brousse environnante.

Le cow-boy vit de loin le fou furieux. Il se demandait s'il allait oser entrer dans le service des urgences et faire ce que lui commandait sa colère. À son allure déjantée, il comprit vite ses intentions et prit ses précautions : s'opposer à lui, quoi qu'il

fasse. Se mettre en travers de son chemin, quelque menace qu'il brandisse. Al se cacha dans la pénombre et attendit.

Natchaba s'arrêta devant le parking, y gara sa moto et se dirigea vers la salle d'accueil. Le bouvier, aux aguets, sortit alors de sa cachette et se montra à lui.

— Laisse tomber, lui dit-il. Il n'y a aucun prestige à jouer les matamores de montagne.

— Je ne t'ai pas sonné, toi, réagit le sergent. D'ailleurs, tu seras aussi arrêté pour complicité.

— Parle pour toi, sergent. Tu n'arrêteras personne.

— Et qui m'en empêchera ?

Le pistolet en avant, il voulut forcer quand, en face, apparut le shérif qui sortait des urgences.

— Inutile de t'agiter, sergent, notre ami est mort.

— Quoi ?

— Tu as oublié que tu nous as tiré dessus ? Une balle perdue l'a fauché.

Il y eut comme un froid subit dans sa gorge. Il fit semblant de ne pas avoir bien compris. Le pistolet toujours menaçant, il s'approcha de l'inspecteur.

— Tu racontes des clous, ironisa-t-il.

— Si tu as un seul doute, alors, entre dans la salle de soins et vérifie toi-même !

Le gendarme était perplexe. Il se demandait si cela valait la peine de se risquer à l'intérieur ou s'il fallait appeler du renfort. Mais il se rendit compte qu'il allait ameuter son monde pour si peu et que les gros porteurs, sur la voie inter-États, risquaient de

lui échapper. Or, une seule nuit de contrôle lui rapportait du lourd et lui permettait de sucrer ses fins de mois un peu trop amères. N'empêche : fallait qu'il impressionne ce shérif, qu'il lui montre qu'il en avait aussi dans le *tchokoto**.

— Ça ne change rien à mon objectif, insista-t-il. Tous les deux, vous êtes en état d'arrestation.

— Okay, approuva le shérif, voici mes poignets. Mais avant que tu me passes les menottes, faut que tu t'acquittes d'une formalité.

— Quelle formalité ?

— Tu dois assumer ton meurtre.

— Assumer quoi ?

— Le médecin légiste a besoin que tu ailles faire une déclaration à la brigade. Dans les registres de la clinique, on doit noter les causes de cette mort.

Le sergent explosa de rire. Sa gencive, comme celle d'un âne bâté, s'exposa dans toute sa bande charnue, avec des dents entartrées qui dévoilèrent leurs maillots jaunes. Il regarda le ciel, parcourut les visages de ses deux interlocuteurs, puis prit son souffle pour répondre. Au même moment, son talkie-walkie, qui somnolait dans une des poches de son pantalon, grésilla. Il prit l'appareil, s'éloigna pour répondre. On n'entendait rien, mais on voyait ses gestes, larges, décousus, brutaux, se déployer dans tous les sens. Au bout, il revint, le visage aussi sombre que déterminé.

— Suis appelé sur d'autres fronts, expliqua-t-il, mais ce n'est pas terminé, je reviendrai, espèce de nazes...

Il n'eut pas besoin de plusieurs pas pour retourner à sa moto et pour s'installer sur la selle. De ses yeux de lézard, il darda une dernière fois les deux hommes et démarra. Une sortie calme : voilà ce que rapporta une entrée aussi furieuse et bruyante. Chérif attendit quelques secondes, puis se tourna vers le Peuhl avec un grand sourire.

— Quoi ? s'enquit le cow-boy qui ne comprenait rien.

— Il a cru à mes bobards..., commenta l'inspecteur.

— Non, il a fait semblant !

— Peu importe, ce qui est essentiel, c'est qu'Ernest Vitou n'est pas mort. Il va même s'en tirer. Mais la nuit ne fait que commencer. Va falloir veiller jusqu'à ce qu'il retrouve ses esprits.

Le cow-boy accueillit la nouvelle avec soulagement, ses épaules voûtées s'affaissèrent, sa poitrine redevint normale. De l'eau. Boire de l'eau à pleine bouche. Remplir l'estomac pour anesthésier les douleurs dues à l'anxiété, aux ampoules faites à l'âme. Se désaltérer. Se reposer. Disposer du temps devant soi pour se remettre d'aplomb.

Mais dans la seconde qui suivit, un autre bruit le fit sursauter. Un coup de feu sec et précis. Deux gouttes d'urine s'échappèrent dans son pantalon. Il tendit l'oreille vers l'endroit d'où ça venait. Au même moment, des cris d'effroi s'enchaînèrent, prenant le relais du coup de feu. On entendit les infirmières hurler. On entendit le brancardier appeler au secours. Boni Touré ne pouvait pas ne pas penser à Nafissatou. Les menaces de la jeune femme lui revinrent.

— Mon Dieu !

Il se précipita, poussa la porte du bâtiment et s'y engouffra. Le bouvier le suivit. Ils cognèrent tous les battants devant eux, plongèrent dans le couloir avant de se retrouver dans la salle des opérations. Ernest Vitou, que les infirmières préparaient pour une intervention chirurgicale, en attendant l'arrivée du docteur, baignait dans un ruisseau de sang. Il ne s'agissait pas de son front que le cow-boy avait ouvert par son coup de bull, il ne s'agissait pas non plus de l'impact de la balle du sergent Mpo Ntcha, mais d'un trou, un petit trou provoqué dans sa poitrine par le tir d'une arme à feu, exécuté à bout portant. La balle l'avait traversé, du sternum jusqu'au dos, répandant du sang tout autour. Les mains sur la tête, une infirmière continuait de hurler. La deuxième, à genoux, était en train de vomir tandis que l'un des brancardiers, qui n'avait pas encore quitté la salle, désignait du doigt la salle d'eau communiquant avec la pièce.

Le bouvier s'approcha de lui, tenta de lui arracher un mot, mais le bonhomme continuait d'indiquer de la main la direction de la salle à proximité.

— Là..., fit-il, là, là... Elle est là.

— Qui ?

— La... la tireuse. Elle avait un corps de femme et un visage de mort !

L'inspecteur sortit son kadhafi et, le pas prudent, se dirigea vers la salle en question. Délicatement, il en ouvrit la porte et y entra. Son regard, en quelques secondes, balaya l'intérieur. Mais désolation : personne n'y était, aucune âme n'y était cachée. Nafissatou Diallo, qu'il pressentait être l'auteur du

meurtre, n'y avait même pas laissé son odeur. Le shérif fouilla chaque angle de la pièce, cogna du pied la porte, puis revint vers Al et vers le mort, dont les paupières avaient été rabattues. Pendant qu'infirmières et brancardier vidaient la salle, il le regarda, essayant d'imaginer les mots, les termes, les expressions qu'il allait devoir trouver pour dire à Xuo Luo ce qui venait d'arriver à son mari. Sans même le constater, des cristaux de larmes s'étaient mis à fondre sur ses joues.

Épisode 13

*Viens, perle élue des aubes
Viens, étoile cernée d'or
Viens, as célébré des odes*

*Ne te fie pas à la mort
Pour échapper aux remords
Ne pense pas à la tombe
Quand explosent les bombes*

*Si je peux souffrir d'avoir tort
Si je peux aimer pour être fort
Invite-moi alors aux fastes du festin
Appelle-moi aux noces de ton destin*

Les lèvres de Dassagoutey n'avaient pas connu de repos. Depuis que le vieux chanteur a débarqué à l'hôtel et qu'il s'est installé devant la chambre 100 dont la porte faisait face à la piscine de l'établissement, ses lèvres n'avaient cessé de brasser ces mots. Il ne chantait pas fort, mais les vers qu'il psalmodiait, portés par

le silence de la nuit et le souffle du vent, se répandaient partout aux quatre entrées de l'hôtel.

*Aujourd'hui le ciel est férié
La terre est enfin pacifiée
Il faut emprisonner le temps
Le garder pendant longtemps
Prendre d'assaut en express
Les folies et toutes les ivresses
Pour l'éternité sans complexe*

L'hôtel, dans sa cour intérieure, était bordé par des bâtiments, trois tatas de chaque côté, mais avec la montagne qui constituait un quatrième pôle, il offrait une énième face, celle-là échancrée. Au milieu, le jardin avec cette piscine aux eaux bleues dont la surface ondoyait sous les câlins du vent. Dassagoutey était assis sur une chaise et son regard allait se dissoudre dans le paysage.

Le chanteur était, ici, presque chez lui. Il était connu des lieux, non seulement pour être ce poète aux suppliques mélancoliques, mais également pour y avoir livré, dans le passé, quelques concerts. Mais si le personnel de l'hôtel était respectueux de son art et lui donnait du « doyen » sans biscuit, certains étaient gênés de devoir le laisser tapager le silence nocturne. Le réceptionniste revint le voir, avec un verre rempli de *tchoukoutou*.

— Pardon, doyen, lui proposa-t-il, voilà pour vous mettre à l'aise.

— Merci, mon brave, lui sourit-il.

— Mais faites-vous plus discret, le vent porte très loin votre voix et les clients réclament du silence.

— Ils n'aiment pas ma poésie ?

— Ils préfèrent le silence.

Géné, le réceptionniste, un peu trop squelettique pour être un bel homme, ajusta le nœud papillon qui lui étranglait le cou.

— Vous comprenez, doyen, ils veulent se reposer pour aller demain très tôt au safari.

— Dis-leur que c'est fini, qu'ils n'entendront plus les vers du poète offenser leurs oreilles.

Dassagoutey sursauta. C'était la voix de Kalamity Djane. Elle était venue comme d'habitude, sans crier gare, surgie du néant avec cette aura qui créait autant de malaise, de mystère que de stupeur.

— Viens, lui demanda-t-elle. Tu m'as assez attendue.

Sitôt que les deux se retrouvèrent à l'intérieur de la chambre, Dassagoutey sentit comme une vague, une bourrasque de sensations l'envahir. Malgré la peur quelque peu contenue que lui inspirait encore cette femme, il eut l'impression que la limite, contre laquelle ses forces s'étaient battues, venait d'être franchie.

Il avait toujours pensé que la probabilité qu'elle appartienne à la race des vivants était réelle et que sa mort, si certaine qu'elle fût, ne pourrait jamais constituer un obstacle à sa re-matérialisation. Il est, paraît-il, des âmes ainsi nées qui se renouvellent sur terre après leur passage dans l'au-delà. Elles

reviennent sous leurs anciennes apparences, s'installent à vue et s'efforcent d'accomplir ce pour quoi elles sont de retour. Souvent, elles ont une mémoire de sang et ne se libèrent de cette blessure qu'une fois lavées de cette souillure. Dassagoutey le savait, mais n'osait pas croire que ce fût possible. Après les cauchemars successifs, après la révélation des augures chez le vieux Sambiéni, après le premier face-à-face avec Nafi, il ne pouvait que se rendre à l'évidence. Elle était aussi humaine que lui était émotionnellement fort. Mais il fallait qu'il s'en convainque. Autrement, la folie pourrait tourmenter sa tête et l'emporter.

La chambre 100, pièce fétiche de l'hôtel Tata, n'était pas l'un des fleurons de l'établissement, mais elle était d'une certaine élégance. Studio américain dans sa conception, elle abritait, à gauche, le bar à comptoir, au milieu, un lit à trois places, puis, à l'aile gauche, un secrétaire. Au milieu, le court couloir menant à la salle d'eau. Couleurs chaudes, design proche des formes des constructions locales, cette chambre, dans son habillage et son décor, achevait de donner caractère à l'ensemble.

— Pourquoi m'as-tu fait venir ici ? lui jeta Dassagoutey la guitare toujours dans la main comme pour tenir équilibre.

— Tu parles de moi ? lui demanda Nafissatou en se retournant. Tu ne vas pas recommencer, chéri ?

— Si, Nafi, je n'arrive pas à m'y faire. Donne-moi une réponse qui m'apaise. Offre-moi la repartie qui me rassure.

Elle était toujours habillée des mêmes vêtements que lorsqu'il l'avait vue tout à l'heure. La sueur de son odeur, sans doute

récoltée à la suite de ses mouvements désordonnés, avait imprégné ses habits et était devenue forte. Il avait beau être à distance, l'odeur lui tombait dans le nez, l'enivrant, le submergeant jusqu'à la suffocation. Un large sourire redessina la forme de son menton, de ses joues picorées de joyeuses fossettes. Soudain, elle enleva son corsage et le jeta sur le lit.

Dassagoutey faillit se couvrir les yeux tellement le geste fut brusque, presque impudique. Mais il ne put s'empêcher d'admirer ce corps épanoui dont les lignes, malgré quelques enflures inopportunes, réaffirmaient sa beauté déjà certifiée. Les seins, un peu à découvert, étaient retenus par un soutien-gorge noir dont les dentelles, plutôt transparentes, en dévoilaient les aspérités rondes et pleines. Le ventre n'était que peu rebondi, mais il montrait un nombril fin, un point noir, léché par de petits poils dont le prolongement, avec la chute du bassin, était marqué de perles africaines, deux rangées de perles qui se croisaient tout au bas de la ceinture. La jeune femme prit sur le lit un petit miroir de poche, s'y regarda un moment, puis plongea la main sous la ceinture de son pantalon jean qu'elle descendit jusqu'à la cheville avant de s'en débarrasser avec les pieds.

Nue maintenant. Nue comme Ève. Nue sans autre appareil que les dernières protections naturelles, les poils fournis, forêt équatoriale à la verdure bien grasse. Mais le chanteur, même perdu, même dévoré par les tentations de toutes sortes, avait encore de la résistance à opposer.

— Je veux bien, Nafi, mais...

— Mais quoi ?

Il n'eut pas le temps de répondre. La jeune femme s'approcha de lui. Lentement, elle lui arracha sa guitare qu'elle déposa sur le secrétaire, puis glissa les mains sous son *bohomba*. Ebénézer Dassagoutey, déjà étreint par un fleuve de sensations, déjà tourbillonné par une avalanche d'émotions, ne sut quand il céda. C'était la seule femme qui le faisait vraiment étinceler. C'était avec elle qu'il aimait aller à l'assaut des étoiles. Même s'il avait encore des questions qui lui engourdisaient l'esprit, ses dernières résistances venaient de tomber.

*

Xuo Luo était aussi anxieuse qu'un cafard dans le malheur. Ayant senti, ce soir-là, que la sortie de son mari, Ernest Vitou, allait être spéciale, elle avait brûlé dans les coulisses du restau-bar une cartouche d'encens, invoqué les saints chinois, risqué même des prières à l'endroit de la Vierge Marie, elle qui, d'ordinaire, n'avait d'adresse que pour Bouddha.

Le Saloon du Desperado n'avait pas été fermé après les incidents de la soirée. La gérante l'avait laissé encore bien ouvert, selon la tradition de l'établissement, tradition de non-stop et de toute animation, depuis le vendredi à midi jusqu'au dimanche à minuit. Mais s'il était encore ouvert, le restau-bar n'avait plus le grand monde. La plupart étant partis, il ne restait que ceux dont les sens étaient encore vierges de toute ivresse ou ceux qui attendaient de pouvoir accrocher une fille à leur

bras. Cependant les chéries publiques qui traînaient ici et là au coin des tables ou dans l'encoignure du bar étaient très loin de leurs goûts et ressemblaient plus à des villageoises inexpérimentées sorties de leurs grottes natales qu'à des professionnelles qui savent donner le change. Une musique d'ambiance, genre rumba congolaise sixties, bruissait gentiment dans les haut-parleurs.

Xuo Luo tentait, en vain, de joindre Ernest Vitou. Son mari lui avait promis de l'appeler pour l'informer, à chaque fois, du déroulement des faits, mais depuis qu'il était parti, aucun son n'avait retenti sur son portable. Ce qui la faisait surtout gamberger, c'est cette mystérieuse jeune femme, Nafissatou Diallo, en quête de laquelle les trois « têtes de granite » étaient parties. Elle avait promis de les tuer chacun d'une balle avec une certitude si forte qu'il serait impensable qu'elle ne le tente pas. Cette femme, selon elle, n'appartenait plus à la gravité terrestre, mais aux « fortches du mal » dissoutes dans l'invisible.

Xuo Luo se saisit encore une fois de son portable et, pour une énième fois, appela son mari. On raconte ici, à Natingou, que les montagnes qui encadrent la ville filtrent souvent les appels quand elles ne les empêchent pas parfois d'arriver à destination. La Chinoise refit le même exercice une dernière fois mais, alors qu'elle ne s'attendait plus à rien, son oreille perçut la sonnerie de la connexion.

De l'autre côté, à la clinique « Dieu est Miséricorde », Chérif n'avait pas fini de se recueillir devant le corps de son ami. En fait de recueillement, il était dans un état de tétanisation,

d'inhibition, où se mêlaient incrédulité, impuissance et perplexité. La mort de Vitou, aussi inattendue que dramatique, l'avait complètement déstabilisé. Certes, il regardait le corps, mais il ne voyait en lui que des images du personnage, souvenirs détergés par le temps, mais restés présents dans ses yeux, dans sa mémoire. Il se revoyait, les deux, au pied des montagnes, chassant le rat de brousse pendant l'école buissonnière. Il le revoyait, lui, se risquer dans l'inconnu, sac au dos avec ce besoin du large, cette nécessité d'aller découvrir du pays, persuadé que son avenir, après son bac manqué, n'était plus dans la cité des Nantos. La scène le montrant en train de pleurer alors qu'il s'en allait lui revenait. Boni le retenait, lui demandait de contenir son impatience, l'encourageant à trouver sur place un emploi, une activité susceptible de s'accorder avec ses talents. Alors que lui, Boni, entrait dans la police après son concours, Vitou disparaissait de la ville, l'espoir attaché à l'horizon de cet ailleurs qu'il se devrait d'explorer. Ses parents morts, sans attache, il n'avait personne qui lui donnerait des regrets. Sauf ses amis d'enfance. Et pour ceux-ci, Al et Boni, il se devrait de revenir. Effectivement, dix ans plus tard, il avait tenu parole et était de retour au bercail. Les images de cette scène renaquirent aussi dans la mémoire de Chérif. Scènes de joie, transports explosifs, retrouvailles heureuses, *tchoukoutou* bu jusqu'à plus ivre. Revenu riche avec une Chinoise dans ses affaires, Vitou constata que Boni, lui, avait les épaulettes déjà garnies du grade d'inspecteur tandis qu'Allassane, lui, avait la gestion du bétail que ses parents lui avaient légué.

Plus le shérif revisitait ce souvenir, plus l'image de son Ernest avec sa joie de vivre, avec ce corps de colosse toujours porté vers l'avant, lui sautait à l'œil ; un corps aussi robuste que lâche et qui gisait maintenant là, inerte, devant lui, sur la table...

Les larmes du policier continuaient de couler. Il ne les essuya même pas. Il les laissa, en jets continus, inonder son visage comme si elles allaient évacuer de son corps la grande douleur qui lui nouait la gorge. Soudain, la main d'Alassane se risqua lentement sur son épaule. Ses doigts, ostensiblement, coururent sur ses muscles dont ils pétrirent la masse. Le shérif avait oublié la présence du cow-boy à ses côtés.

— Prends-toi, mec, lui murmura celui-ci. Ce n'est pas une femme qui nous vaincra. Allons, du courage !

Al n'avait pas, à l'inverse, les yeux mouillés. Jamais, dans les circonstances du genre, le cow-boy n'avait fait preuve de « faiblesse » en laissant les larmes franchir ses paupières. Non pas qu'il soit insensible, mais parce que, par éducation, un homme, un qui se sait comme tel, ne doit jamais montrer ses pleurs au monde, ni donner à penser qu'il peut se déconfire dans le malheur. Stoïcisme rigide. L'image du mâle froid et archaïque.

Soudain, la poche de Vitou se mit à trembler : c'était la sonnerie de son portable. Alassane, sans consulter le policier, introduisit la main dans le pantalon du mort et en sortit l'appareil. En jetant un œil sur l'écran, il parut embarrassé et voulut parler au shérif. Mais celui-ci, le cerveau toujours liquéfié, était encore dans ses flux, dans ses émotions.

- Xuo Luo, répondit Alassane.
- Chè qui cha ? réagit la Chinoise, chè pas Ernest ?
- C'est moi, Alassane, Xuo Luo !
- Où est mon pétchi bandji ?
- Il...

La communication s'interrompt. Boni ne se retourna même pas vers lui. Il ne lui demanda rien. Debout devant le corps du desperado, il continuait de ressasser ses souvenirs, les yeux arrosés de larmes, les mains pantelantes le long du corps. Deux secondes après, le téléphone libéra de nouveau ses rings grinçants.

— Patche-moi mon mari, demanda la Chinoise dès que le cow-boy décrocha l'appel.

- Comment ? sursauta le bouvier.
- Patche-moi lui !
- Impossible, Xuo. Il... il est blessé.
- Quoi ? Qu'est-ce qu'il a ?
- C'est... c'est un tir.

— Par Bouddha ! Chè cha que moi craignais. La Nafi qui a fait ça ?

- Oui.
- Aya yaaaa !
- Et il a perdu beaucoup de sang. Mais nous sommes à la clinique.

- À la clinique ?
- La clinique « Dieu est Miséricorde » !
- Mon Dieu !

Épisode 14

Il avait joui d'elle. Elle avait plané avec lui. Leurs corps, sur un rythme orchestré par un désir sauvage, avaient vibré, mêlé leurs sueurs à leurs souffles, fondu en une seule toutes les sécrétions provoquées par cette transe inattendue. Car les deux, pendant une demi-heure, ne s'étaient pas économisés. Comme autrefois, leurs mains, leurs langues, leurs pieds, tout ce qui avait autorité sur leurs sens, avaient exploré, feuilleté, patrouillé tous les endroits de leurs corps qui savaient à la fois offrir du plaisir et en recevoir en retour.

Dassazoutey était venu pour en savoir davantage sur elle. Le voilà dompté, prisonnier d'un désir que lui-même n'avait pas calculé. Il était venu cerner les mystères qui l'habitaient. Le voilà captif de cet amour pour lequel il avait autrefois investi les nuits, multiplié des générosités, amplifié des habitudes. Malgré la mort, malgré le temps, elle avait toujours sur lui la même influence de l'amoureux forcené ; l'amoureux capable d'enjamber les montagnes, d'explorer tous les horizons de la terre, d'aller cueillir pour elle quelques aplats argentés de soleil. Et d'avoir été aussi tonique, d'avoir répondu à son invite,

suffisait à son bonheur. Dassagoutey étincelait comme jamais, le cœur et la raison presque apaisés, presque réconciliés.

Couché à côté d'elle, les yeux fixés sur le plafond, le vieux poète continuait de souffler. On avait l'impression qu'il atterrissait en douceur. On avait surtout l'impression qu'il émergeait d'un rêve érotique qui l'avait secoué, l'avait essoré et jeté là, comme un béluga, sur la plage, échoué. Mais, subitement, il se redressa, surpris par sa propre présence dans le lit, surpris par ce qu'il venait de faire. Il prit ses habits, culotte, pantalon, chemise, qu'il enfila un à un, puis le regard fouillant partout, il parut soudain alarmé.

— Que veux-tu ? l'interrompt la jeune femme, que cherches-tu ?

— Ce que je cherche ?

Dassagoutey ne savait plus ce qu'il cherchait lui-même. Il lui sembla avoir oublié. En déplaçant son regard sur le corps de la jeune femme couchée dans le lit, il s'en souvint brusquement. Il s'approcha d'elle et, à genoux au pied du lit, il lui prit la jambe gauche. Comme si leur duo au lit n'avait pas suffi, il se mit à la parcourir de ses lèvres, point après point, puis descendit jusqu'au pied. Ses orteils, d'habitude onglés par du vernis coloré, étaient naturels. Surtout le gros orteil qui, quand il la connaissait, était fendu en deux, héritage d'un accident domestique. Dassagoutey fit mine d'embrasser les autres doigts de pied, puis déposa calmement la jambe sur le lit comme si elle lui pesait. En réalité, il voulait voir le même orteil dans sa configuration originelle.

— C'était donc mon pied que tu cherchais ? lui lança Kalamity. Qu'est-ce que tu voulais y voir ? Le gros orteil fendu ?

Le vieux poète la regarda dans les yeux et surprit dans ses pupilles quelque chose d'inarticulé, d'indéfinissable, une échappée sur laquelle il lui était impossible de mettre un nom.

— L'ongle se renouvelle, chéri, reprit la jeune femme, il n'est jamais figé. L'ongle fendu a eu le temps de se reconstituer. Tu as quelque chose d'autre à vérifier sur moi ?

— Pourquoi ressembles-tu si tant à Nafissatou Diallo en même temps que tu me fais penser à une autre personne ?

— C'est la conclusion à laquelle tu es parvenu ?

Dassagoutey chercha un second souffle dans sa poitrine :

— J'avoue que je suis perdu.

— Cela n'a aucune importance. De toutes les façons, je ne suis pas venue pour toi.

— Tu es venue pour te venger, toute la ville le sait.

— Et personne n'y pourra rien.

La jeune femme était restée dans le lit, à mi-chemin entre une position assise et couchée, habillée d'un peignoir, les pieds nus. Au coin de ses lèvres, une cigarette venait de se loger. Elle avait pris sur la table de chevet un paquet de lights, en avait retiré un et en avait rougi le bout avec un briquet. De la fumée en jaillit qui fit des arabesques en l'air avant d'aller chatouiller le nez du poète.

— Écoute-moi bien, Dassa, lui fit-elle, si j'ai voulu qu'on revisite les étoiles, c'est pas pour qu'on se remette ensemble. Je suis déjà partie de chez toi il y a un siècle.

— Je ne demande pas que tu te remettes avec moi, mais je me rends compte que tu viens de m'utiliser pour ton plaisir.

— Ce sont nos sens qui ont été à la fête, chéri. Pourquoi veux-tu tirer le drap de ton côté ? Quand je vivais avec toi, je le faisais avec plaisir même si je ne t'aimais pas. En fait, tu n'étais pas un bon amant, mais tu savais m'arracher des cris au lit.

Dassagoutey était sans voix.

— Il faut que tu partes maintenant, Dassa. Je ne sais pas si ta curiosité a été étanchée. J'ai fait ce qu'il fallait faire. Maintenant, laisse-moi seule.

Le vieux poète la regarda longtemps. En même temps que ses yeux tentaient de saisir cet inarticulé en elle, lui-même finissait de se rhabiller. Puis, se saisissant de sa guitare, il s'approcha d'elle.

— Et si je dois te revoir ?

— Tu m'as vue, bonhomme, tu ne peux plus me voir.

La jeune femme tira une bouffée de son light et ajouta :

— Tu as toujours eu des coups de reins fabuleux. Tu viens encore de le prouver. Adieu, Dassa ! Que Dieu veille sur toi !

Le vieil artiste voulut lui répondre, mais il réprima lui-même cette envie, remit la guitare dans la housse et sortit de la chambre.

*

Le cow-boy entraîna, en le portant presque à bout de bras, le shérif encore sous le choc de ce qu'il venait de voir et de subir. Lentement, il le conduisit au-dehors, sur un banc en maçonnerie

où, délicatement, il le fit asseoir. Mais le policier avait besoin d'autre chose que de poser ses fesses sur un siège ; il avait besoin d'autre chose que de contempler le noir de la nuit. Il lui fallait récupérer, retrouver la normalité. Il fallait retrouver un brin de sérénité, le temps que le froid du soir rafraîchisse ses nerfs encore brûlants d'émotion.

Aux alentours, tout paraissait calme. Les agents de la clinique avaient disparu. Partis sans doute se réfugier dans les autres bâtiments de l'établissement. Le coup de feu mystérieux et l'exécution à bout portant, devant eux, de leur patient les avaient fait fuir. Et pourtant, le shérif, après récupération, aurait besoin de les rencontrer, de les interroger pour en savoir un peu plus sur cet assassinat. Surtout le brancardier qui, de son doigt, lui avait indiqué l'endroit par où la meurtrière s'était évaporée.

En bon shérif, habitué à décrypter les choses selon la bonne vieille rationalité, il lui fallait des preuves, des pièces à conviction pour arrêter Nafissatou Diallo et la convaincre du meurtre. En attendant, quoi dire à Xuo Luo ? Avec quel mensonge vêtir la mort d'Ernest Vitou ? Comment peut-on, à la femme d'un ami, lui annoncer que son mari est mort alors que celle-ci les avait mis en garde contre les menaces guerrières de la présumée coupable ? Terrible épreuve. La énième de cette soirée qui sentait la déglingue et la mort.

Soudain, du côté du portail de la clinique, un vrombissement venait de se produire. D'instinct, les deux hommes obliquèrent leurs regards. La Pathfinder du propriétaire du Saloon du

Desperado venait d'apparaître. Xuo Luo était au volant, conduisant comme si elle avait galopé sur un cheval fou ayant avalé mille kilomètres. La voiture ne fit pas le tour du parterre central, elle ne suivit même pas le code, qui aurait voulu qu'elle passe à gauche, elle coupa à droite et alla directement sur le parking.

Xuo Luo ne descendit pas. De sa taille et vu la hauteur du 4 x 4, elle sautilla et atterrit sur le bas des pieds. Ses grosses lunettes, qui cachaient ses yeux-traités, ne lui laissaient que peu d'espace dans le visage. Elle se dirigea vers l'entrée de l'établissement mais vit, à gauche dans le jardin, les amis de son mari. Ses petits pas l'orientèrent promptement vers eux.

— Où est mon mari ? leur lança-t-elle sans ambages dès qu'elle s'approcha d'eux.

— Ton... ton mari, bafouilla Alassane.

— Regarde-moi bien, Al, chui là, chère moi, femme de Ernech ! Où est mon mari ?

Alassane voulut répondre, mais sa langue, dans sa bouche, se déroba. Le shérif, qui semblait quelque peu reprendre des couleurs, se redressa sur le banc et lui répondit :

— Il... il est à la salle de réanimation.

— Il est bleché, tu dis au téléphone ? Par la pimbêche, j'ai bien entendu ou quoi ?

— Oui, c'est ça !

La petite femme, sans attendre, se retourna, prit la direction des urgences. On dirait, à la voir marcher, une balle de tennis typant à chaque élan, nerveuse à chaque frappe, imprévisible

dans ses vrilles. Le cow-boy voulut la rattraper pour l'empêcher d'entrer dans le bâtiment. Mais il se rendit compte qu'il n'aurait aucune chance de la faire plier. Plus aucune autre solution n'était envisageable sinon que lui laisser le soin de constater la mort de Vitou.

Al se leva, tira l'inspecteur par la main et l'obligea à le suivre.

— Faut qu'on y aille ! lui fit-il.

— Mais où ?

— J'en sais rien, mais faut qu'on parte d'ici !

Chérif se laissa entraîner, mais au bout de quelques pas, il s'arrêta et dit :

— On ne peut pas laisser le cadavre de notre ami.

— Si, lui répondit le cow-boy, de toute façon, ce n'est pas en restant ici qu'on va le ressusciter... Le plus important, c'est de retrouver la pétasse et de lui régler son compte. La mort de Vitou ne peut pas rester impunie.

— Et la veuve ?

— Elle va se débrouiller sans nous.

— Mais cette Nafi, tu ne sais pas où elle se trouve...

— Il n'y a pas mille hôtels dans cette ville. On fouillera tout et on la retrouvera. Tu nous as promis qu'il faut qu'on la liquide cette nuit. C'est elle ou nous.

En une dizaine de pas, les deux étaient déjà près de la 2CV. Alassane ouvrit la portière du conducteur et installa son ami au volant. Lui-même, comme un cabri, se jeta sur le second siège.

— Allez, maintenant, démarre !

Mais Boni Samba ne démarra pas. Il n'avait pas encore allumé le moteur. Du moins, il éprouvait du mal à le faire. Ses doigts, plutôt fébriles, orientèrent la clé dans le contact, mais ne parvinrent pas à l'y introduire. Al dut la lui arracher, puis, les yeux aussi gros qu'une chouette, l'ajusta, puis l'enfonça dans le tuyau. Premier essai. Premier allumage. Le véhicule grinça puis s'éteignit.

— Encore, cria Al, encore !

Le shérif renouvela le geste. Cette fois-ci, la 2CV répondit. Elle hurla sa joie d'avoir retrouvé un peu d'aise après plus d'une heure de repos. Sa pédale d'embrayage subit la pression lourde de l'inspecteur. Appuyée à fond, elle bondit. Malgré les épreuves, malgré les ans, l'antédiluvienne avait encore de beaux restes. Elle contourna la moitié du parterre central, s'orienta vers le portail resté ouvert et gagna la route. Au même moment, les cris de Xuo Luo s'élevèrent dans la nuit.

Épisode 15

La route était silencieuse. Tout comme le shérif concentré sur ses pensées. D'ailleurs, au fur et à mesure que le vent lui fouettait la frimousse, il renaissait à lui-même, reprenait contrôle sur ses gestes, sur son volant, avec la route qui filait devant lui dans ses sinuosités comme dans sa rectitude. C'était le même chemin par lequel ils étaient passés une heure plus tôt, la route de Tanguiéta, débarrassée, cette fois-ci, de la présence encombrante de Mpo Ntcha Natchaba et de ses sbires.

La ville apparut dès la dernière descente de la route. Bientôt, le premier carrefour qui donne priorité aux automobilistes. L'inspecteur prit à droite et s'enfonça dans la tiédeur rafraîchie de la dorsale.

Après quelques secondes, il vit, sur le bas-côté de la route, un peu à la fin du trottoir, la silhouette d'un homme arqué sur un engin, occupé à farfouiller dans le moteur. Apparemment, il tentait de faire démarrer sa moto qui s'éteignait à chaque fois qu'il l'allumait. Au bruit qu'émettait la 2CV en s'approchant, il se tourna vers le goudron et fit de grands gestes en direction des deux hommes.

Boni ralentit. Réflexe de flic : il dégaina son kadhafi, le posa sur le haut de la boîte à gants et fit un écart sur la droite. Lentement, il immobilisa la 2CV, en descendit, et se dirigea vers l'homme.

— Fais attention à toi, lui recommanda le cow-boy.

— T'inquiète, le rassura l'inspecteur.

En évoluant vers le motocycliste, il se rendit compte qu'il ne s'agissait que d'un visage connu. Il ne le cacha guère.

— Dassagoutey !

— Inspecteur ! s'écria le poète en le regardant d'un œil suspect.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici, dans la nuit ?

— Comme tu le vois, ma moto m'a encore manqué de respect.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Je ne sais pas si c'est les bougies ou si c'est... Ah, elle me cause toujours des soucis.

— Désolé, je ne peux rien pour toi.

Le policier voulut tourner les pieds quand le poète lui lança :

— On m'a dit que tu étais indisponible ce soir. Apparemment, tu étais parti en mission.

— Tu voulais me voir ?

— Pour te parler de notre amour commun, Nafissatou.

Le policier ressentit subitement un chat dans la gorge. Il s'en débarrassa aussitôt en grognant, en soufflant, puis repartit :

— Qu'y a-t-il à son sujet ?

— Tu as sans doute appris qu'elle est revenue. Que tes acolytes et toi, vous êtes dans son collimateur. Paraît même qu'elle a prévu une balle pour chacun de vous.

Pas loin, il y avait un gros lampadaire dont l'éclairage s'étendait jusqu'aux périmètres où se trouvaient les deux hommes. Chérif avança davantage vers le vieil artiste et demanda :

— De qui tiens-tu ces bla-bla ?

— De personne parce que je l'ai vue, de mes yeux, vue. Elle m'a même offert ses faveurs comme quand on vivait ensemble. Elle m'a juré qu'elle tuerait tous ceux qui ont contribué à la faire disparaître de ce monde. Dont tes deux nuls et toi.

Un sourire inattendu dessina un arc sur les lèvres du chanteur.

— Alors, reprit-il, qu'est-ce que tu en penses ?

Le shérif savait qu'entre eux deux, la mort de Nafissatou Diallo restait un sujet de tension qui réveillait aussi bien des suspicions que la vieille rancœur qui nourrissait leurs relations. Avec les ans, la poussière du temps, ils pensaient que l'oubli allait permettre à chacun de passer à autre chose. Si Dassagoutey se plaisait à rappeler la mémoire de cette femme depuis le haut de la montagne, lui, Chérif, avait déjà jeté aux oubliettes toute cette histoire. D'ailleurs, en tant que policier, patron de la Criminelle, il était persuadé que personne ne viendrait jamais fouiller dans ses placards et en sortir des squelettes. S'il y avait quelqu'un qui fasse autorité sur la question, c'était lui et personne d'autre. Et jusque-là, ses certitudes ne

l'avaient jamais trompé. Mais, depuis cet après-midi, les choses avaient pris une autre allure, faisant resurgir les ombres et zombis du passé, faisant saillir les événements douloureux d'il y a trois ans. Chérif en souffrait avec autant de rage que son ami, Vitou, venait d'en mourir. Et le fait que Nafissatou Diallo paraissait aussi volatile qu'imprévisible le faisait plus qu'enrager.

D'un seul geste violent, il prit Dassagoutey au collet et, les yeux dans les siens, il lui dit :

— Ce que j'en pense, me demandes-tu ? C'est que je ne céderai jamais à sa menace. Qu'elle soit fantôme, être échappé de l'enfer ou sorcière dans la peau d'une morte, je lui ferai sa fête dès qu'elle m'apparaîtra. Elle ne peut pas rester indéfiniment dans l'ombre pour me défier.

— Lâche-moi, hurla le vieil homme en essayant de se dégager, lâche-moi !

— Si tu la revois, dis-lui que je n'ai pas peur d'elle et qu'il ne sert à rien de troubler la quiétude des gens de cette ville.

Il le relâcha, le poussa au loin. Le vieux chanteur chancela, évita de justesse de tomber sur sa moto, puis retrouva son équilibre en plantant son pied d'appui vers l'arrière. Il souffla, cracha de la salive amère et redressa la tête. Le policier lui avait déjà tourné le dos et s'en allait.

— Je n'ai pas besoin de lui dire quoi que ce soit, lui jeta-t-il. Tu peux aller la voir à l'hôtel Tata. Si tu en as le courage.

Cette information ralentit aussitôt les pas du policier. Il voulut retourner vers lui pour en savoir davantage, mais il se retint. L'autre continua sur le même ton ironique.

— Si tu es garçon, Chérif, va la défier. Et tu verras qu’être impuissant devant quelqu’un qui vous est supérieur vous remplit de vanité. Elle est bien là-bas à t’attendre. La preuve, je viens de la quitter.

Le policier n’attendit pas. Il gagna sa voiture, sauta sur le volant et démarra en trombe, laissant sur place le vieil artiste qui le regarda repartir, un sourire saumâtre sur les lèvres.

*

Xuo Luo a pris le corps de son mari, Ernest Vitou.

En le découvrant au milieu de la salle d’opération, immergé dans son sang, le front ouvert, la poitrine trouée par une balle, elle avait alerté toute la clinique. En mandarin, en français, dans les langues du pays qu’elle maîtrisait à peine, elle avait fait exploser sa colère, demandant aux agents de l’établissement, réapparus entre-temps, de lui prêter main-forte pour transporter la dépouille mortelle sur le siège arrière de son véhicule. Mais les employés, déjà commotionnés par la scène du meurtre, la craignaient tout autant qu’ils ne savaient s’il leur fallait lui obéir ou non. Elle avait décidé alors de le faire elle-même.

En la voyant si menue, si insignifiante, on ne pouvait la soupçonner d’une force si impressionnante. Elle était allée chercher un brancard, avait réussi à installer le corps là-dessus et s’était mise à le traîner. Mais le colosse pesait lourd. Si, de son vivant, il faisait plus de cent vingt kilos, mort, il en paraissait deux fois plus.

Les yeux rougis par la douleur, le visage submergé de larmes, la petite femme avait ahané sans désespérer. Elle avait réussi à transporter le corps jusqu'au couloir. Mais à chaque effort, il lui fallait s'arrêter, souffler, reprendre haleine. Voyant ce spectacle, les brancardiers s'étaient finalement décidés à venir à son secours. Ils s'étaient disposés autour de la civière, avaient pris le corps et l'avaient porté jusqu'à la voiture. Déposé sur le siège arrière, Ernest Vitou donnait l'impression d'être simplement plongé dans un sommeil profond, les genoux pliés, les bras disposés le long du buste.

Rassurée, la Chinoise se mit au volant, alluma le moteur et démarra. Elle ne savait pas pourquoi elle emportait le cadavre, pourquoi il fallait qu'il soit avec elle. Une chose paraissait certaine : elle n'allait pas l'enterrer, personne ne pourrait le lui arracher tant qu'elle n'aurait pas retrouvé la meurtrière supposée, tant qu'elle ne l'aurait pas passée de vie à trépas.

La Pathfinder galopait presque sur la voie. Xuo Luo embrayait avec rage, appuyait sur l'accélérateur, filant comme si elle voulait faire exploser le moteur. En une poignée de minutes, Natingou lui ouvrit ses bras. Elle prit la dorsale et roula sur près de cinq kilomètres. Au carrefour du monument du chasseur Samba, elle s'engagea dans une ruelle en terre qui conduisait vers les quartiers populaires, à l'est. Bientôt, elle arriva à Tchirina, un enchevêtrement de maisons un peu disparates qui sentaient la volaille, le bétail autant que l'odeur de délinquants. Au bout d'une ruelle trouée de crevasses provoquées par les eaux de ruissellement, elle s'arrêta. C'était devant une maison,

presque anonyme, éclairée de l'intérieur par une ampoule économique.

Xuo Luo descendit de la voiture, alla au portail. Ses doigts, rageusement, taquinèrent la sonnette au rond orangé incrustée dans le mur. Elle sonna plusieurs fois. Mais plusieurs fois malheureusement, il n'y avait que le silence pour lui répondre. Déçue, elle se hissa sur la pointe des pieds, domina en hauteur le mur de clôture qui faisait deux coudées et demie. Elle ne vit pas dans la cour qui servait de garage la voiture qu'elle s'attendait à voir. À part les dindons, les coqs dont elle perçut les cris en réaction aux sonneries, elle n'entendit ni ne vit personne. C'était la maison du shérif, là où son mari aimait bien aller deviser les jours de grande lassitude. C'était l'endroit où elle venait le chercher, lorsque, quand elle l'attendait à la maison, il avait du retard sur l'heure de retour.

La Chinoise soupira, s'assit à même la petite terrasse de la devanture et se remit à pleurer. Les larmes fuyaient de ses yeux à la manière d'un torrent d'eaux. Elles venaient mouiller sa camisole, le pantalon qu'elle portait, les transformant en serrepierre trempés. Par moments, le flux se calmait, puis, la minute d'après, il reprenait de plus belle. Combien de temps cela dura-t-il ? Jusqu'à quelle heure de la nuit ces pleurs ont enflé ses paupières ? Elle ne pouvait le savoir. Elle se rappela seulement qu'épuisée, qu'essorée, creusée au plus profond de ses entrailles, elle finit par s'écrouler sur la devanture, absorbée par le noir, par un sommeil brusque comme si elle avait subi les coups de matraque d'un policier.

Épisode 16

L'hôtel Tata n'était pas loin.

Avec son teuf-teuf, le shérif s'engagea dans la ruelle en pavé qui sinuait à l'intérieur des quartiers de la périphérie, au pied de la chaîne montagneuse dentelant les limites ouest et nord de la ville. Le policier ne pensa pas un instant que les déclarations du vieux chanteur étaient fausses. Elles lui paraissaient tellement vraies, tellement justes qu'il n'y avait aucune raison qu'elles ne le fussent pas. De toutes les façons, il avait entrepris d'aller d'hôtel en hôtel, de les fouiller coin après coin, du premier jusqu'au dernier. Certes, le Tata était un quatre-étoiles avec une ouverture sur la montagne – un endroit susceptible de servir de cachette ou de retraite – mais le plus important, le plus urgent pour lui, était de venger Ernest Vitou, surtout d'enrayer la menace qui pesait encore sur le cow-boy et lui.

Le bouvier, justement, n'en pensait pas moins. Toujours à ses côtés, à bord de la 2CV, il l'encourageait à l'agressivité, à la combativité, le remplissant d'orgueil, de cette haine viscérale qui donne envie aux gens de se surpasser, quitte à tout brûler sur leur passage.

La voiture commença à ralentir. Au bout de cinq cents mètres, après une descente, elle se mit à monter, toujours à travers la chaussée en pavé. Une pente légère se dessina qui s'élevait graduellement au fur et à mesure qu'ils s'approchaient. À part deux ou trois lampadaires aux yeux à demi éteints, le tronçon était l'otage de l'obscurité noire.

Aussitôt, l'hôtel apparut aux deux hommes dans la fraîcheur poudreuse de l'harmattan. Le policier lança les phares de la voiture vers le bâtiment de face dont le fronton accueillait, chichement, les néons blancs aux spectres anémiés. Le teuf-teuf s'engagea alors dans la longue allée menant directement au parking. À côté de deux 4 × 4 couverts d'une épaisse couche de poussière, il s'immobilisa. Le shérif se tourna vers le bouvier.

— Tu viens avec moi ?

— Je ne sais pas, lui répondit le cow-boy. Tu penses que c'est stratégique d'y aller tous les deux en même temps ?

— À ton avis !

— C'est toi le policier. Tu devrais savoir.

— On ne va pas brûler nos deux cartouches en même temps. Je t'appellerai si besoin est.

— Tu es sûr ?

— Laisse-moi régler ça et tu verras.

Il mit son kadhafi dans la gaine, sortit de la voiture, monta les marches qui menaient à la réception de l'hôtel. Connu dans toute la ville, il n'eut pas besoin de décliner son identité au réceptionniste. Celui-ci, l'ayant reconnu, ouvrit sa fenêtre

dentaire affreusement marquée d'un trou et lui servit son sourire le plus festif.

— Qu'est-ce que je peux pour vous, inspecteur ?

— Dassagoutey le chanteur est-il venu par ici ?

Les lèvres du jeune homme hésitèrent un moment avant de décoller l'une de l'autre.

— Euh... oui, chef.

— Qui est-il venu voir ?

— Une dame.

— Son nom !

Il fit semblant de consulter le registre de l'hôtel ouvert devant lui.

— Kalamity Djane.

— Chambre ?

— 100 !

— Elle y est encore ?

— Je crois. En tout cas, elle n'est pas sortie. Mais...

— Quoi ?

— Monsieur l'inspecteur, faites pas de bruit, car les clients...

Boni n'attendit pas qu'il finisse de lui parler. Il l'avait déjà laissé, traversa la salle d'attente et déboucha dans la cour arrière, à l'espace piscine. Au fond à droite s'élevait le second bâtiment de l'hôtel. La chambre 100, perceptible de loin, se trouvait au premier étage. Pour avoir fréquenté mille et une fois l'établissement, l'inspecteur se sentait en terrain connu. Il vérifia une dernière fois la position de son kadhafi bien au chaud dans son étui, à hauteur de sa main, sous sa saharienne.

Athlète, il gravit au pas de course les marches de l'escalier et se retrouva rapidement à l'étage. La chambre en question n'était pas loin. Sur le palier, il suffisait de faire trois ou quatre pas pour se retrouver devant elle. On percevait même de la lumière jaune qui éclairait l'intérieur et parvenait jusqu'au seuil. Le cœur en effervescence, Boni, de ses doigts recourbés, cogna à la porte.

— C'est ouvert ! fit une voix fluide et accentuée dont il reconnut la texture.

Le policier poussa hardiment le battant et entra. Kalamity Djane était étendue dans son lit, télécommande en main, en train de suivre un programme à la télévision. Son peignoir blanc, qui dissimulait toutes les autres parties de son corps, offrait à voir, sur un décolleté forcé, des spectres de ses seins toujours provocateurs, des oblongues aux tétons retroussés distraitement protégés par le même soutien-gorge. Un sourire, habillé par un rose aux lèvres charnu, faisait étinceler son visage.

— Je savais que tu allais venir, chéri, bienvenue chez moi !

Boni Touré s'attendait à tout, sauf à cet accueil. Cette femme, jadis connue et aimée, était la reine des surprises. Il la savait audacieuse, déroutante, capable du meilleur comme du pire. Mais dans l'atmosphère délétère qui régnait et qu'elle avait contribué à provoquer dans toute la ville, il ne pensait pas la voir aussi détendue après leur entrevue au cimetière, après les menaces proférées à leur rencontre, après le meurtre de l'hôpital. Sûre de sa force, elle le regardait de ses yeux rieurs

tout en excitant en lui la curiosité de l'enfant mû par l'envie de pénétrer un mystère qui lui a tout le temps échappé.

— Assieds-toi si tu le veux, reprit-elle, mais j'ai besoin de savoir pourquoi tu as emmené tes tibias ici. J'ai eu une journée chargée et je meurs de sommeil.

Le shérif ne sut pas par où commencer. Sa main droite se risqua du côté de son kadhafi, mais il ne le sortit pas. C'était juste pour se rassurer, pour se donner du maintien et de la contenance face à cette femme qui semblait, à chaque rencontre, en rajouter à son énigme.

— Je suis venu t'arrêter pour menaces de mort suivies de mort d'homme, lui fit-il.

— Tu es sérieux ?

— Tu dis me connaître, mais tu as oublié comment je sais réduire au silence des pétasses comme toi qui emmerdent le monde.

Kalamity Djane éclata aussitôt de rire. Un rire frais, angélique, comme arraché à un enfant qui joue à se faire peur.

— Tu es venu m'arrêter dis-tu ? reprit-elle. Allez, vas-y. Arrête-moi, passe-moi les menottes.

En le disant, elle se dressa sur son séant, fit mine de lui tendre les mains, mais aussi rapidement qu'un être humain puisse le faire, elle sortit de sous son oreiller son fameux revolver. Le shérif, pris de court, recula d'un pas.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ? lui lança-t-il.

— Que tu meures, répondit Kalamity Djane. Je te répète encore une fois que je suis venue pour ça. Et rien ni personne

ne pourrait m'en contrarier. Si tu as pris sur toi la décision de venir jusqu'à moi, c'est que tu as voulu me faciliter la tâche.

— Tu délires !

— C'est toi qui fais semblant de ne rien comprendre. Mais tu vas t'y faire.

Soudain, elle appuya sur la détente. Le bout du canon de l'arme s'étoila d'une langue de feu. Le son en fut effrayant. Dix kilos de décibels. Le policier, atteint, hurla, se liquéfia comme du beurre et alla s'écraser contre le mur. Mais il ne put tenir debout, la douleur lui fit perdre l'équilibre, il se laissa choir sur les fesses et se tint douloureusement la jambe. La balle lui avait traversé le pied gauche.

— Tu m'as fait perdre une balle, lui reprocha la jeune femme. Il ne reste maintenant plus que deux. La prochaine que je vais dépenser échouera dans ton cerveau. Ça lui apprendra, à ton congolo, à me respecter. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Tu... tu es folle, Nafi, folle ! s'écria le policier. C'est donc toi, l'auteur du crime de la clinique, hein ?

— Pourquoi poses-tu des questions dont tu connais les réponses ? Deux choses maintenant ! La première, tu vas gentiment te débarrasser de ton kadhafi et me le donner.

— Jamais !

De nouveau, elle fixa le policier, ajusta sa tête, fit lever le cran de sûreté. Le shérif comprit qu'il ne fallait pas jouer au crétin, décrocha son arme et la lui jeta. Le pistolet, nonchalamment, alla atterrir sur le lit.

— Merci, chéri, enchaîna Kalamity, tu es un amour !

Elle se saisit du fameux kadhafi et le déposa sur la table de chevet, à sa gauche. Du même endroit, elle prit presque à l'aveugle son portable et le lui lança. L'appareil tourbillonna et échoua entre les jambes du policier.

— Appelle ton complice, lui ordonna-t-elle.

— De qui parles-tu ?

— Alassane ! Dis-lui de venir nous rejoindre.

— Il n'est pas là... il est rentré.

— Encore un mensonge, chéri. Quand on est fantôme, on voit tout, on sait tout. Appelle-le pour qu'il vienne tout de suite. Il est sur le parking.

— Qu'est-ce que tu lui feras, hein ? L'abattre lui aussi ?

— Alors, tu le fais ou on attend jusqu'à demain ?

Le shérif récupéra l'appareil, composa le numéro et lança l'appel :

— Al, tu peux me rejoindre ? J'ai besoin de toi. Rien... N'oublie pas : chambre 100.

Il raccrocha mollement et lui retourna le portable. Kalamity Djane le happa au vol, en caressa la coque, puis le déposa sur la table de chevet. Visiblement, elle prenait plaisir à enchaîner les gestes autant qu'à malmener son interlocuteur. Celui-ci, à défaut de son kadhafi, avait des mots à charge sur sa langue.

— Tu sais ce que tu es ? lui demanda-t-il.

— Je me fiche de ce que tu peux penser de moi, chéri, rétorqua Kalamity Djane. Le sort en est jeté. Depuis trois ans. Tu sais de quoi je parle.

— C'est donc vrai que tu es la réelle Nafi.

— Tous ces signaux, tous ces éléments ne te convainquent pas encore ? Laisse-moi alors te rafraîchir la mémoire. Laisse-moi te dire, si tu as perdu les souvenirs, ce qui aiguise mes lames et nourrit mes rancœurs.

— Je ne me sens pas lié à quoi que ce soit.

— Celui qui rejette tout sans écouter son interlocuteur est un coupable qui se désigne tout seul.

— Foutaises !

— Je t'avais dit, te souviens-tu, que tu me paieras un jour ces souffrances que tu me faisais subir. Le jour est arrivé où il faut payer. Il y a trois ans je te l'avais promis. Oui, trois petites bonnes années.

Trois ans en arrière. Trois ans arrachés au temps. Des images toujours aussi claires, aussi vraies ; des images toujours rayées de larmes et de sang... Trois ans remis à neuf. Trois ans en accéléré...

Quand Nafi, toutes affaires cessantes, avait pris pied chez l'inspecteur, dans sa maison, elle était persuadée qu'il lui offrirait la félicité clés en main. Il lui avait promis de l'envoyer, à travers ciel, visiter tous les horizons de la terre. Nafissatou Diallo avait cru aux mots du séducteur, elle avait bu les paroles de cet homme au verbe si exquis. Elle ne savait pas qu'il se rassasiait vite des femmes et que plus une conquête traînait dans son pantalon, plus il avait hâte de s'en débarrasser. Mais, contrairement aux autres, la jeune femme était installée à la maison. À force de la côtoyer, de la posséder, il en eut très tôt marre. Qu'il l'ait trompée dix millions de fois avec des salaces

de Natingou City n'était pas ce qui pouvait l'importuner. Que, de temps à autre, il l'ait martyrisée, l'humiliant à coups de gifles et de blessures pour lui faire payer son entêtement à vouloir toujours rester avec lui, n'était pas le plus grave. Que, de leurs relations, une grossesse soit née n'était pas non plus chose condamnable. Mais qu'il ait refusé d'en endosser la responsabilité, arguant qu'il n'avait jamais été question de cela entre eux, voilà qui commençait à susciter des craintes. Pire : il lui avait imposé de se débarrasser du ventre, de dégager de ses entrailles ce bébé qui devait faire d'elle une maman, le métier pour lequel elle avait rompu avec Dassagoutey et accepté d'être avec lui. Car Boni, plus que personne, lui inspirait l'envie de pouponner. Malgré les coups, malgré les humiliations, elle ne rêvait, pour sceller cet amour, que de lui faire cet enfant. Dans sa tête, cet ange était devenu la seule île de liberté dans cette mer d'hostilité où elle se sentait mal. C'était lui ou le vide ou la mort.

Nafissatou Diallo ne se souvenait pas du nombre de fois où il l'avait privée de repas. Elle ne se souvenait pas du nombre de fois où il lui avait refusé la popote. Souvent, elle dormait le ventre cave, épuisée de trop attendre, éreintée de devoir se sustenter de *gari*, farine de manioc délayée dans l'eau. En dépit de tout, elle se risquait au-dehors, allait au cybercafé du coin où le gérant, un jeune premier qui regrettait que cette grossesse ne fût pas de lui tant il l'avait poursuivie de ses assiduités, ce gérant, donc, lui avait ouvert gratuitement un compte. Sans que l'inspecteur en soit au fait, elle allait naviguer, promettait de

payer dès que son compagnon lui donnerait la popote. Mais au grand jamais et jusqu'à la dernière seconde de sa vie, elle n'avait réussi à solder ses comptes.

Quand on affame un homme et qu'un jour, on lui sert la merde, il se précipite là-dessus et la mange sans réfléchir. Un soir que Boni Touré était de retour à la maison avec de la nourriture servie dans une barquette, Nafi n'observa pas la retenue qui aurait pu être la sienne en temps normal. Sentant l'odeur de la nourriture avec les épices qui lui affolaient les narines, elle s'était jetée sur la nourriture et, sans la permission de son compagnon, s'était mise à manger. Mais l'inspecteur ne la dissuada guère. Il n'intervint même pas pour lui remonter les bretelles. Il la laissa aller jusqu'au bout, souriant même lorsqu'il la vit dévorer et gloutonner sans répit. D'ailleurs, si un éclair de lucidité ne l'avait pas retenue, elle aurait avalé la barquette elle-même.

Ce soir-là, dans la nuit profonde, alors qu'elle dormait, Nafi fut prise de maux de ventre atroces. Elle gémissait, se contorsionnait, se déchirait dans tous les sens. Chérif la regardait sans s'émouvoir, le sourire presque aux lèvres. Elle le suppliait, lui demandant de l'emmener à l'hôpital. Mais lui, lui opposait son regard incrédule, lui disait qu'elle exagérait, qu'il ne s'agissait, à son avis, que d'un simple torticolis. Malheureusement, les douleurs ne se calmèrent pas. Au contraire, elles s'aggravèrent, lui arrachèrent des cris effroyables, faisant crispier son ventre et son bas-ventre. Bientôt, la jeune femme sentit de l'humidité entre les jambes,

avec une échappée brusque et explosive de sang. Elle avait l'impression que tout ce qui était dans son corps s'était liquéfié et transformé en hémorragie. À la place des draps, une rivière rouge s'était étalée. Ce fut en ce moment-là que l'inspecteur eut peur. Il se précipita au salon, prit son téléphone et appela. Malgré son état, malgré le brouillard dans lequel, petit à petit, sa conscience avait commencé à sombrer, Nafissatou Diallo suivit la conversation. C'est ainsi qu'elle apprit que ses maux de ventre provenaient d'une poudre abortive qu'Al Gounou, l'ami de son compagnon, lui avait fournie. Le cow-boy lui avait juré, inspiré par la demande de Chérif, qu'en la mélangeant à la nourriture, elle avorterait trois heures aussitôt qu'elle l'aurait absorbée. C'était du *tchokrou*, de l'igname pilée arrosée de sauce claire, ce repas devant lequel la pauvre ne résistait presque jamais. Mélangée à la sauce, la poudre a eu l'effet escompté. Du moins, ses résultats en avaient été dépassés.

Paniqué par l'état de la jeune femme, l'hémorragie sauvage qui la consumait à grands traits, Chérif ne savait plus quoi faire. Les explications incongrues du bouvier, pour une solution rapide, ne le faisaient pas non plus avancer. D'ailleurs, le cow-boy était loin de Natingou, dans un village de Djougou où il avait été invité par sa belle-famille pour une cérémonie de « sortie d'enfant* ». Le bouvier lui recommanda, pour stopper la saignée, de faire boire de l'eau à sa compagne. L'inspecteur remplit des bouteilles d'eau qu'il lui fit ingurgiter. Mais la solution hydrique ne produisit aucun résultat. Boni appela alors le troisième larron, Ernest Vitou, pour venir l'aider à transporter

Nafissatou à l'hôpital, sa 2CV étant en souffrance dans un garage. Le desperado vint au bout d'un quart d'heure. Évanouie, toujours perdant de son sang, la jeune femme fut transportée à bord de la Pathfinder. Mais au moment de partir, Ernest Vitou fit comprendre à son ami que, s'il avait été à sa place, il n'en aurait rien fait car la jeune femme était déjà dans un état irréversible et qu'en la transférant à l'hôpital, on lui collerait la responsabilité de sa mort. Il lui rappela qu'il n'avait pas que des amis à Natingou City et que certains, qui le soupçonnaient d'avoir risqué l'impensable avec leurs épouses, le guettaient dans tous les corps de métier pour se rappeler à son bon souvenir. À l'exemple du sergent Mpo Ntcha, il se trouverait toujours quelque part un teigneux qui, en souvenir d'un contentieux, allait en profiter pour lui nuire.

À son avis, il fallait tout simplement se débarrasser du corps de la jeune femme. Faire croire qu'elle avait été victime d'un viol collectif. Mais pour cela, il devait trouver un endroit idéal, un coupe-gorge où elle serait jetée. Il simulerait alors sa disparition et avec les recherches de la police, on découvrirait le corps. Le cerveau de Boni Touré, plongé dans une espèce de tunnel noir, complètement anesthésié, se laissa entraîner dans ce scénario grotesque. Au lieu du chemin de l'hôpital, la Pathfinder avait pris la route sud, au sortir de la ville. Sur dix kilomètres, ils roulèrent puis, côtoyant un champ au bord de la voie, ils ralentirent et s'arrêtèrent. Un sentier, en terre rouge, s'ouvrait à l'intérieur. La voiture s'y hasarda et, au bout de deux centaines de mètres, elle s'immobilisa. Les deux hommes sortirent, prirent le corps de

Nafi, le transportèrent hors du véhicule et le jetèrent dans le creux d'un sillon. Il y avait, dans les environs, des plantes sauvages dont ils coupèrent les feuilles et couvrirent la dépouille avec. À deux heures et demie du matin, personne, dans ce bled, n'était sur pied pour surprendre une scène aussi insolite. Alors qu'elle était dans un état presque comateux, Nafissatou Diallo, faute de soins, avait été emportée par cette hémorragie interminable. Son âme s'était finalement libérée d'un corps qui, souffrance après souffrance, n'en pouvait plus.

Au récit de la jeune femme, le policier avait les yeux hagards. Il aurait bien voulu nier, lui opposer une version à lui, mais les faits étaient si précis, si justes, si authentiques qu'il ne pouvait rien tenter pour donner le change. Il se contenta de soupirer profondément. Tout au long du dire de la jeune femme, il avait revécu les mêmes images, les mêmes scènes dans leur déroulé. Mais il était shérif de Natingou City, lui ; il était l'épaulette qui imposait l'autorité. Ce n'était pas une bonne femme de rien du tout, une prétendue fantôme, qui lui ferait plier l'échine. Malgré son état, il tenta de s'opposer à elle. Même de façon dérisoire.

— Où as-tu appris cette histoire ? lui dit-il, qui est-ce qui te l'a racontée ?

Nafissatou émit un sourire provocateur :

— Tu oublies que c'est moi la victime ? Tu oublies que c'est moi qui ai subi le drame ?

— Il n'y avait pas de témoins, donc, personne ne pourra te croire.

— Je n'ai besoin de personne pour me croire. Je n'ai besoin de personne pour exécuter ma justice. Les hommes m'ont oubliée. Alors, je suis venue remettre les choses à l'endroit.

Boni Touré fit une moue protestataire. Il voulut, une énième fois, jouer au mâle indémontable, afficher sa morgue méprisante, mais il n'en eut pas l'occasion. Au même moment, on frappa à la porte. Kalamity Djane échangea un regard-éclair avec lui. Des yeux, elle lui intima de répondre.

— Entre, Al, cria le policier, je suis là !

Le bouvier, précautionneusement, ouvrit la porte et se risqua à l'intérieur.

— Merci d'être arrivé, Alassane, sourit Kalamity Djane en le regardant comme un fruit mûr prêt à tomber.

Le bouvier parcourut la chambre, vit son ami prostré au sol, diminué par la blessure, les yeux presque appelant au secours. Effaré, il se tourna vers la locataire des lieux qui l'ajustait déjà avec son revolver.

— C'était donc un piège ? lui demanda-t-il.

— Tu appelles ça comme tu veux, répondit la jeune femme. Mais j'ai eu ce que je voulais.

— Et tu penses qu'on se laissera faire ?

Sans attendre, le Peuhl dégagea de sa tête le chapeau en pyramide. Son crâne, éclairé par la lumière de la chambre, montrait les deux bosses qui pointaient de chaque côté, enflées par les courants sanguins. Il fit un demi-pas vers Kalamity Djane qui se leva aussitôt.

— Tu as déjà tué un des nôtres, embraya le cow-boy, tu viens de blesser le deuxième, je ne te permettrai pas de continuer de nous terroriser.

— Tu ne m'impressionnes pas, l'ami. Mais alors pas du tout.

— Je sais que tu n'es pas plus fantôme que moi je suis le roi de Djougou. Sinon, tu ne viendrais pas nous menacer avec une arme. Les fantômes sont plus forts que tous ces gadgets-là. C'est pour ça que moi, je vais t'avoir ; je vais te déginguer ! Et tout de suite !

La tête baissée, le front en avant, il la chargea aussitôt. La jeune femme, qui s'attendait à cette réaction, eut le temps de l'esquiver. Emporté dans son élan, le cow-boy se retrouva face au mur contre lequel il faillit planter son front. Mais d'instinct, il s'arrêta net, se retourna et fonça de nouveau sur elle. C'est alors que le deuxième coup de feu de la soirée déchira le drap silencieux de l'hôtel. Un coup rauque, à la terminaison métallique, éclatant en échos. Alassane Gounou, le bouvier, le cow-boy de Natingou City, celui qui, à force de garder le troupeau, en avait copié les habitudes, vacilla sur ses pieds, fit un quart de tour sur lui-même avant de tomber à la renverse. Aucun râle, aucun cri ne franchit ses lèvres. La balle lui avait traversé le crâne.

Épisode 17

La rosée matinale lui humecta le front. Xuo Luo tressaillit, se redressa et ouvrit l'œil. Autour d'elle, le brouillard, épais, offrant à voir, comme à travers un grillage fin, le quartier Tchirina dans son état précaire, avec ses maisons basses, ses rues étroites, ses tas d'immondices semés partout, ses herbes que la négligence de ses habitants et l'indigence de la voirie avaient laissé faire.

Au-dessus de sa tête, le ciel était demeuré noir, mais gonflé par les nuages articulés en tas, paysage céleste aux arabesques diverses, dans un coude-à-coude avec les contours échancrés des collines. La petite femme se redressa et sentit dans sa main droite la froideur d'un métal. La clé de la Pathfinder. Elle se souvint brutalement des douloureux événements, de l'enchaînement des situations, des scènes effroyables dont ses yeux avaient été les témoins : l'appel du cow-boy, l'arrivée à la clinique, la découverte du corps de son mari, le trou dans son cœur, le transport de la dépouille dans la voiture. La voiture ?

D'instinct, elle battit des paupières, se leva et vit effectivement, à deux pas, le 4 × 4 qu'elle avait garé là deux

heures plus tôt et qui, comme elle, avait sombré dans un sommeil brutal. D'un pas hardi, elle se précipita vers le véhicule, en ouvrit la portière et vit le corps de son mari. Non, ce n'était pas un cauchemar ; non, elle n'avait pas vécu les événements dans sa tête, ni dans son sommeil. C'était bien la réalité atroce dans laquelle elle se démenait depuis la veille.

Voir cette « fripouille » d'inspecteur. Lui apporter le corps de son mari. Et lui demander par quel malheur son desperado d'Ernest, son « péchi bandji », s'est retrouvé une balle dans le cœur et le front ensanglanté. Il fallait qu'il lui explique comment, partis à l'assaut de la mystérieuse Kalamity Djane, trois hommes, trois « shalopards » s'étaient fait damer le pion. Comment et par quelle alchimie ils avaient été « amputés » d'un des leurs. Elle voulait de lui des explications, mais surtout lui donner le corps d'Ernest afin qu'il le lui rende dans l'état où elle l'avait laissé en sa compagnie. C'était ainsi, là-bas en Chine, dans sa province natale d'Anhui au pied de la montagne Huangshan. Quand un parent meurt de façon inexplicable, on remet à celui qui est chargé de sa protection le corps afin qu'il fasse revenir la vie en lui. À défaut, éclairer la famille des conditions dans lesquelles son décès est survenu.

La Chinoise avait les yeux fixés sur le desperado. Elle eût voulu lui asséner un coup dans les côtes comme elle le faisait pour le réveiller d'un sommeil trop long, mais elle se rendit compte que, même frappé mille fois, il ne se réveillerait plus jamais. Elle ferma les yeux, refoula tout au fond d'elle les larmes

qui faillirent de nouveau la surprendre. Au même moment, une voix familière, venue d'un peu loin, lui tomba dans les oreilles.

— Patronne ! Patronne !

Dans la rue adjacente à l'angle où elle se trouvait, une silhouette d'homme se détacha du brouillard.

— Abdel Chabi Shika ?

— Patronne, fit le jeune homme, qu'est-ce qui se passe ?

C'était son employé le plus fidèle, celui qui gardait les clés du saloon quand elle n'était pas là. Il semblait avoir couru un marathon tant il soufflait, ahanait, l'haleine à ras le bitume.

— Je vous ai attendue toute la nuit, je vous ai appelée tout le temps et on m'a dit qu'on a trouvé la voiture ici. Patronne, ça va ?

Xuo Luo ne répondit pas par les mots. Elle se contenta d'agiter la tête, puis indiqua de la main l'intérieur de la voiture. Le jeune homme, peu habitué à la voir dans un tel état, s'approcha du véhicule et y vit le corps inanimé d'Ernest Vitou.

— Mon Dieu !

Il faillit s'effondrer. Se prenant la tête, il tourna sur lui-même, revint sur ses pas et jeta de nouveau un œil sur le corps.

— Il... il est blessé ? Pourquoi vous traînez ici ? On peut pas l'emmener à l'hôpital ?

— Il est mort, coupa Xuo Luo, mon mari est mort !

Le jeune homme avait la bouche toute ouverte, incapable d'articuler un mot. Il demeura ainsi pendant quelques secondes, puis se pencha de nouveau sur sa patronne.

— Mais qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Chè che que l'inchpecteur va moi expliquer. Il va donner la vie en lui. Autrement, chè moi qui vais le tuer. Je vais le tuer.

— Pas ça, Madame, pas ça.

— Qu'est-ce que moi devenir, hein ? Qu'est-ce que...

Elle n'en pouvait plus. Les éclats de sanglots avalèrent ses derniers mots. Abdel Chabi Sika la prit dans ses bras. Elle avait déjà fondu en larmes.

— Madame, fit le jeune homme, vous ne pouvez plus rester ici. Il faut vous reposer. On ira déposer le corps à la morgue et vous retournerez dormir à la maison. Ou au bar. Si vous le voulez, je resterai avec vous. On verra le reste après. Madame, vous m'entendez ?

*

Le soleil, encore frileux, ne s'était pas détaché de sa couverture nuageuse. Il prolongeait, derrière le sommet des montagnes qui enclavaient l'est, son sommeil de la veille, en attendant d'assumer, vers le coup de dix heures, son rôle d'ouvrier du jour. Ici, les matins de cette saison ressemblaient étrangement aux soirées crépusculaires, mais moins la rosée, moins la moiteur du lever du jour. Nulle envie, dans une telle situation, de jouer les lève-tôt, de se risquer dans ce froid des grands pôles glaciaux.

Au commissariat central, les choses n'étaient pas pareilles. Le petit jour avait happé tout le personnel, alerté par les employés de l'hôtel Tata. En effet, après le deuxième coup de revolver, des agents de l'établissement avaient investi le

bâtiment. Ils s'étaient introduits dans la chambre 100 et avaient découvert le corps du cow-boy et l'inspecteur assommé. Sans attendre, ils avaient appelé la police pour qu'elle intervienne.

Mais il n'y avait plus les traces de Kalamity Djane ; la jeune femme avait vite fait de disparaître. Car aussitôt après la mort du cow-boy, elle avait assommé, à l'aide de la crosse de son arme, son ex, puis s'était rhabillée, avant de ramasser clics et clacs et de faire la belle. Mais détail : en se dissolvant dans la brume de l'aube, Djane avait pris soin de mettre dans les mains du shérif son arme, le kadhafi qu'elle lui avait arraché. Il ne s'agissait pas pour elle de faire croire au monde que le shérif avait abattu le cow-boy ; il ne s'agissait pas non plus de montrer à Boni qu'elle avait été généreuse à son endroit. Rendre son dû à son ex-amant inscrit sur son tableau de chasse voulait simplement signifier que la traque n'était pas terminée et qu'elle n'allait pas renoncer à sa promesse. Car, pour lui, la personne par laquelle le malheur l'avait frappée devrait mourir dans un lieu spécifique, à l'heure qu'elle voudrait, dans une mise en scène de son cru. Le western, fût-il tropical ou dilué dans du *tchoukoutou*, n'échapperait pas à la règle du dernier rendez-vous, celui qui oppose les deux personnages antagoniques de l'histoire.

Boni Touré avait été récupéré et soigné. Revenu à lui, il fut interrogé par son chef, le commissaire Orou Guidou, un homme aux tempes balafrees de larges scarifications, qui avait l'habitude de lui passer ses caprices, mais qui, dans cette affaire, n'était nullement content. Il obtint de lui un rapport écrit et détaillé alors même qu'il ouvrait une enquête confiée à un

autre de ses collègues moins en vue. Vers onze heures, l'inspecteur rentra à la maison.

C'était connu de tous : le shérif n'a jamais pu fixer sous son toit une femme. Célibataire endurci, il attendait de faire son choix quand il aurait enjambé la quarantaine, quand l'âge des envies de sédentarisation aurait réduit à néant ses élans prédateurs. C'est dire qu'il n'avait personne pour s'occuper de sa blessure au pied, personne pour lui apporter un doux rafraîchi à l'âme, personne pour l'aider à remonter le cours du soleil.

Étendu dans le canapé de son salon, il réfléchissait au passé, il pensait à ses amis froidement exécutés. Certes, il reconnaissait ses torts, admettait volontiers la gravité des actes posés contre Nafissatou Diallo, mais ses compagnons, Ernest Vitou et Alassane Gounou ? Méritaient-ils d'être abattus, devaient-ils connaître des sorts aussi funestes ? L'un avait donné la poudre abortive qui avait provoqué l'avortement, l'autre lui avait prêté l'idée d'aller jeter le corps de Nafissatou dans le champ de maïs, cependant, n'était-ce pas lui, le premier coupable ? Que ces deux dont elle avait juré la mort aient été tués comme de vulgaires poulets, cela méritait, de sa part, une réaction vive. La combattre corps et biens. L'affronter jusqu'à la dernière goutte de sueur, la dernière coulée de sang, la dernière seconde de sa vie.

Boni Touré se souvint brusquement de la mise en scène avec laquelle il avait habillé la découverte du corps de Nafissatou Diallo. Pendant vingt-quatre heures, au bureau, il avait fait mine

d'être désespéré, il avait fait passer des communiqués radio, annonçant la disparition de sa compagne ; elle aurait quitté le domicile conjugal et n'aurait plus donné signe de vie. S'il avait appelé ses parents, notamment sa mère en l'informant de la situation, il avait demandé à son chef de l'autoriser à utiliser les grands moyens de la police pour organiser une grande battue dans la région. Lui-même avait conduit les opérations tout autour de la ville, dans la forêt ceinturant la montagne. Et ce fut en allant du côté sud, à dix kilomètres de la City, qu'elle avait été découverte. Abîmée, déjà gonflée, la dépouille de la malheureuse avait été embarquée par les services de la voirie. Dassagoutey, qui avait appris la nouvelle sur le tard, avait tout fait pour la revoir une dernière fois, lui allouer ses larmes avant sa mise en terre. Dès que sa main s'était risquée sur sa peau, il avait été étreint d'une sensation bizarre, sentiment qui allait s'insinuer en lui et s'amplifier depuis lors : Boni Touré n'était pas étranger à ce meurtre, il y était impliqué, peut-être en serait-il le commanditaire. Et quoi qu'il eût fait pour cerner l'énigme, le vieux chanteur s'était souvent heurté à lui. Celui-ci l'avait même accusé d'être un nostalgique du passé, de leur vie commune, et que sa jalousie, qu'il n'avait jamais réussi à vider, était demeurée le seul argument avec lequel il entendait jouer les matamores. Même la mère de Nafissatou Diallo, venue se recueillir sur sa tombe, avait douté de la véracité du scénario. Elle avait montré son chapelet à Chérif, en concluant que si Dieu était juste, cette mort, un jour, serait élucidée et les meurtriers, s'il y en avait, en seraient châtiés. Quelques jours

après, l'inspecteur avait mobilisé le grand monde à la police, arguant qu'il avait raison de penser que la jeune femme avait été victime d'un viol collectif : deux jeunes, deux accros au chanvre indien, sortis d'on ne sait où, avaient été montrés à la foule des curieux et des journalistes. Ils auraient « avoué » avoir exécuté cet acte dont ils avaient grand regret, la larme à l'œil, malheureux qu'une jeune femme si innocente ait péri de par leur faute. Ainsi semblait avoir été clos l'épilogue de cette affaire rocambolesque qui avait tenu en haleine Natingou City. Et les trois têtes de granite pensaient en avoir fini avec. Elles avaient, semble-t-il, réussi à fermer ce placard dont elles ne pensaient pas que le moindre os puisse s'échapper. C'était sans compter le retour improbable de la Nafi, désormais intitulée Kalamity Djane, du nom de sa grand-mère, recomposé Kala Jeanne.

La maison de Boni Touré, quartier Tchirina, était comme la plupart des constructions de la ville divisée en deux : un trois-pièces pour lui seul et une vaste cour. Ici, le second patio était dédié à la gent à bec : dindons, canards, poules et autres oiseaux qu'il élevait à ses moments perdus.

Justement, la volaille, vers midi sonnant, se mit à crier. Il en était toujours ainsi lorsqu'un visiteur foulait la maison. C'étaient les dindons, ces mâles qui aiment gonfler leurs plumes pour impressionner les femelles et tester le courage des étrangers. Le shérif se leva du canapé, s'appuya sur le mur pour aller vers la porte. Sa démarche, rendue claudicante par sa blessure au pied, ne lui permit pas d'être rapide. À peine trois pas qu'apparut Xuo Luo.

Surprise. Il l'avait oubliée, celle-là. Vu les situations qu'il avait traversées, il n'avait pas pu l'intégrer dans le sommaire de ses soucis. Xuo Luo, les yeux nus, la silhouette voûtée, était debout dans l'encadrement de la porte, abîmée et effilochée par le chagrin.

— Xuo Luo ! s'écria le shérif. Tu as appris qu'Alassane a été abattu comme ton mari ?

— Moi, m'en fous, fit la petite femme d'une voix peu maîtrisée. Je veux mon « pétchi bandji ». Je veux voir mon Ernest. Je l'ai mis entre tes mains.

— Je suis désolé, Xuo Luo. On a tous été surpris, moi en premier.

— Moi rien à foutre. Je feux mon mari. Ou je te tue !

Et tout en parlant, elle sortit de son pantalon un couteau de cuisine et se dirigea vers l'inspecteur. Boni se crispa, tituba sa démarche d'hyène éclopée en arrière. Mais Xuo Luo le suivit, les dents grinçantes, les yeux excités, prête à frapper. Malgré son état, la Chinoise avait de l'énergie à revendre.

— Si tu me tues, ça ne changera rien à ta souffrance, lui expliqua l'inspecteur, bien au contraire. Tu priveras la terre de quelqu'un qui saura vaincre la tueuse de ton mari. Car, comme tu le sais bien, c'est Nafissatou Diallo, l'auteur du meurtre d'Ernest et de celui d'Alassane.

Son téléphone, inopportunément, se mit à crépiter. L'appareil était sur le buffet, à portée de main de la Chinoise. Celle-ci le récupéra et le lui transmit. Le shérif regarda le numéro : inconnu. Cependant, il le prit.

— Allô ? Qui est à l'appareil ?

— Ah, Boni chéri, répondit-on de l'autre côté.

— Nafissatou ?

— Kalamity Djane, chéri, Kalamity Djane. Quand vas-tu te mettre au pas ?

— Toute la police est désormais mobilisée contre toi, assassin ! Tu ne pourras pas y échapper.

Elle rigola. On entendit son rire paillard, une espèce de roulement cascadé avec des fritures sèches. Puis, elle reprit, d'un ton grave :

— L'assassin, c'est toi, se défendit-elle, ce sont tes amis. Quand on tue par vengeance, on ne commet pas un crime, on répare une injustice. Mais ce n'est pas pour parler de ça que je t'appelle. C'est pour te dire que mon séjour, à Natingou, tire à sa fin. On a besoin de se voir. Il faut absolument qu'on partage le baiser d'adieu. Tu me suis ?

Le shérif ne répondit pas. Ses yeux, quoique encore tributaires de la fatigue et de la tension accumulées la veille, paraissaient vifs, sans doute portés par son envie, sa soif, d'en finir avec elle.

— Je te donne rendez-vous sur les hauteurs de Perma, continua Kalamity Djane, là où tu m'as emmenée un jour pour me faire ta déclaration. Les fantômes se souviennent toujours des endroits où la vie les a épanouis. Qu'est-ce que tu en penses ?

L'inspecteur demeura encore muet. La Chinoise, qui suivait la conversation, remarqua sa mine embarrassée, presque

catastrophée. Brusquement, elle lui arracha le portable et prit le relais de la conversation.

— On viendra au rendez-fou, lui dit-elle. Et cha cherait avec moi. Chè auchi beaucoup choses à te demander.

Épisode 18

Perma, sud-est de Natingou City. Petite ville quelconque, avachie sous la poussière des aventuriers et des alchimistes. Sa maladie : la fièvre de l'or.

Depuis que le métal précieux a été découvert dans les entrailles de ses terres, la ville ne dort plus de ses deux yeux. Du matin au soir, de la tombée de la nuit à la pointe du jour, jeunes et adultes, hommes et femmes, venus de tous les égouts, de tous les horizons, s'acharnent sur elle avec marteaux, pioches, pelles et autres armes pour espérer arracher de son ventre quelques pépites improbables.

Le site, bien au large de la ville, est tout le temps enveloppé d'une poussière crayeuse. Et les orpailleurs ressemblent à des albinos vertement poudrés dont la peau, de temps en temps découverte, montre du noir bronzé ou du noir cramé. Comme des monstres.

La 2CV du shérif arrivait à Perma, du moins, dans les derniers kilomètres qui annonçaient sa proximité. À son bord, Boni Touré et Xuo Luo. La Chinoise avait insisté pour qu'ils prennent la Pathfinder, plus robuste et nettement plus fiable.

Mais le policier lui fit comprendre qu'elle avait à choisir entre lui foutre la paix ou se contenter de son teuf-teuf.

Après le goudron, la route, une terre, picorée de crevasses, commençait à sinuer à travers les collines, montant et descendant avec la même raideur. En levant haut le regard, on avait l'impression d'être tombé dans un puits.

Soudain, l'inspecteur ralentit. Il venait de reconnaître le sommet sur lequel il avait emmené quatre ans plus tôt Nafissatou Diallo. Au milieu, la crête où elle et le policier avaient échangé leurs premiers baisers. Son regard erra un moment sur le paysage et retomba sur la veuve de son ami.

— On est arrivés ? demanda cette dernière.

— Oui, on est arrivés, lui répondit-il.

La 2CV obliqua par la droite, entre deux collines, puis emprunta un chemin creux qui descendait et se terminait, plus loin, par des blocs de roches. Le shérif ne conduisit pas sa voiture jusqu'au bout de la voie, il s'arrêta à mi-chemin, préférant la mettre en sécurité, à droite, presque collée à la colline. Péniblement, il en sortit, dégaina son kadhafi. Des frissons lui piétinèrent la chair : il se rendit compte que cette arme ne lui avait été d'aucun secours lors des meurtres de ses deux amis. Il haussa les épaules, se promettant d'être plus opportun, cette fois-ci, le regard caressant ce paysage de terre et de montagne grise.

Xuo Luo sortit de la voiture à son tour. Si elle n'avait pas de pistolet pour assurer sa défense, elle avait cependant son couteau et, sans doute, son savoir-faire en matière d'art martial.

Ceinture noire de karaté lui faisait-on crédit. Fallait qu'elle le démontre.

Brusquement, un bruit de véhicule défraya l'air. Cela venait de derrière. Le shérif et la Chinoise se tournèrent et virent Kalamity Djane courbée comme d'habitude sur sa moto avancer vers eux. Le moteur, comme s'il était ivre, défiait le calme des lieux par son ronronnement, lequel se démultipliait en échos continus. Mais la jeune femme n'arriva pas à leur niveau, elle immobilisa son engin à bonne distance, puis en descendit.

Toujours habillée de la même manière, la Djane : « Pointinini » de rigueur aux pieds, pantalon jean serré, épousant sa forme et sa montagne de chair fessue. Sur le haut, sur sa poitrine, rien qui puisse montrer ses pamplemousses aux couleurs jaunes empourprés. Elle portait un blouson en jean, coupé en jacket, qui lui arrivait au niveau du nombril. Mais son visage était resté un vrai tableau d'art : fard à paupières crème, rouge à lèvres violet et grands yeux irisés de bleu, des yeux ovales posés à l'horizontale.

— Merci d'être venu, chéri, sourit-elle.

L'inspecteur n'avait pas sa démarche des beaux jours. Handicapé par sa blessure de la veille, il fit lentement face à la jeune femme, tenant, le long de son corps, son kadhafi dont il ôta le cran de sûreté. Kalamity Djane sortit aussi son revolver.

Dans le ciel, les oiseaux carnassiers planaient, battant l'air chaud de leurs ailes frétilantes, car le soleil avait fait le ménage entre-temps, ayant absorbé, léché les nuages qui masquaient une partie de son visage.

— Elle ne devrait pas être là, la petite fille de Mao Tsé-toung, reprocha Kalamity Djane. Ce n'était pas ce qu'on s'était dit.

— On ne s'était rien dit, contra Boni, tu as imposé ce que tu voulais.

— Peu importe qu'elle soit là ou pas. Faudrait qu'on en finisse.

— Tout ce que tu veux, mais avant tout, je dois savoir la vérité.

— Quelle vérité ?

— Qui es-tu ? Tu n'es pas Nafissatou Diallo, n'est-ce pas ?

La jeune femme sourit. La question éternelle. Celle qui paraissait plus grave, plus impérieuse que tout, celle à partir de laquelle tant de mystères avaient été secrétés et tricotés. Elle dit :

— Je suis déçue de te décevoir, chéri. Cette question ne te concerne plus. J'ai fait ce qu'il fallait faire. Que je sois vivante ou que j'appartienne à un autre monde, peu importe maintenant.

— Non, rejeta le policier, tu ne peux pas t'en sortir comme ça. Tu nous as terrorisés avec cette histoire de revenant, tu as affolé nos cœurs, provoqué nos insomnies et, à l'heure des comptes, tu veux contourner la question.

— Contourner, moi ? Non, au contraire, c'est toi qui n'as jamais admis l'évidence. Qui aurait été si renseigné au point de raconter mes tourments et mes blessures ? Qui aurait pu savoir ce qui s'était passé dans l'intimité de cette chambre quand on

était à deux ? Quels yeux, en dehors de ceux de Vitou et des tiens, auraient été témoins de ce que j'ai vécu de la maison au champ de maïs ? Si le corps de Nafissatou Diallo est enterré là-bas, au cimetière, moi je suis devant toi, vivant, respirant l'air à pleins poumons.

— Tu essaies de m'embrouiller, hein, lui lança Chérif. Tu veux jeter le trouble en moi, mais je ne céderai pas.

— De toutes les façons, je n'en suis plus là. J'ai voulu me venger. J'y suis presque parvenue. Ne reste qu'à clore le chapitre avec toi. Si la mort est un vêtement que tout le monde doit un jour porter, il y en a qui doivent s'en vêtir avant les autres.

Elle se tut. Dans ses yeux, il y avait comme des perles transparentes qui agrandissaient ses orbites, faisant penser à des anneaux d'eau. Elle ne pleurait pas. C'était, entre deux paroles, la poussière qui montait du sol et lui irritait les yeux, suscitant la montée de saillies lacrymales. En face, Xuo Luo et Boni Touré n'avaient perdu aucune seconde de ses réparties. Mais si l'inspecteur était demeuré impassible, la Chinoise paraissait tétanisée. Elle attendit que le vent, qui balayait la montagne, puisse baisser d'intensité, puis lui lança :

— Dans tout ça, ke-che-ke mon mari a fait ? Pourquoi tu as tiré chur lui ?

— Tu veux savoir la part qu'a prise Ernest Vitou dans ma mort ? Tu veux savoir la vérité ? Eh bien, je vais te le dire...

Elle inspira énergiquement, baissa son revolver et regarda le ciel comme si elle voulait solliciter du Très-Haut le souffle et le

courage nécessaires pour continuer. Mais en le faisant, elle avait oublié l'essentiel, elle avait oublié qu'elle était venue solder des comptes, qu'elle était là pour le dernier round d'un combat qui allait, devrait se terminer par mort d'homme. Son bras, qui avait l'arme et qui devrait porter l'estocade, était retombé. Il ne fallait pas davantage pour que le shérif, aux aguets, saute sur l'occasion. Il leva la main, visa la jeune femme avec son kadhafi et tira. Il tira deux coups de feu. Le vent emporta le bruit, le démultiplia, le fracassa en échos dans le paysage, tandis que Kalamity Djane, pliée en deux, tomba sur le dos.

Xuo Luo hurla. À genoux, les mains bouchant les oreilles, elle fit éclater sa voix dans le paysage. Elle semblait épouvantée, ébranlée par les coups de feu. Le shérif se précipita sur elle, la releva et la prit dans ses bras. Elle tremblait comme une feuille d'arbre prise dans un tourbillon.

— C'est maintenant terminé, l'apaisa-t-il. Ton cauchemar est fini. Ton mari surtout est vengé. Calme-toi !

Xuo Luo continuait de frissonner. Il l'abandonna, avança vers la Djane étendue dans la poussière. Celle-ci semblait inerte, les yeux grands ouverts, presque égarés dans l'infini du ciel.

— On dit que les assassins ont un doux visage, commenta-t-il, je le constate aujourd'hui.

— Il... il a fait quoi, mon mari, dans chette histoire ? demanda la Chinoise, les yeux moites de larmes, il a fait quoi ?

Le policier ne répondit pas. Satisfait d'avoir atteint sa cible, il voulut plonger son kadhafi dans sa gaine, mais se souvint que, sans le coup de grâce, le travail ne serait pas complètement

achevé. Ses poumons, particulièrement compressés ces dernières vingt-quatre heures, parurent se détendre. Il se retourna vers Xuo Luo et lui dit :

— Ce que ton mari a fait ou n'a pas fait, ce n'est plus important maintenant. Aujourd'hui, tout est fini, faut commencer ton deuil, Xuo.

De nouveau, il revint à Kalamity, descendit son regard sur elle, visa son cœur avec le kadhafi. Le coup qui achève. La dernière salve. Il appuya sur la détente, mais le bout du canon ne s'étoila pas de feu. Aucune détonation. Aucune balle. Effarement. Panique. Il ne comprit pas pourquoi, ayant chargé sa cartouchière il y a trois jours, l'ayant bien contrôlée ce matin, l'arme s'était mystérieusement vidée, ne laissant dans son ventre que les deux balles déjà tirées. Mais il n'eut pas beaucoup à s'interroger là-dessus. Le bras de la jeune femme s'était levé et le revolver, qui n'avait pas quitté sa main, pointa son canon sur lui. Le temps, pour l'inspecteur, de reculer, d'anticiper sur le tir, le revolver avait déjà craché. Un coup. Juste une explosion lourde et précise, et le ciel se voila.

Le policier sentit quelque chose de chaud en lui, quelque chose de brûlant dans ses poumons. Il écarquilla les yeux, ouvrit grandement la bouche comme pour sortir, déloger l'intrus métallique qui s'était lové dans son souffle. Mais il n'en pouvait rien. Pris de vertige, suffocant, il tangua comme un avion ivre, puis coula au sol, dans la poussière ocre qui, lentement, l'habilla de ses particules fines.

Au même moment, Kalamity Djane se leva. Douloureusement, elle se mit à marcher. La main gauche plaquée contre la blessure au ventre, la droite tenant toujours son arme, elle regarda le shérif, puis brusquement, se retourna. Xuo Luo continuait de crier. Ses hurlements n'étaient pas seulement ceux d'une femme paniquée, ils traduisaient l'état d'un être devenu brusquement hystérique. Elle qui promettait de montrer ce dont elle était capable, la voilà désormais condamnée à n'être que bruits et impuissance, renvoyant du coup sa ceinture noire de karaté au rang de simple gadget...

Kalamity Djane avait repris sa moto, elle s'installa sur la selle et enfourcha le casque accroché au guidon. Le moteur, aussitôt allumé, se mit à vibrer.

Partir. Se fondre dans les vapeurs du monde avec le sentiment du devoir accompli. Partir. Se dissoudre dans les plis de la terre, le cœur soulagé. Qu'il y ait eu du sang versé, des larmes coulées, des vies abattues, les douleurs n'en seraient désormais que partagées ; mais que des interrogations soient vidées, que des silences soient éventrés, le monde aurait, sans doute, gagné quelque chose d'inespéré : la chance que les rancœurs se soient apaisées.

Kalamity Djane se souvint brutalement de la promesse faite à Xuo Luo au Saloon du Desperado le jour même de son arrivée. Son kadhafi. Elle devrait lui en faire don aussitôt qu'elle aurait cessé de l'utiliser. La regardant longuement, elle lui jeta l'arme :

— J'ai fait ce qui était de mon devoir, Xuo Luo. Faut faire maintenant le tien. Si tu dois me tuer, ce ne serait que légitime.

Mais faut d'abord me trouver. Si tu en as le temps, vas-y, jette-toi dans la bataille. Peut-être qu'un jour tu me tueras, peut-être que tu ne me trouveras jamais. Adieu !

Elle démarra aussitôt. La moto émit un bruit de fin du monde, plongea dans le paysage montagneux et, lentement, s'évanouit dans la poussière ocre. Debout, désormais isolée dans cet univers, Xuo Luo ne pouvait que l'accompagner du regard. Des larmes, silencieusement, lui tatouèrent les yeux.

Ce soir, sur la crête de l'une des montagnes qui démarquaient les limites nord de Natingou City, un poète, inspiration à fleur de guitare, allait recommencer à fredonner ses chansons préférées. La femme aimée qui avait été son égérie, sa douleur inconsolée, était revenue habiter son cœur, le temps de remettre les pendules à l'heure. Trois morts, trois raisons de rattraper le cours du destin, trois raisons de vivre et de mourir.

C'était du temps où nous n'étions pas encore bêtes et méchants, du temps où le silence habitait la pierre, du temps où les hommes s'efforçaient de séduire le ciel pour espérer se substituer à Dieu.

Porto, 9 septembre 2014 - 5 septembre 2017

Glossaire

Certaines expressions en langues du Bénin ou directement traduites en français méritent explications :

NATINGOU CITY, en réalité Natitingou, ville et chef-lieu du département de l'Atakora, a été rebaptisée ainsi pour les besoins de cette fiction.

TÊTES DE GRANITE, se dit d'une forte tête, d'une personne caractérielle en français béninois.

TRAIN ONZE, les deux pieds, le 11 renversé.

REGARDER QUELQU'UN, L'ŒIL EN CROCODILE, expression provenant de la Côte d'Ivoire : regarder quelqu'un, l'œil en coin.

WENDIA, jeune fille dans la langue peuhle ou dendi.

DJAKPATA, cobra en langue fon, mais par analogie, une femme intraitable et dangereuse.

DJAKLAYO, se dit d'un crack, d'un être redoutable.

BOHOUMBA, tenue traditionnelle en forme de pyjama, fermée à l'avant.

TATAS, petites cases.

SONKPAKA, une lanière en peau de bœuf.

AZIZA, la déesse des arts dans la cosmogonie adja-fon.

DJO, terme désignant camarade, frère, ami. S'utilise entre gens qui se connaissent.

TCHAHOOO, onomatopée pour dire son indignation ou son malheur en langue fon.

TCHOKOTO, culotte en langue fon, surtout parlant d'enfant.

SORTIE D'ENFANT : baptême, rituel lié au baptême.

© *Éditions Gallimard*, 2018.

FLORENT COUAO-ZOTTI
WESTERN TCHOUKOUTOU

« Mais voilà qu'un jour, un après-midi de décembre, alors que l'harmattan vrillait la cité dans son rideau de poussière rouge, apparut, par l'entrée sud de la ville, une étrange créature... Le regard droit, le corps arqué, elle conduisait une moto, une grosse cylindrée aux flancs de laquelle avait été dessinée une tête de mort accompagnée d'un écriteau singulier : N.D. dite Kalamity Djane. »

À Natingou City, ville montagnaise dans le nord du Bénin, trois personnages singuliers, répliques parfaites des caractères du Far West, tiennent sous leur joug la population par leurs actes excentriques. Un vacher bagarreur, un inspecteur de police teigneux et un homme d'affaires, desperado amorphe et vif à la fois. Apparaît soudain une jeune femme vengeresse donnée pour morte dans des circonstances fort troubles, Nafissatou Diallo, sous le nom de Kalamity Djane, pistolet au poing, annonçant bien haut dans le mythique « Saloon du Desperado » son désir, sa décision irrévocable d'abattre les trois terreurs.

Après le western américain, le western-spaghetti, voici donc la spécialité béninoise : le western qui joue d'une arme de destruction passive alcoolisée : le western tchoukoutou.

Auteur de romans, de nouvelles (on se souvient du déjanté Poulet-bicyclette et Cie, Continents Noirs – Gallimard), de pièces de théâtre, de bandes dessinées, Florent Couao-Zotti est né au Bénin en 1964, où il vit.

DU MÊME AUTEUR

Romans et nouvelles

- LA TRAQUE DE LA MUSARAIGNE (roman), Jigal, Marseille, 2014.
- SI LA COUR DU MOUTON EST SALE, CE N'EST PAS AU PORC DE LE DIRE (polar), Le Serpent à Plumes, Paris, 2010.
- POULET-BICYCLETTE ET CIE (recueil de nouvelles), Éditions Gallimard, collection Continents Noirs, Paris, 2008.
- LES FANTÔMES DU BRÉSIL (roman), Ubu éditions, Paris, 2006 / réédition Laha éditions, Cotonou, 2013.
- LA SIRÈNE QUI EMBRESSAIT LES ÉTOILES (nouvelle), éditions de L'œil, Paris, 2003.
- LE CANTIQUÉ DES CANNIBALES (roman), Le Serpent à Plumes / Le Rocher, Paris, 2004.
- RETOUR DE TOMBE (recueil de nouvelles), Joca Seria, Nantes, 2004.
- CHARLY EN GUERRE (jeunesse), Dapper, Paris, 2001.
- L'HOMME DIT FOU ET LA MAUVAISE FOI DES HOMMES (recueil de nouvelles), Le Serpent à Plumes, Paris, 2000 / réédition en Motif, 2003.
- NOTRE PAIN DE CHAQUE NUIT (roman), Le Serpent à Plumes, Paris, 1998 / réédition chez J'ai Lu, Flammarion, 2000.

Théâtre

- DES ARAIGNÉES DANS LA TÊTE, Ngo édition, Paris, 2015.
- THÉÂTRE INTÉGRAL, Nze édition, Paris, 2012.
- LE COLLECTIONNEUR DE VIERGES, Ndze, Paris, 2004.
- CERTIFIÉ SINCÈRE, Ruisseaux d'Afrique, Cotonou, 2004.
- LA DISEUSE DE MAL-ESPÉRANCE, Ndze / L'Harmattan, Paris, 2001.

INSTINCTS PRIMAIRES... COMBATS SECONDAIRES, *in* Écrits nomades,
Lansman, Moranlezi, 2001.

CE SOLEIL OÙ J'AI TOUJOURS SOIF, L'Harmattan, Paris, 1995.

Beaux livres

LE LANCE-PIERRES DE PORTO-NOVO (illustrations d'Alexandra Huard),
Sarbacane, Paris, 2017.

SE, POTIÈRES DE LÉGENDE, éditions Fumilayo, Cotonou, 2015.

Bande dessinée

GBEHANZIN (dessins de Constantin Adadjia), Laha éditions, Cotonou,
2016.

Cette édition électronique du livre
Western Tchoukoutou de Florent Couao-Zotti
a été réalisée le 12 février 2018 par les [Éditions](#)
[Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072780066 - Numéro d'édition : 331077)
Code Sodis : N95622 - ISBN : 9782072780103.
Numéro d'édition : 331081

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.

FLORENT COUAO-ZOTTI
WESTERN TCHOUKOUTOU

« Mais voilà qu'un jour, un après-midi de décembre, alors que l'harmattan vrillait la cité dans son rideau de poussière rouge, apparut, par l'entrée sud de la ville, une étrange créature... Le regard droit, le corps arqué, elle conduisait une moto, une grosse cylindrée aux flancs de laquelle avait été dessinée une tête de mort accompagnée d'un écriteau singulier : N.D. dite Kalamity Djane. »

À Natingou City, ville montagneuse dans le nord du Bénin, trois personnages singuliers, répliques parfaites des caractères du Far West, tiennent sous leur joug la population par leurs actes excentriques. Un vacher bagarreur, un inspecteur de police teigneux et un homme d'affaires, desperado amorphe et vif à la fois. Apparaît soudain une jeune femme vengeresse donnée pour morte dans des circonstances fort troubles, Nafissatou Diallo, sous le nom de Kalamity Djane, pistolet au poing, annonçant bien haut dans le mythique « Saloon du Desperado » son désir, sa décision irrévocable d'abattre les trois terreurs.

Après le western américain, le western-spaghetti, voici donc la spécialité béninoise : le western qui joue d'une arme de destruction passive alcoolisée : le western tchoukoutou.

-2-07-278006-6 18-III G 01635 16,50€

FLORENT COUAO-ZOTTI
WESTERN TCHOUKOUTOU



9 782072 780066

ISBN : 978-2-07-278006-6

18-III G 01635 16,50€